

L’empoisonneur

Jean-André Jeannel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Funérailles

Jean Nel

Illustrations d'Albert Fournier

LA JEUNESSE DE JEANNETTE

Par un de ces matins maussades, comme on en voit souvent encore au mois d'avril, sous une pluie fine et serrée, le convoi faisait son entrée au Cimetière de la Côte des Neiges.

Pauvres funérailles ! Funérailles de pauvre !

Le corbillard s'arrêta devant la chapelle, où des hommes transportèrent le cercueil, avec les gestes indifférents, inattentifs, de gens qui font machinalement leur besogne journalière.

Des deux voitures modestes, les parents et amis de la morte descendaient, frissonnant au contact de cette pluie tenace et persistante, rendus plus frileux sans doute par les nuits de veille.

De la première voiture, surgit une maigre dame, d'aspect froid et sévère, type parfait de ce qu'en langage familier, on appelle « une vieille fille. » Juliette Lespérance, à 40 ans, ignorait encore les joies matrimoniales, n'ayant jamais eu, à défaut de la beauté, ce charme personnel qui peut éveiller la sympathie, sinon l'amour.

Elle avait cependant une bonne âme, pieuse et charitable, mais les manières rigides et concentrées qu'elle affectait ordinai-

rement et le soin qu'elle apportait à cacher ses moindres émotions, lui donnaient un air égoïste et distant, qui décourageait les meilleures volontés. D'ailleurs, se voyant dédaignée, comme oubliée, par les hommes, elle les méprisait un peu.

Elle était la sœur de Joseph Lespérance, le mari de la défunte.

Celui-ci sortit à son tour. Il offrait avec sa sœur un contraste frappant : c'était un homme d'environ trente-cinq ans, au profil énergique, souligné par une forte moustache brune et des sourcils en broussailles. C'eût été un très bel homme sans l'expression vulgaire, brutale même, qui gâtait sa physionomie, et que venait aggraver une indolence du regard, un abaissement des coins de la bouche, flétrissures dans lesquelles un observateur exercé peut reconnaître les stigmates du vice, les traces imprimées par l'ivrognerie ou les excès de toutes sortes.

Pour le moment, il présentait l'aspect d'un ouvrier gêné dans son costume du dimanche, ennuyé d'une corvée trop longue et se disant intérieurement :

« Que j'ai donc hâte que ce soit fini ! »

Par contre, la petite fille qu'il tira hors de la voiture, d'une manière un peu brusque, était l'image vivante de la douleur, de cette douleur profonde et silencieuse, qui semble être l'anéantissement de soi-même, et à laquelle on se croit incapable de survivre.

Jeannette Lespérance avait douze ans. Ses cheveux blonds et frisés, ses yeux d'un bleu limpide, lui donnaient l'apparence d'un ange, mais elle évoquait aussi la fragilité de ces fleurs chétives et délicates qu'on rencontre parfois au bord d'un sentier aride.

C'est qu'en effet, la pauvrette avait déjà senti la griffe cruelle de la misère ; malgré le dévouement, malgré les prodiges d'économie de sa mère, l'ombre de la faim avait souvent effleuré de son aile sinistre le pauvre logement, situé au fond d'une cour de la rue Demontigny.

Pourtant, Joseph Lespérance était un habile ouvrier.

Oui, mais la Françoise était une adroite commerçante ! Et la Françoise tenait, dans une impasse de la rue Cadieux, un de ces bouges où, pour un prix modique — relativement, — on obtient, à n'importe quelle heure, un verre de mauvais whiskey. Cette femme pouvait avoir quarante ans, et, quoique vieillie avant l'âge par une vie trop irrégulière et mouvementée, elle possédait ce qu'on est convenu d'appeler de beaux restes. Elle avait dû être une fière gaillarde dans son temps, la Françoise, et même encore, au moment présent, malgré son embonpoint excessif et la couperose qui colorait son nez et ses pommettes, elle n'était pas désagréable à regarder. Elle s'était assuré la clientèle de Joseph Lespérance par deux procédés classiques dans n'importe quel commerce ; une « belle façon » et du crédit. À chaque visite, on inscrivait sur un petit carnet des barres représentant le nombre de verres consommés et, le jour de la paye, on additionnait les barres pour établir le montant de la dette. Joseph payait sans rechigner : il aurait préféré négliger le carnet de l'épicier que celui de la Françoise, car il n'aurait pu renoncer à la douce joie d'aller chaque soir chez elle, vider quelques verres et lui faire de grossiers compliments sur ses charmes un peu mûrs ; compliments qu'elle accueillait avec l'indulgence et la bonne humeur qui conviennent dans ce genre de commerce, sans toutefois laisser la

conversation s'engager sur un terrain trop glissant, car, malgré son genre de vie, elle n'était pas complètement dévergondée.

La Françoise descendit donc de la seconde voiture, ayant tenu à donner à son fidèle client cette marque de sympathie, peut-être intéressée. D'ailleurs, il y avait de la place, car, avec elle, cette voiture ne transportait que deux personnes : Madame Labelle, voisine de cour de la famille Lespérance, accompagnée de son fils Hector, un beau garçon d'une quinzaine d'années.

Sitôt descendu de voiture, Hector s'approcha de la petite Jeannette, qui lut dans son regard tant de compassion et de sympathie qu'elle en fut un peu réconfortée.

Mademoiselle Juliette Lespérance s'engouffra sous la voûte de la chapelle, avec l'air d'une personne habituée à ce genre de cérémonie, car la digne demoiselle n'en était pas à son premier deuil. Ses compagnons la suivirent.

D'autres cercueils et d'autres groupes attendaient.

Tous sont égaux devant la mort !... Sans doute ! Mais tous ne sont pas égaux devant les funérailles. À côté de l'humble cercueil en sapin, un superbe coffre de cèdre, garni de riches poignées ciselées, était une image frappante de cette inégalité.

Joseph en fit la remarque à sa façon :

— Regardez moi ça ! Un coffre en cèdre ! Avait-y peur de se faire manger des mites ?

Mademoiselle Juliette ne daigna pas répondre à cette boutade d'un goût douteux ; son regard errait, avec un peu de mélancolie, sur de lamentables petites boîtes de carton, de celles dont les cor-

donniers se servent pour livrer les chaussures, de misérables petites boîtes blanches, que l'humilité du sol devait transpercer avant le soir et qui recélaient des petits corps d'enfants mort-nés, de ces petits anges à qui Dieu a voulu épargner les souillures de notre vie terrestre.

Àce spectacle, évoquant les joies et les douleurs de la maternité, elle sentait remuer en elle l'instinct de procréation que l'atavisme a mis dans toute créature vivante.

Quant à la Françoise, elle essuya une larme au souvenir d'une boîte semblable qu'elle était venue déposer là dans sa vingtième année, du temps où son mari vivait encore, s'enivrait chaque jour et la battait comme plâtre.

Les porteurs prévinrent Joseph qu'il pouvait, s'il le désirait, réclamer, avant la fin de la cérémonie, les poignées et le crucifix. Avec une vulgarité qui blessa plusieurs personnes présentes, il répondit crûment :

— Beau dommage ! ça peut encore servir !

Cette phrase brutale tira Jeannette de sa douloureuse torpeur :

— Oh ! non, papa, s'écria-t-elle. Laisse-lui le crucifix, dis, veux-tu ?

Et ses pauvres yeux, rougis et battus par les veilles et les larmes, se levaient vers lui dans une ardente prière. Il trouva l'idée si ridicule qu'il faillit éclater de rire, malgré la solennité du lieu et du moment.

— Tu es folle ! ne put-il s'empêcher de s'exclamer, qu'est-ce que ça peut ben y faire à c't'heure qu'elle est morte ?

Morte !... Ce mot mit en relief, dans l'esprit de la pauvre enfant, toute l'horreur de la situation ; elle sentit sa gorge serrée par une angoisse convulsive, tandis que de grosses larmes roulaient sur ses joues.

Alors, sa tante intervint réprimandant Joseph d'un petit ton sec :

— Cette petite a raison. Il faut laisser le crucifix !

Joseph fut décontenancé, car sa sœur l'intimidait un peu, avec ses airs froids et austères ; il céda :

— C'est bon, d'abord ! Laissez-lui le crucifix, mais donnez-moi les poignées.

Puis, avec un coup d'œil malicieux vers sa sœur, il répéta à mi-voix :

— Ça peut encore servir !

Et, content de sa funèbre plaisanterie, il poussa du coude la Françoise, qui daigna approuver d'un sourire complaisant.

Après la prière, le triste défilé reprit, sous la pluie, jusqu'à la fosse, dans laquelle des hommes descendaient déjà d'autres cercueils, et, sous les yeux voilés de larmes de la fillette, se déroula l'horrible scène.

Était-ce seulement la douleur de voir partir cet être cher qui lui étreignait le cœur ? N'était-ce pas aussi le pressentiment de la

vie misérable qu'allait être la sienne, maintenant qu'elle n'avait plus son ange gardien ?

. . . . . .

Tout à coup, il lui sembla que tout se mettait à tourner devant ses yeux : le ciel gris, la pluie froide et persistante, la terre boueuse et détrempée, ces hommes, faisant machinalement leur sinistre besogne, sa tante, qui essuyait furtivement une larme — événement assez extraordinaire, — son père, d'une indifférence révoltante, les autres...

Elle eut une vision rapide et embrouillée de tout ce qui l'entourait, puis comme dans un rêve, elle eut l'impression que sa mère, calme et belle dans sa pâleur, surgissait de la fosse et lui tendait les bras.

Elle fit un pas en avant, murmurant faiblement, mais avec ferveur :

« Maman ! »

Puis un nuage passa devant ses yeux, tandis que ses jambes se dérobaient sous elle.

Et, avant qu'on eût pu la secourir, elle s'effondra sur la terre molle et visqueuse et son corps inerte glissa, glissa dans la fosse, jusqu'au cercueil où sa mère reposait.

. . . . . .

Quand Jeannette reprit connaissance, elle était installée dans la voiture, à côté de Madame Labelle, la bonne voisine, qui la soutenait, tandis qu'un inconnu — un docteur — lui prodiguait ses soins. Sentant l'étreinte de bras doux et maternels, elle

conserva une seconde encore l'illusion d'avoir retrouvé celle qu'elle pleurait et répéta avec extase ce doux nom de :

« Maman ! »

Mais elle ouvrit les yeux, reconnut la brave dame ; alors, de violents sanglots la secouèrent, détendant enfin ses nerfs exaspérés par la douleur, la fatigue et l'émotion.

— C'est la fin de la crise, déclara le docteur. Tout danger est écarté. Prenez garde seulement qu'elle n'ait froid.

D'assez mauvaise humeur, Joseph paya le docteur et les voitures reprirent le chemin de la maison mortuaire, où la tante Juliette prépara et servit un léger repas qui fut consommé en silence.

En arrivant, Joseph avait demandé à sa fille si elle voulait aller se coucher, mais celle-ci, craignant la solitude, avait préféré rester près d'eux, dans la cuisine, où, les yeux fixes, l'air absent, elle but une tasse de café sans même s'en rendre compte.

Bientôt, sa tante se leva, embrassa Joseph, émit quelques paroles banales d'encouragement pour Jeanne et prit congé, ainsi que Madame Labelle, et son fils. Avant de partir, le jeune garçon s'approcha de la fillette et chercha vainement une phrase de consolation que l'émotion lui empêchait de trouver. Mais, tandis qu'il lui serrait la main, Jeannette vit des larmes dans ses yeux et elle en fut infiniment touchée. Ces larmes de pitié et de profonde sympathie, elle devait ne jamais les oublier.

. . . . . .

Un court silence succède au départ des voisins.

Dans la cuisine, Jeannette a repris sa morne rêverie. La Françoise, que sa digestion fatigue, résiste avec peine contre le sommeil qu'elle sent l'envahir. Joseph baille, s'étire, se frotte la tête d'une main paresseuse, car il a un peu trop bu pendant la veillée du corps.

Enfin, il émet cette opinion :

— C'est pas mal « dull » !

La Françoise, qui commençait à somnoler, se réveille, ragaillardie par une idée subite et s'exclame :

— Y vous faudrait un petit coup pour vous ramener ! Je paye la traite !

Et, comme c'est une femme de précaution, elle sort un flacon de son sac et le dépose sur la table en ajoutant :

— C'est réduit ! Il est juste bon comme il est là !

Les yeux de Joseph s'éclairent d'une lueur de contentement, mêlée de reconnaissance, et, frappant la table du poing, il s'écrie d'un ton jovial :

— Ah ! ben ça, c'est « blood !... Allons la petite, arrête de jongler et passe-nous de verres !

L'enfant obéit avec répugnance. Le père exige qu'elle se serve aussi, disant que « ça la ramènera », mais dès que ses lèvres entrent en contact avec le poison, elle repose précipitamment son verre, prise d'une quinte de toux.

Cette petite diversion a le don d'amuser beaucoup Joseph et la Françoise qui, bientôt, la boisson aidant, rient sans pudeur dans

la maison que vient de quitter la morte.

Alors, dans le cœur de Jeannette, un sentiment obscur se glisse, premier sentiment de haine envers cette femme qui insulte sa douleur et profane le foyer en deuil, où souvent déjà, par sa faute, on a connu la misère et le chagrin.

Par opposition, elle revoit sa mère, sa douce, si belle et si modeste et de nouvelles larmes reviennent en abondance baigner son pauvre visage.

Cela impatiente la Françoise qui s'exclame :

— Achève donc de brailler ! Ça la fera pas revenir !

Puis, pour atténuer la brutalité de cette réflexion, elle ajoute d'un ton doucereux :

— D'abord, ton père est assez jeune pour te trouver une autre maman, quand le deuil sera terminé.

Joseph, qui vient de vider un autre verre, cligne de l'œil, lorgne les restes de beauté de la Françoise et plaisante :

— Eh ! eh ! p't'êtr'ben toi, la Françoise ?... Hein ?... Pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ? répète la femme en écho, avant de vider son verre.

C'est plus que Jeanne ne peut en supporter. Elle bondit de sa chaise et, les nerfs tendus par l'indignation et la colère, elle crie, montrant son petit poing :

— Vous... Ah ! non !... Jamais !... Vous êtes trop...

Elle n'a pas le temps d'achever sa phrase ; son père, mi-dressé, mi-appuyé sur la table, l'attrape d'un revers de main qui l'envoie s'écrouler dans un coin.

. . . . . .

Étendue sur son lit, Jeannette ne pleure pas !... Ses yeux brûlants n'ont plus de larmes !

En un seul jour, elle a connu la douleur, le dégoût et la haine ! Et elle n'a que douze ans !

Pauvre enfant ! Est-ce que sa vie maintenant n'est pas marquée pour ces trois sentiments : douleur, haine et dégoût ?

Que lui réserve l'avenir, à présent que sa mère n'est plus là pour la protéger contre les brutalités de ce père ivrogne ?

Elle l'entend, dans la pièce voisine, causer avec cette femme qui lui verse du poison, elle entend des rires qui la révoltent, des chuchotements qui l'exaspèrent ; puis, bruits de verres et de chaises qu'on range, et cette phrase, dite par son père :

— C'est à mon tour, à c't'heure, de payer la traite !

Et la voix traînante de la femme qui réplique :

— Ben ! viens t'en chez moi ! Tu sais ben que j'en manque jamais !

Alors, c'est le claquement de la porte qu'on referme et, enfin, le grand silence dans la maison en deuil.

Jeannette pousse un soupir de soulagement. Il lui semble qu'elle peut mieux penser à sa maman, à présent que les autres sont partis. Mais bientôt, brisée de fatigue et d'émotion, elle s'en-

dort et, dans son sommeil, elle revoit son ange gardien et l'appelle doucement :

« Maman !... Maman !... »

Une escapade

Un an a passé.

En cachant son âge véritable, Jeannette a pu trouver de l'ouvrage dans une manufacture de cigares. Outre qu'elle rapporte sa petite paye à la maison, ce qui fait qu'elle est un peu moins brutalisée et un peu mieux nourrie, elle est heureuse de pouvoir s'échapper, neuf heures par jour, de l'enfer qu'est devenu le logis, depuis que son père a épousé la Françoise.

Ce n'est pas que cette femme soit foncièrement méchante, mais quand Jeanne songe à ce qu'était sa vraie mère, elle ne peut éprouver que de l'aversion pour la remplaçante à qui il faut chaque jour, — ainsi qu'au père, du reste, — un petit flacon pour « se ramener ».

Malgré les coups, le travail et les chagrins, l'enfant s'est considérablement transformée pendant cette année ; elle se développe rapidement et l'on devine quelle créature charmante elle sera bientôt. Mais ses yeux ont gardé toute leur limpidité et son cœur toute son innocence.

Elle a su se faire aimer de toutes ses petites camarades de manufacture, à peine plus âgées qu'elle, et qui ne manquent jamais de lui donner sa part des petites friandises qu'elles apportent.

Un jour de paye, elle décide de leur rendre la politesse. Elle sait bien qu'elle risque d'être battue si elle n'apporte pas à son père la somme au complet, mais elle a honte de toujours accepter et de ne jamais offrir. Aussi, elle achète des gâteaux et, comme il fait un temps superbe, les fillettes décident d'aller les manger au parc Lafontaine.

Et voici la bande joyeuse s'engouffrant dans un tramway, au coin des rues Saint-Laurent et Ontario, riant de tout, du soleil, qui répand la gaieté, du jeune homme, qui fait un clin d'œil, du vieux juif, qu'on bouscule un peu et qui grogne dans sa barbe, du conducteur, qui proteste parce qu'il n'a pas son compte de billets, mais riant surtout à l'idée de l'escapade innocente, image du grand élan vers la Liberté qu'éprouvent toutes les pauvres gens.

Les réflexions gamines et ingénues apportent un souffle de fraîcheur dans le triste véhicule.

Même joie pendant le transfert à la rue Amherst !

Enfin, voici le parc, resplendissant sous la toilette neuve que vient de lui faire le roi Printemps.

Les enfants s'élancent, s'ébrouant comme le ferait un chevreau libéré de son entrave, et ce sont de nouveaux rires, provoqués par un couple d'amoureux dont les yeux, perdus dans un rêve d'avenir, semblent regarder passer un tram. On rit encore des canards, qui se dandinent en allant se réfugier dans le lac, des cygnes, qui font un peu peur quand ils avancent leur bec menaçant, des fameuses gondoles aussi, qui ont fait des petits depuis le temps de l'échevin Noé.

Enfin, voici un banc isolé où l'on va pouvoir faire la dînette, entrecoupée de nouveaux rires et de bribes de chansons ! Ce sont encore des cris de joie quand les miettes du festin sont jetées aux canards cocasses ; encore des rires, pendant que s'organisent des jeux enfantins ! Toutes ces petites figures anémiées se colorent, s'animent de plaisir, de grand air et de mouvement. Sous les rayons adoucis du soleil à son déclin, dans la verdure renaissante, la jeunesse laborieuse oublie les soucis quotidiens pour chanter, avec l'exubérance des âmes innocentes, l'hymne du Printemps.

. . . . . .

Tout à coup, une exclamation peureuse jaillit des lèvres de Jeannette :

— Y doit être tard !

Brutalement, le voile se déchire, le beau rêve s'envole, la réalité s'impose.

Les gamines se regardent avec inquiétude. La plus hardie se décide à interpeller un passant :

— Eh ! m'sieu ! quelle heure qu'il est ?

— Sept heures.

— Quoi ?... Déjà ? »

C'est une panique ! Sept heures !...

La troupe joyeuse se disloque rapidement, silencieusement. Sur les joues, les belles couleurs s'évanouissent, l'éclat des yeux fait place à un regard furtif et inquiet, et baissant la tête, cour-

bant l'échine, chacune des fillettes se hâte vers le logis triste et sombre où l'attendent les réprimandes… ou les coups.

. . . . . .

Sur la rue Sherbrooke, Jeannette marche très vite, tremblante de crainte. Maintenant que la joie est tombée, elle réalise les conséquences probables de son escapade ! Non seulement sa petite paye est entamée, mais elle est en retard.

Àla pensée de l'accueil qui l'attend, elle sent fléchir ses genoux. Elle marche le plus rapidement possible, mais le chemin lui semble interminable. Et, près d'elle, les automobiles glissent silencieusement, sans effort, sur l'asphalte ; elles passent et s'éloignent si vite, si vite… que bientôt elles ne sont plus que des points noirs, là-bas, très loin.

Ah ! si elle en avait une à sa disposition, elle serait vite chez elle !…

Elle songe au conte de la bergère, qu'elle a lu, étant toute petite.

La bergère était allée voir sa grand-mère au village voisin et se hâtait pour regagner la maison avant la nuit. Car la nuit, les loups hurlaient dans le bois et mangeaient les petites bergères attardées sur le chemin. Un violent orage éclata, obligeant la bergère à se réfugier dans une cabane abandonnée. L'orage passé, elle reprit sa route à grand pas, mais la nuit aussi, venait à grand pas et, dans le lointain, la bergère affolée voyait briller les yeux des loups. Un grand bruit la fit se retourner brusquement. Un beau carrosse, traîné par de fringants coursiers, s'approchait à vive allure. Malgré sa terreur, la petite bergère se rangea sur le bord de

la route pour saluer le voyageur, car elle avait reconnu l'équipage du fils du roi. Celui-ci fit arrêter ses chevaux et pria la jolie bergère de prendre place à son côté. Il la reconduisit jusqu'au village où il revint bientôt pour l'épouser. Ils vécurent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants.

Sans ralentir sa marche, Jeannette rêve au prince jeune et beau qui prenait pour compagne une humble bergère et, oubliant son inquiétude, elle sourit à son rêve.

Mais non, elle ne rêve pas !

Un jeune homme, qui a peut-être vu son sourire et l'a pris pour lui, arrête son automobile au bord du trottoir, soulève son chapeau et ouvre la portière en disant :

— Vous semblez bien pressée, mademoiselle ; me permettez-vous de vous reconduire ?

Jeannette hésite, regarde la voiture, regarde l'homme et, mise en confiance, accepte en remerciant et donnant son adresse.

— Je ne peux pas tourner ici, dit le jeune homme, nous prendrons Amherst.

L'auto file à vive allure ; Jeannette songe avec soulagement qu'en deux minutes elle sera à destination. Mais voilà que l'auto dépasse Amherst ; elle s'en étonne et va pour interroger l'automobiliste qui s'empresse de déclarer :

— J'ai quelque chose à prendre rue Montcalm ; je n'arrêterai qu'une minute !

En effet, il arrête bientôt sa voiture et entre dans une maison en disant :

— Espérez un peu ! Ça prendra pas de temps !

Mais cinq minutes se passent et Jeannette, découragée, se dispose à descendre à son tour quand l'homme reparaît :

— Menez moi vite, s'il vous plaît, implore Jeannette ; je suis si en retard !

— Ça sera pas long, réplique l'autre en ricanant.

Oh ! ce rire !... Elle le reconnaît bien !... C'est celui de son père quand il a bu. Et ce regard, si doux tout à l'heure, de quelle expression diabolique est-il empreint, à présent ?

Cependant, la voiture s'engage dans la rue Ontario, passe Amherst, Saint-André, Saint-Denis, Hôtel de Ville. Enfin, voici Cadieux !...

— Eh ! monsieur, tournez ici !

— Ah ! c'est vrai, j'y pensais plus !... Bah ! on reviendra par Saint-Laurent et Demontigny !

Quoique très mécontente, Jeannette n'ose pas protester, mais elle sent la peur la gagner quand elle voit la machine tourner à droite et l'emporter rapidement vers le nord. Dès ce moment, elle réalise qu'il va se passer quelque chose de terrible. Quoi ?... Elle l'ignore, mais elle a la notion d'une catastrophe imminente, d'un danger mystérieux et angoissant.

— Oh ! je vous supplie, monsieur, s'écria-t-elle, ramenez moi vite à la maison ! »

— Mais oui, mais oui, on va te ramener. Mais, avant ça, on va aller boire un coup !

Et il montre un flacon qu'il vient d'acheter.

— Non, non, je ne veux pas ! Arrêtez ici ! Je veux descendre !

L'enfant se lève et tente d'ouvrir la portière, décidée à se jeter sur le pavé, mais l'homme la rassied d'un geste brusque et gronde, menaçant :

— Ah ! fais pas ta folle, hein !

Jeannette pleure de rage, n'osant plus bouger, paralysée par la peur, blottie, toute petite dans son coin, tandis que l'auto monte à vive allure le Boulevard Saint-Laurent et s'engage dans la campagne.

Tout à coup, l'automobile arrête devant une maison solitaire et qui semble abandonnée. L'homme ordonne à Jeannette de descendre. Sitôt le pied à terre, elle tente de se sauver, mais en deux enjambées, le misérable la rattrape et, la maintenant d'une main, il gouaille :

— Fais donc pas de farces, voyons ! Tu sais bien que je te tiens ! »

— Lâchez-moi !... Qu'est-ce que vous me voulez ?... Mais vous me faites mal !

— Ben ! t'as pas besoin de te débattre autant !... Je te veux pas de mal ! Je veux que tu prennes un coup !... Tiens ! bois un coup !

Et, comme elle s'y refuse, il veut lui faire ingurgiter de force le poison. Alors, aiguillonnée par la peur, elle saisit brusquement le flacon et l'en frappe violemment au visage !... L'homme pousse un cri de rage et recule, tandis que le liquide infernal se répand sur la robe de Jeannette. Dans l'obscurité, elle voit les yeux du

monstre s'allumer de colère. Il s'élance sur elle, la saisit et lève le poing, mais, comme une faiblesse soudaine s'est emparé de la pauvrette, comme il la sent inerte sous sa poigne, il réalise soudain les dangers d'un pareil crime ; il se contente de la repousser dans le fossé, ayant encore le triste courage de narguer :

— Ma petite mosus, si tu veux pas comprendre le bon sens, tu vas marcher !

. . . . . .

Tandis qu'il tourne sa machine, Jeannette fait appel à toute son énergie pour ne pas s'évanouir complètement ; elle s'agrippe aux rebords du fossé gluant, étreignant des touffes d'herbes, dressant son visage de martyre, dont les yeux implorent.

Malgré la frayeur que le monstre lui inspire, elle le supplie de la ramener jusqu'au terminus des tramways, promettant que, s'il a pitié d'elle, elle ne dira rien à personne.

— Non, non, réplique-t-il, t'es ben que trop fraîche pour embarquer dans mon char ! et il met sa voiture en marche.

Alors, juste au moment où l'auto démarre, l'enfant, affolée à la pensée de rester dans cette obscurité et cette solitude, fait un effort désespéré et, se cramponnant au pneumatique de rechange, fixé à l'arrière de la voiture, se laisse emporter dans la nuit.

. . . . . .

Et c'est ainsi que le 5 mai 1916, vers neuf heures du soir, des passants ébahis virent cet étrange spectacle d'une automobile lancée à vive allure, et portant, à l'insu du chauffeur, une fillette de treize ans, les yeux agrandis par l'épouvante, assise dans le

cadre du pneumatique de rechange, et se cramponnant avec la force du désespoir.

Leurs cris ne parvinrent pas aux oreilles du chauffeur qui ne sut jamais quelles conséquences horribles son crime aurait pu entraîner.

Quant aux jeunes gens, malheureusement trop nombreux, qui osent imaginer des complots aussi infâmes, puissent-ils sentir la honte et le repentir envahir leur âme, à la lecture de ce triste récit, hélas véridique !

. . . . . .

Par bonheur, l'automobile dut ralentir à la tête de ligne des tramways ; l'enfant se laissa glisser, tomba dans une flaque d'eau, que les premiers rayons de soleil n'avaient pas complètement séchée, se blessa un genou et souilla davantage sa pauvre robe d'indienne, déjà imprégnée d'alcool et de boue.

Jeannette prit le premier tramway en partance, où elle se blottit dans un coin, honteuse des regards curieux et intrigués des voyageurs.

Àmesure qu'elle approchait de son domicile, un immense découragement la saisit, dans lequel il y avait des sentiments divers : peur d'être battue, révolte d'une jeune âme innocente contre la duplicité et la méchanceté des hommes, contre l'injustice des gens et des choses, et l'idée dominante qu'elle serait mieux morte que privée de sa bonne maman.

Heureusement que cette dernière avait su lui inculquer de saines croyances qui la protégèrent de l'idée du suicide.

. . . . . .

— Ah ! te voilà, petite traîneuse ! Arrive ici que je t'apprenne à courir les rues plutôt que de rentrer à l'heure !

Son père est devant elle, ivre, terrifiant !... Elle veut fuir, mais la peur la tient, paralysée, sur le seuil de la porte. L'homme la saisit par un bras et la projette contre le mur en questionnant :

— D'où viens-tu, dans un pareil état, pleine de boue, puant la boisson ?... Hein ?... D'où viens-tu ?

Jeannette ne peut parler ; il lui semble que sa langue se raidit et gonfle dans sa bouche asséchée par l'angoisse !... Elle est comme hallucinée par ces yeux fixés sur elle, ces yeux d'ivrogne, injectés de sang, à moitié sortis de l'orbite, ces yeux semblables à ceux de l'homme qui l'avait menacée une heure plus tôt et qui, un instant, avait eu l'idée de la tuer.

La Françoise, épouvantée, veut intervenir. Jos. la repousse en hurlant :

— Mais laisse-moi donc !... Tu vois bien qu'elle est saoule !... Ah ! la gueuse ! elle me le paiera !...

Il décroche un fouet, arrache les vêtements de l'enfant et la bat si cruellement qu'elle perd connaissance.

. . . . . .

Le lendemain, malgré ses meurtrissures, Jeannette se rendit à l'ouvrage, craignant une nouvelle scène si elle restait couchée, mais, dès le début de l'après-midi, elle fut prise d'un violent accès de fièvre et le médecin de la manufacture la fit conduire chez elle.

La Françoise, qui malgré ses défauts, avait un cœur accessible à la pitié, s'alarma de voir l'enfant si changée. Elle lui prodigua des soins dévoués et intelligents et eut même des larmes sincères et des paroles de consolation… La pauvre martyre, que la moindre bonté touchait profondément, pleura avec elle. En un instant, la confiance jaillit entre ces deux êtres qui, jusque-là, s'étaient détestés. L'enfant ne cacha rien de ce qui s'était passé la veille et la grosse femme écouta son récit, poussant des exclamations indignées et brandissant le poing à l'adresse de l'inconnu, à qui, certes, elle eût fait passer un mauvais quart d'heure, s'il s'était présenté à ce moment.

Jeannette eut un autre sujet de consolation. Son jeune voisin, Hector Labelle, était venu, timidement, avec la crainte d'être éconduit, prendre de ses nouvelles. Il fut surpris de voir la Françoise le recevoir avec un bon sourire et le conduire auprès de la petite malade. Malheureusement, il ne put rester longtemps, car on craignait le retour de Joseph qui, peut-être se fût fâché de le trouver dans la maison.

Mais Joseph revint de l'ouvrage, sobre et calme. La Françoise lui ayant répété le récit de Jeannette, il déclara que l'enfant était vicieuse et qu'il ne fallait pas croire un mot de ce qu'elle disait, mais il n'osa pas la frapper, car il avait eu peur, la veille, en la voyant évanouie et il semblait regretter de s'être laissé entraîner par la colère.

Toujours est-il que pareille scène ne se reproduisit pas : crainte d'avoir des ennuis, ou remords d'avoir été injuste, il ne leva plus la main sur sa fille.

Au bout de quelques semaines, Jeannette, rétablie, retourna à la manufacture et les mois de tranquillité relative passèrent. Puis, un événement survint, rompant la monotonie des jours.

Maternité

La Françoise eut un bébé, une petite fille gracieuse, mais si délicate qu'il parût qu'elle ne vivrait pas longtemps. Au lieu d'être jalouse de la nouvelle venue, Jeannette, prise de pitié pour la chétive enfant, lui voua une affection presque maternelle. Françoise en fut émue, car elle adorait le pauvre petit être, venu au monde infirme. Toutes deux l'entourèrent de soins si tendres qu'elles purent lui conserver la vie, mais il n'en était pas moins certain que le bébé resterait partiellement paralysé, pendant de longues années à coup sûr, probablement toujours.

Cet enfant fut un lien nouveau entre la femme et la jeune fille, car Jeannette avait alors quatorze ans, et, peu à peu, les bons sentiments reprirent le dessus dans l'âme primitive de la Françoise, âme rustre que la maternité venait d'embellir.

Jeannette, par sa douceur et ses exemples, sut ramener à la Foi cette brebis égarée et parvint même à lui faire abandonner sa funeste passion : l'ivrognerie.

Par contre, Joseph vit dans l'infirmité du nouveau-né le châtiment de ses vices ; ce remords vivant lui devint intolérable ; il éprouva pour son enfant une aversion honteuse et commença à délaisser son foyer, sortant fréquemment, rentrant tard et buvant plus que jamais.

Malgré cela, la vie s'améliorait pour Jeannette. Deux années paisibles, presqu'heureuses, s'écoulèrent et il lui semblait que le ciel avait enfin écouté ses prières.

Hélas ! de nombreuses épreuves l'attendaient encore avant qu'elle pût atteindre au bonheur !

D'abord, Madame Labelle, la bonne voisine, pour qui Jeannette avait tant d'affection, mourut subitement. La jeune fille éprouva un chagrin d'autant plus grand qu'elle le touchait dans la personne d'Hector, son ami d'enfance, qui ayant perdu son père alors qu'il était très jeune avait consacré sa vie à aimer et choyer sa bonne maman. Dans sa douleur, ce lui fut cependant un réconfort très doux d'avoir la sympathie sincère de sa petite amie. En le consolant de son mieux, Jeannette songeait à ce jour où Hector avait versé des larmes de compassion en la voyant si malheureuse.

Peu après la mort de Madame Labelle, Hector vint voir la jeune fille pour lui annoncer sa résolution de partir ; ce fut une grande déception pour elle d'apprendre qu'elle allait perdre son meilleur ami ; lui-même était extrêmement ému, et ce n'est qu'après avoir vaincu avec peine ses hésitations, qu'il se décida à lui dire :

— Jeannette, il peut sembler étrange de songer au mariage après un deuil si récent, mais je suis à la veille d'entreprendre un long voyage et je veux que vous connaissiez le but de ce départ.

La jeune fille, surprise qu'il eût tout à coup renoncé à leur longue habitude de se tutoyer, écoutait ses paroles avec une grande émotion. Gêné par son silence, il hésita un peu, puis reprit :

— J'ai dix-neuf ans, Jeannette ; vous en avez seize. Vous n'avez pas été heureuse jusqu'à présent. Aussi, je voudrais être certain que dans quelques années vous trouviez un mari honnête et bon, ayant non pas une fortune, mais suffisamment d'argent pour vous assurer un foyer confortable et paisible. Si vous ne me croyez pas indigne d'être celui-là, je vous jure de consacrer ma vie à faire votre bonheur. Suivant votre réponse, je partirai désemparé ou le cœur plein des plus douces espérances. Si vous me repoussez, je ne reviendrai jamais dans cette ville ; je cacherai ma peine bien loin de vos regards. Mais si je pars avec votre parole, je travaillerai avec confiance et courage et, patiemment, je ramasserai le plus d'argent possible pour venir réaliser mon rêve. Ne cédez pas à un mouvement de pitié. Ne consultez que votre cœur et ne me donnez votre promesse que si vous êtes certaine de ne pas le regretter plus tard.

Maintenant, il avait cessé de parler ; anxieusement, il attendait l'arrêt de son destin.

Jeannette avait peine à contenir les battements précipités de son cœur. Ces premières paroles de tendresse qu'elle écoutait, comme elle les sentait sincères dans leur modération ; comme elle réalisait aussi qu'elles lui venaient du seul homme de qui elle eût accepté de les entendre !

Elle mit sa main dans celle que lui tendait Hector et, le regardant bien en face, elle déclara :

— Partez sans crainte. Je vous attendrai. Vous avez ma parole !

— Ah ! merci, Jeannette, s'écria le jeune homme. Avec votre promesse, je me sens le courage de conquérir le monde.

Braves enfants ! Dans leur candeur, ils avaient accompli ce prodige de se révéler l'un à l'autre leurs doux sentiments, sans même échanger une phrase d'amour !

La séparation fut cruelle pour tous deux, mais ils puisèrent le courage de la supporter dans leur confiance réciproque. Aussi, bien qu'elle fût privée de ne plus voir chaque jour son ami loyal, Jeannette trouva dans le souvenir de l'absent un doux réconfort.

Elle aussi, se mit au travail avec courage ; elle fit, à ses moments perdus, des ouvrages de broderie, y acquérant une si grande habileté qu'elle se créa bientôt une clientèle régulière. Alors, ayant calculé qu'elle pouvait gagner en brodant beaucoup plus d'argent que dans son ancien emploi, elle quitta la manufacture, bien qu'il lui en coûtât de se séparer des gentilles camarades qui avaient grandi auprès d'elle.

Plus que jamais, ses gains furent les bienvenus dans l'humble foyer, car Joseph, dont l'ivrognerie s'aggravait, écornait de plus en plus ses payes avant d'arriver à la maison. Son vice fut cause qu'il travaillât moins bien et moins vite, qu'il fût obligé d'accepter des diminutions de salaire. Il cria à l'injustice, s'aigrit, se mit à haïr la société, comme si elle était coupable de ses propres fautes. Il devint sombre et taciturne ; il n'entrait au logis que fort tard, souvent en état d'ivresse et il se couchait sans proférer une parole.

Françoise, toute à son bonheur de mère, prenait son parti de cet état de choses avec résignation. Mais un soir, Joseph ne rentra pas. Et le lendemain, deux hommes se présentèrent, munis d'un mandat d'arrêt contre lui ; ils fouillèrent la maison et repartirent sans avoir rien trouvé qui pût les éclairer.

Jamais on ne revit Joseph Lespérance.

Voleur

Quand Joseph eut commis son vol, il n'hésita pas un instant sur ce qu'il devait faire. Depuis le lundi, où il avait reçu sa notice, pour s'être présenté ivre à l'ouvrage, son plan était tracé, non seulement pour la faute, mais aussi pour la fuite.

Il avait déjà remarqué avec quelle facilité un employé de son atelier pourrait entrer dans le bureau du contremaître, quelques instants avant la paye, prendre dans le tiroir les enveloppes que le comptable venait d'apporter et sortir de l'établissement sans être inquiété.

L'alcool, qui lui avait suggéré ce vol, lui conseilla un autre crime, celui d'abandonner sa famille : sa femme et ses deux fillettes dont l'une était infirme. D'ailleurs, ne le fallait-il pas, pour fuir la justice ?

Il semble étrange qu'un homme puisse se résoudre à délaisser ainsi sa compagne et des êtres à qui il a donné la vie ; mais l'ivrognerie avait détruit en Joseph tout sentiment humain ; dans sa révolte contre la société, il était prêt à toutes les infamies pour avoir de l'argent et pouvoir s'en servir à son gré, sans entraves ; et le misérable en était arrivé à considérer sa famille comme une entrave nuisible qu'il allait sacrifier sans remords à son vil égoïsme.

Quand le moment fut venu, il exécuta froidement son plan.

Le comptable venait d'apporter les enveloppes au contremaître ; bientôt, les deux hommes ressortirent ensemble du bureau et traversèrent l'atelier en causant ; tous deux passèrent derrière Joseph, puis entrèrent dans l'atelier voisin.

C'était le moment ; il n'y avait pas une seconde à perdre.

Un mince levier à la main, Joseph se dirigea vers le corridor où se trouvait le bureau ; il pouvait le faire sans attirer l'attention de ses compagnons, car, les lavabos étant sur son chemin, cela devenait tout naturel.

Aussitôt dans le bureau, il essaye chaque tiroir ; un seul est fermé à clef ; il en conclut avec logique que là doit se trouver l'argent. Une légère pression du levier et voilà le tiroir ouvert, les enveloppes sous les yeux du voleur. Il en garnit ses poches intérieures, sort, referme la porte et regagne son établi.

Il était temps, car une minute ne s'était pas écoulée que le contremaître entrait, seul cette fois.

Personne ne savait rien. Le coup était réussi. Et Joseph songe qu'il n'aurait jamais cru la chose si facile. Tout à coup, il tressaille ! Au lieu de se diriger vers son bureau, le contremaître vient à lui. Mais alors, il sait ?…

Joseph, en une seconde, passe par des sentiments très divers : d'abord, frisson de peur de l'animal traqué, sensation de froid partant du cœur et montant progressivement au cerveau ; puis, aussitôt, une pensée traverse son esprit : cet homme sait tout et va lui crier devant ses compagnons :

« Joseph, tu es un voleur et un traître ! Tu as sur toi l'argent de tes camarades ! »

Cette pensée provoque en lui une réaction ; ce nouveau sentiment qu'il éprouve, c'est la honte, bouffée de chaleur qui se produit quand il faut dévoiler la bassesse de son âme. Aussitôt, vient la révolte ! Eh bien ! non, il ne serait pas pris ! D'un coup de son marteau, il abattrait l'homme et fuirait avant que personne n'ait pu intervenir.

Farouche, il se retourne d'un bloc, ses yeux hagards fixés sur le contremaître qui est maintenant tout près de lui. Mais son bras, armé du lourd marteau, ne se lève pas, car le regard posé sur lui n'est pas celui d'un justicier qui vient dénoncer un coupable, mais plutôt celui d'un brave homme qui a pitié d'un malheureux.

Un court dialogue s'engage :

— Tu es bien pâle, Joseph. Es-tu malade ?

— Oh ! c'est rien ! ça passera !

— Ça te fait de la peine d'avoir perdu ta place, hé ?

— Ben !... quand on a une femme et deux enfants...

— Promets-moi de ne plus boire sur l'ouvrage et je te garde !

Joseph respire ; l'homme ne sait rien. Mais tout de suite, il sent sa honte lui revenir. Eh quoi ! celui qu'il vient de voler, celui qui tout à l'heure sera chassé pour sa propre faute, cet honnête ouvrier, ce chef miséricordieux, loin de soupçonner à quel point il est coupable, vient lui offrir son pardon. Un moment, il éprouve la tentation folle de tout avouer et de restituer l'argent.

Mais non ! Il ne peut plus reculer, à présent que le plus dur est fait.

Et comme le contremaître répète sa question, il balbutie :

— Je… je vous le promets !

— C'est bon, conclut le brave homme, tu gardes ta place, et, satisfait de s'être montré charitable, d'avoir rendu à une famille le pain quotidien, il part vers son bureau, en toussant, pour cacher son émotion.

Joseph agit sans tarder. Il entre dans l'atelier voisin où se trouve le vestiaire, s'habille et saute dans le monte-charge.

— T'attends pas ta paye ? demande l'opérateur.

— Je l'ai, fait Joseph.

Une minute plus tard, un taxi l'emmène au coin des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine ; en route, il a dépouillé les enveloppes et rassemblé 280 piastres. Pour embrouiller sa piste, il saute dans un tramway allant vers l'est, descend à Saint-Hubert et reprend un autre tramway en sens inverse.

Àneuf heures, le voici sur le train de l'Abitibi, muni d'un rasoir qu'il vient d'acheter. Il s'enferme dans la chambre de toilette et en ressort, quelques minutes après, privé de sa moustache brune et les sourcils considérablement diminués, ayant avec plaisir constaté que cela changeait singulièrement sa physionomie, son regard même.

Installé dans le fumoir de première classe, il s'offre un cigare et un journal du soir, avec l'idée un peu puérile que peut-être on y parle de son vol.

Le train s'ébranle et s'enfonce dans la nuit.

Joseph essaye de lire, mais le tumulte de ses pensées s'y oppose ; après avoir parcouru une colonne entière, il s'aperçoit qu'aucun mot ne reste présent à sa mémoire. Alors, abandonnant son journal, il se prend à rêver.

Peu à peu, les voyageurs se sont assoupis, à l'exception d'un homme d'une cinquantaine d'années, petit et maigre, au visage glabre, imberbe et ravagé de rides, dont le regard perçant et froid se pose fréquemment sur Joseph, lui causant un étrange malaise. Comme il se dispose à changer de place pour fuir ces yeux obsédants, l'homme s'endort à son tour.

Mais Joseph ne dort pas, lui.

Il écoute le vent dont les rafales lui crient :

« Filou !... Filou ! »

Il écoute le tac-à-tac des roues qui répètent :

« T'as volé ! T'as volé ! T'as volé ! »

Il écoute une voix intérieure qui murmure :

« Tu es un misérable ! Tu as perdu l'honneur ! Tu es hors la loi ! »

Nuit d'angoisse

Le conducteur du train est venu reprendre le petit rectangle de carton vert que Joseph avait posé sur l'appui du châssis, à son côté. On approche de la Tuque.

Plusieurs voyageurs se réveillent, s'étirent. Le petit homme âgé, aux regards inquisiteurs, est parmi ceux-là, ce qui agace un peu Joseph. Cet homme serait-il un détective chargé de le surveiller ?... Mais non ; cette hypothèse n'a aucun fondement. Pourquoi l'aurait-il laissé venir jusque-là ? Ne l'aurait-il pas plutôt appréhendé au moment où il achetait son billet ?

Les voyageurs descendent ; Joseph attend pour passer le dernier ; il cherche des yeux l'inconnu mystérieux, mais ne le trouve plus ; il aura sans doute traversé le wagon pour sortir par l'avant. Joseph descend à son tour et suit les voyageurs vers l'hôtel, situé en face de la gare. Au moment d'entrer, il se ravise. C'est là que vont presque tous les voyageurs, c'est là qu'il court le plus de chances d'être reconnu. Sans doute trouvera-t-il plus loin un autre hôtel moins fréquenté ; il se dirige à sa droite et gagne la rue principale où il s'engage après avoir promené un regard circulaire pour s'assurer qu'il n'est pas suivi.

Personne !

Il avance, libéré de ses craintes, quand, tout à coup, un bruit de pas retentit. Il se retourne malgré lui et voit, sur l'autre trottoir, l'homme aux yeux inquisiteurs qui marche rapidement. Il songe à presser le pas, mais ne serait-ce pas le moyen de confirmer les soupçons de cet homme, si toutefois il en a ?

Il préfère ralentir et se laisser dépasser, mais quand l'homme arrive à sa hauteur, il ne peut s'empêcher de le regarder pour surprendre son attitude. Ce geste encourage l'étranger qui l'interpelle :

— Eh ! l'ami, vous n'auriez pas une allumette ?

Sur son mouvement instinctif de porter la main à la poche, l'homme traverse et vient à lui, en ajoutant :

— Vous cherchez un bon petit hôtel pas cher ?... Venez avec moi. J'en connais un.

Malgré sa méfiance, Joseph, de peur de paraître suspect, n'ose refuser cette invitation, et voilà les deux hommes partis côte à côte.

Ils contournent le lac et s'arrêtent devant une modeste maison construite en planches et sur laquelle une pancarte rudimentaire porte ces mots, grossièrement écrits :

« Ici, on prend des Pensionnaires. »

Un colosse de six pieds vient ouvrir la porte et déclare qu'il n'a plus qu'une chambre à deux lits ; après une légère hésitation, ils acceptent, reçoivent une lampe fumeuse des mains de l'homme, derrière lequel ils montent l'escalier raide et gluant, jusqu'au taudis, où deux couchettes, d'une propreté douteuse, leur sont offertes. Le colosse redescend en soufflant ; l'inconnu retire ses vêtements qu'il place sous son oreiller. Par prudence, Joseph garde son pantalon et se glisse sous la couverture.

— On peut éteindre, demande l'homme ?

— Oui.

. . . . . .

Pour la première fois depuis le vol, Lespérance se trouve dans l'obscurité. Sous l'influence mystérieuse des ténèbres et du silence, toutes ses inquiétudes lui reviennent, aggravées par la pré-

sence de cet étranger qui lui a, en quelque sorte, imposé son voisinage.

Dans sa tête, il repasse tous les événements de cette journée où il a fait le premier pas dans le chemin du crime. Il se demande si les détectives sont déjà allés chez lui. Il éprouve un serrement de cœur à la pensée de celles qu'il a lâchement abandonnées et qui attendent là-bas. Mais bah ! il est trop tard pour songer à cela !... D'ailleurs, la Françoise n'a qu'à travailler et, avec l'argent que gagne Jeannette, sa famille ne connaîtra pas la misère !

Pourtant, il regrette son acte, car, depuis qu'il l'a commis, il est passé par tant d'émotions qu'il se demande s'il pourra longtemps en supporter de semblables.

Après sa fuite, pendant laquelle il se voyait poursuivi, traqué, étaient venus les remords ; maintenant lui vient l'inquiétude, la peur même, la crainte de cet inconnu qui se trouve dans cette chambre avec lui et qui, peut-être, est son ennemi.

Un ronflement discret, mais régulier, vient bientôt lui apprendre que l'inconnu n'est pas à craindre, pour le moment du moins et, terrassé de fatigue, il cède bientôt au sommeil, un sommeil lourd, peuplé de cauchemars.

Avec une rapidité affolante, il se voit arrêté, jeté en prison, puis traduit au tribunal, où on le torture de questions. Il veut se défendre, mais sa langue se paralyse, et, finalement, lassé du long interrogatoire, il avoue son crime :

« Eh bien ! oui, s'écrie-t-il, c'est vrai ! J'ai volé ! »

Sa propre voix le réveille, et, baigné de sueur, il s'assied sur son lit. L'homme aussi est réveillé, car il l'interpelle :

— Eh ! l'ami, vous en menez un train !

— Est-ce que j'ai parlé ?

La question vient de lui échapper. Déjà, il la regrette, se rendant compte combien elle est dangereuse, mais il est trop tard. L'autre reprend :

— Oh ! rassurez-vous ! Vous n'avez rien dit de trop compromettant. Allons, bonsoir !... Et tâchez de dormir comme du monde !

Joseph reste atterré !

« Vous n'avez rien dit de TROP compromettant ! ... »

Il a donc dit quelque chose ?... Mais quoi ?... Jusqu'à quel point a-t-il trahi son secret ?... Est-ce que cet inconnu ne le livrera pas demain ?... Il a un mouvement de révolte. Ah ! çà, mais le sommeil va-t-il lui être refusé ?... Par crainte de se trahir, devra-t-il renoncer à tout repos ?...

Non ! C'est ridicule ! D'autres que lui ont commis de semblables fautes, de bien plus graves même, et les remords ne les poursuivaient pas sans cesse. D'ailleurs, est-ce bien le remords qui le rend si nerveux ?... La véritable raison de son état surexcité ne se trouve-t-elle pas dans le fait que, contrairement à son habitude, il n'a rien bu de la soirée ?

Comme pour le rassurer, le ronflement de l'étranger a repris. Alors, il cherche à tout oublier, il s'efforce de ne penser à rien, de s'endormir, mais d'une horloge voisine, les heures tombent les unes après les autres, et ce n'est qu'au petit jour que le malheureux peut enfin trouver un peu de repos dans l'oubli du sommeil.

. . . . . .

Tout à coup, Joseph se réveille en sursaut et bondit de son lit prêt à se défendre, mais il reste penaud en voyant son compagnon de nuit qui achève tranquillement de s'habiller. Celui-ci ricane en remarquant :

— Dites donc, l'ami, vous avez d'étranges façons de dormir et de vous éveiller !

Joseph bredouille une vague explication dans laquelle il est question de boisson.

— Je vois ce que c'est, dit l'étranger, vous aviez l'habitude de boire et vous avez cessé brusquement. Cela vous rend nerveux. Eh ! bien ! je vous offre un verre avant le déjeuner. Ça va ?

Joseph hésite un moment. Va-t-on essayer avec lui le coup classique de l'enivrer pour le faire se déclarer ?... Il se calme vite en réfléchissant que la police ne fait pas tant d'histoires pour un simple vol. D'ailleurs, pourquoi prendrait-on la peine de lui faire avouer sa faute ?... Est-ce que sa fuite n'est pas un aveu ?... Est-ce qu'à l'heure actuelle, un mandat d'arrêt n'est pas émis contre lui ?

Il ressent une courte honte à la pensée des détectives se présentant chez lui, interrogeant sa famille, ses voisins, mais bah ! tout était prévu ; il n'y faut plus songer.

L'étranger a pris ses hésitations pour un acquiescement et, déjà penché sur la rampe de l'escalier, il appelle le patron.

Àce moment, le regard de Joseph se pose sur un objet, bien insignifiant en apparence, mais qui lui cause cependant une émo-

tion intense. Il reste là, les bras ballants, les yeux hagards, sentant le froid envahir son cerveau, avec l'impression que ses cheveux se hérissent sur sa tête !... Cet objet inoffensif en lui-même, c'est la preuve qu'on le trompe, qu'on l'a attiré dans un piège !

Sur le coin du bureau, une boîte d'allumette entrouverte fascine ainsi son regard ; cette boîte n'est pas vide, et l'étiquette l'indique, elle a été achetée à Montréal.

Donc, quand l'homme l'a accosté, sous prétexte de manquer d'allumettes, il mentait. Ce n'était qu'une manière d'entamer la conversation dans le but de l'entraîner dans ce bouge.

Sans doute, ces gens ne sont pas des policiers, mais bien plutôt des bandits et le conciliabule qui s'échange en ce moment à voix basse entre son compagnon et le colosse, c'est l'organisation d'un plan criminel, en vue de le dépouiller, de le tuer peut-être ?

Il se souvient de macabres récits dans lesquels on cite des voyageurs entrant dans une auberge pour n'en plus ressortir. Et si, un jour, la disparition d'un voyageur de marque entraînait une enquête de police, on découvrait dans une cave un tas d'ossements.

Un frisson de peur traverse Joseph. Il voit son cadavre jeté sur un amoncellement de débris humains pour y pourrir ou se fondre sous les dents des rongeurs voraces.

Un silence angoissant !... Les chuchotements ont cessé. Sans doute, derrière cette porte, les deux hommes se préparent pour s'élancer ensemble sur leur victime.

Leur victime ?... Non ! cela ne sera pas !... Sans arme, il ne peut songer à lutter, mais il a peut-être une chance de fuir. Brus-

quement, il ouvre la fenêtre et regarde, surpris, la hauteur à laquelle il se trouve. En effet, la maison étant construite sur le talus qui conduit au lac, la distance entre le sol et le second étage se trouve bien plus grande de ce côté que sur la façade. En bas, c'est l'eau, le lac, calme et limpide. Joseph sait nager, mais la profondeur n'est pas suffisante pour amortir sa chute ; d'ailleurs, il risque fort d'attirer l'attention des curieux, ce qui ne le tente guère.

Oui, mais, derrière lui, c'est peut-être la mort !...

Il va s'élancer, quand la porte s'ouvre et l'étranger entre goguenard :

— Besoin de prendre l'air, hé ! l'ami ?... Ça ne va pas ?... Voilà qui va vous ramener !... dit-il d'un ton jovial, en montrant son flacon.

Joseph qui, du premier coup d'œil, a vu la haute silhouette du patron s'engager dans l'escalier et disparaître, reste penaud de sa frayeur. Pourtant, avant de boire, il veut une explication. Justement, l'inconnu lui tend son flacon avec un ricanement qui veut être aimable. Joseph le prend, mais ne boit pas ; il plonge un regard décidé dans celui de l'homme et demande, avec le plus de calme possible :

— Vous ne pensiez pas avoir d'allumettes, hier soir ?

L'homme a suivi son coup d'œil vers la boîte entrouverte, et répond, parfaitement à son aise :

— Cette boîte ne m'appartient pas ! Elle devait être là quand nous sommes arrivés !

Trouvant l'explication plausible, Joseph débouche le flacon et frémit à l'odeur de son poison favori ; mais le soupçon lui revient et, avant de boire, il exprime tout haut sa pensée :

— C'est curieux !... Elle vient de Montréal !

L'inconnu semble impatienté de toutes ces questions à propos d'une boîte d'allumettes et répond d'un ton brusque :

— C'est sans doute un autre voyageur qui l'a oubliée !... Allons, buvez-vous ?

N'osant prolonger cet interrogatoire, Joseph porte le flacon à ses lèvres et ingurgite une large rasade ; malgré la sensation de brûlure que lui donne cette boisson frelatée, il éprouve une impression de bien-être, comme si, soudain, ses nerfs se détendaient ; sa figure s'anime, il se sent envie de rire et c'est du ton le plus cordial qu'il apprécie :

« Gee whiz !... Ça fait plus de bien qu'un coup de pied au derrière ! »

Tandis que l'inconnu boit à son tour, Joseph songe à sa frayeur passée et sourit, se moquant de soi-même. L'autre se sent également de belle humeur et c'est gaillardement qu'il déclare :

— À c't'heure, faudrait penser à manger un peu !... Venez-vous ?... On se gardera, un coup pour après !

Et il glisse le flacon dans la poche intérieure de son paletot.

— On va y aller ! répond Joseph, laconiquement, en versant dans le bassin de l'eau pour sa toilette.

. . . . . .

Après le déjeuner, ils se retrouvent dans la même chambre, car il y a encore un coup à boire ; d'ailleurs, Joseph veut rendre la politesse et il se prépare à appeler le patron, mais son compagnon l'arrête :

— Attendez !... il ne vous en donnera pas !... À deux, on peut faire une cause !... Donnez moi une piastre ! J'vas aller en chercher !

Le raisonnement est parfaitement logique et Joseph porte la main à sa poche de côté. Elle est vide ; il a dépensé sa menue monnaie et il lui faut avoir recours à son « bunch ». Il hésite à sortir, devant cet étranger, son petit magot, composé de billets de cinq et dix piastres, mais il ne peut plus reculer ; alors, se retournant, il extrait un billet de cinq piastres qu'il remet à l'inconnu en disant :

— Tenez, vous ferez changer ça !

— O. K., fait l'homme, en disparaissant, pour revenir bientôt avec quatre piastres et le flacon rempli. Maintenant, Joseph a honte de ses craintes injustifiées ; pourtant, il ne peut s'empêcher de trouver dans le regard de cet homme, une expression inquiétante, mélange de ruse et de cruauté.

Le deuxième flacon vidé, un troisième a été acheté par l'inconnu et les idées de Joseph commencent à s'embrouiller, mais il se tient toujours sur ses gardes et tressaille quand il s'entend demander à brûle pourpoint :

— Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

Et cela, à la minute précise où, intérieurement, il se posait la même question, après avoir repassé rapidement dans son esprit

les événements de la veille.

Cet homme est-il donc un sorcier ?… A-t-il le pouvoir mystérieux de suivre ses réflexions silencieuses ?…

Comme il ne répond pas, l'autre ajoute :

— Vous êtes venu chercher de l'ouvrage ici, à La Tuque ?

— Ici ?… Oui… Je ne sais pas… peut-être ailleurs !

— Ah ! vous ne savez pas ?… En somme, vous êtes parti de Montréal parce que vous y étiez obligé ?

— Obligé ?… Non ! Pourquoi obligé ?

Il est devenu soudainement agressif et le bonhomme, qui s'en aperçoit, reprend conciliant :

— Après tout, c'est pas de mes affaires !… Mais si vous cherchez un ouvrage payant, je peux vous aider à trouver.

— Comment ?

— Comme ça !

Et, d'un geste prompt de prestidigitateur, il a étalé un paquet de cartes sur le lit.

Malgré le whiskey absorbé, Joseph raisonne froidement la situation et en éprouve un soulagement relatif ; cet homme, cela s'affirmait de plus en plus, ne faisait pas partie de la police ; ce ne devait pas être non plus un bandit dangereux, mais plutôt un vulgaire filou qui comptait lui arracher son argent dans une partie de cartes.

Bien décidé à ne pas être aussi niais, il répondit résolument :

— Inutile d'insister, l'ami !... Je ne joue jamais à l'argent !

— Parce que vous ne savez pas jouer !

— Je sais jouer, mais...

— Vous ne savez pas jouer... comme moi. Regardez !... Je mélange les cartes. Coupez !... Coupez ! ça ne vous engage à rien ! Là !... Voulez-vous l'as de trèfle ?... Le voici !... La dame de cœur ?... La voilà !... Nommez une carte !

— Roi de pique !

— Le voici !

Joseph éprouvait une sorte d'admiration pour le triste personnage, mais il se contenta de dire, en riant :

— Je crois bien que j'avais raison de ne pas vouloir jouer !

— Je ne veux pas vous faire jouer CONTRE moi, mais AVEC moi. Pour faire beaucoup d'argent, il me faut un partenaire et en ce moment, je cherche un élève. Voulez-vous le devenir ?

Joseph se sentait subjugué par cet homme, aux allures de sorcier, qui venait de faire résonner à ses oreilles une phrase magique :

« Pour faire beaucoup d'argent ! »...

Oui, mais il devait y avoir des risques ! Encore une fois, il extériorisa sa pensée :

— Non, non, je prends pas de chances !... J'veux pas avoir affaire à la police !

— Vous la craignez donc bien ?... Dites donc, c'est pas pour meurtre, toujours ?...

— Mais non !

— Alors, peu importe !... D'ailleurs, vos affaires privées ne me regardent pas, mais si vous voulez devenir mon collaborateur, je vous emmènerai dans une place où vous serez tranquille, je vous fournirai des faux papiers, je vous montrerai comment transformer votre physionomie et nous gagnerons de l'argent, tous les deux, autant que nous le voudrons !

— Mais...

— Tenez !... Essayez-vous un peu !... Prenez les cartes comme ceci...

. . . . . .

Et Joseph, qui la veille avait fait le premier pas dans la voie du crime, prit sa première leçon dans l'art de voler les gens, armé d'un jeu de cartes.

. . . . . .

Pendant ce temps-là, à Montréal, sa femme et sa fille allaient supplier son ancien patron de retirer sa plainte, s'engageant à lui verser douze piastres par mois jusqu'au remboursement total. Le brave homme, ému devant les larmes des courageuses femmes, avait accepté ; dès cet instant, elles se mirent au travail avec ardeur pour sauver l'honneur de leur nom et pour éviter la prison à celui qui les avait abandonnées et méditait de nouveaux crimes.

. . . . . .

Pendant ce temps-là, aussi, un jeune homme de moins de vingt ans atteignait la ville de Timmins, dans l'Ontario, le pays des mines d'or. Il était venu là par étapes, travaillant dans les villes qu'il traversait, pour gagner le prix de son passage et le coût de son entretien.

En mettant le pied sur le sol qui recouvrait le métal précieux, de ses yeux francs et bien ouverts, il regardait l'avenir avec confiance. De cet or, il voulait assez pour aller, dans deux ans peut-être, retrouver celle qui lui avait donné sa parole de l'attendre, pour lui créer un foyer heureux et paisible, pour lui assurer une vie douce et joyeuse, en compensation de son enfance semée de deuils et de douleurs.

Hector Labelle, semblable au gladiateur antique, défiait l'adversité, sachant que son amour et son courage sauraient vaincre tous les obstacles.

Au pays de l'or

Hector arrivait à Timmins à peu près sans argent et, de suite, il lui fallait trouver de l'ouvrage. Dans le train, il avait causé avec des ouvriers de la mine et avait éprouvé une grosse désillusion à l'énoncé du salaire que pouvait espérer recevoir un débutant. N'importe, il irait dès demain offrir ses services et il travaillerait avec tant d'ardeur qu'il obtiendrait bien vite un salaire plus élevé.

Pour l'instant, il fallait songer à réparer ses forces par un bon repas et se trouver un lit. Il avait suivi le flot des voyageurs. Certains étaient entrés dans un hôtel, situé en face de la gare ; la plu-

part se dirigeaient, par la rue principale, vers un hôtel de meilleure renommée, car, à cette époque, l'établissement ultra-moderne, sorte de Palace, qui se trouve actuellement entre la station et l'église, n'était pas encore construit.

Hector, sachant que les tarifs des hôtels les plus modestes, étaient encore trop élevés pour sa bourse, continua sa route jusque vers un restaurant à prix populaires. L'enseigne : « Quick Lunch », soulignée du traditionnel : « Hot Dogs ! » le rassura quant à la somme qu'il devait débourser pour calmer sa fringale. Il pénétra donc dans la salle, sous le plafond bas de laquelle s'amoncelait un nuage odorant, fumée de tabac et fumet de mauvaise graisse.

Un étrange spectacle s'offrit à sa vue.

Deux hommes se livraient un combat farouche, tandis que les spectateurs intéressés les excitaient de leurs exclamations. L'un d'eux était un homme rougeaud, de taille colossale ; l'autre, un noir, grand et mince, bien bâti pour supporter un combat de boxe, malgré la différence de poids.

Le nègre harcelait de coups bien placés, l'homme fort qui, bien qu'un peu étourdi par la pluie de poings frappant son épiderme, reculait lentement, sans être ébranlé. De son arcade sourcilière fendue, le sang coulait abondamment, inondant un œil, ce qui lui donnait l'allure d'un de ces géants antiques qu'Homère désignait sous nom de « cyclopes ». Il ripostait de son mieux, mais ses coups, trop lents, ne portaient pas.

L'homme de couleur avait nettement l'avantage et la clientèle, un peu cosmopolite, satisfaite de voir triompher l'athlète bien dé-

coupé sur la brute herculéenne, soulignait le combat de cris sauvages :

« Envoye, Blackie, crève lui sa grosse panse ! »

« Hardi ! Jack, fais lui péter la tomate qui lui sert de nez ! »

Les deux hommes, eux, se battaient silencieusement, le blanc essoufflé et coléreux, rouge comme une tomate trop mûre, prête à éclater, l'autre nerveux, mais scientifique, avec cette couleur cendrée qui est particulière aux noirs dans les moments d'émotion, les mâchoires contractées, les yeux fixés sur l'adversaire.

Soudain, un « hourrah » formidable retentit, suivi de gros rires. Le nez du blanc venait de recevoir un violent direct et le sang en jaillit, recouvrant complètement son visage ; cependant, un changement subit se produisit en lui ; la rage succédait à la colère. Il était perdu… ou sauvé !

Renonçant à boxer, il marcha résolument sur l'adversaire, sans s'occuper des coups qui martelaient ses chairs meurtries ; puis, il saisit un poing, prêt à s'élancer et le tordit d'un geste irrésistible ! Le nègre poussa un cri de douleur, puis voulut reprendre le combat, mais son bras retomba inerte. Chaque nouvelle tentative lui arrachait un nouveau gémissement.

Les clients étaient franchement hostiles au vainqueur et des murmures s'élevèrent. Tranquillement, l'homme passa une serviette sale sur son visage ensanglanté, et rugit :

— Quoi ?… Vous prenez pour cette canaille ? … Ben ! avancez !… À qui le tour ?

Tous s'entreregardèrent, cherchant en vain le champion qui se lèverait, mais personne ne s'avança. Alors l'homme, se dandinant un peu, à la façon des gladiateurs victorieux, passa derrière son comptoir, fit couler un jet d'eau sur sa guenille et, tranquillement, lava son visage.

Puis, fixant du regard le vaincu qui gémissait sur un tabouret, il demanda avec calme :

— Blackie ! Es-tu décidé à faire ton service ?

L'homme battu, endolori et honteux, répondit d'un ton soumis :

— Pas capable, boss. Toi, casser mon bras !

— Ben ! si t'as le bras cassé, va le faire soigner, Boule-de-Suif, et que je te revoie jamais ici !

Et comme le noir retraitait prudemment vers la porte, l'homme rugit encore :

— Attends, t'as travaillé trois jours ! V'là ton dû !

Le nègre prit peureusement les billets graisseux et partit en geignant, tenant son bras cassé de sa main valide.

Le boss toisa l'auditoire et dit tranquillement en passant encore son linge humide sur sa face sanglante :

— Vous auriez aimé ça le voir gagner ?... Pourquoi ?... Y faisait pas son service ! J'y ai dit !... Y m'a sauté dessus ! C'est pas de ma faute !... J'suis un honnête homme ! Vous avez vu que j'y ai payé ce qui lui revenait !

Un homme risqua cette réflexion :

— Tu y as pas payé son bras cassé !

Le patron bougonna, regrettant peut-être d'avoir été trop brutal :

— Qu'équ'vous voulez ?... Y m'a attaqué ! J'm'ai défendu !... J'-suis pas mauvais dans le fond !

Il attendit un peu, et voyant que personne ne répliquait, il ajouta :

« À c't'heure, me v'là sans commis et vous serez forcés d'attendre, à moins qu'y en aurait un de vous qui prendrait la job... Douze piastres par semaine, nourri et logé !

Il y avait là plusieurs sans travail que l'offre alléchait, mais la vue du terrible patron, qui ne cessait, tout en parlant, d'étancher le sang de ses blessures, refroidissait les plus audacieux.

Pourtant, une voix, jeune et claire, vaillante et décidée, se fit entendre, sans pose ni nervosité :

— Je suis prêt à commencer tout de suite, boss !

Tous les regards se dirigèrent vers la porte, contre laquelle, calme et tranquille, un jeune homme, presqu'un enfant, osait solliciter l'emploi redouté.

Parmi ces hommes rudes, dont beaucoup étaient habitués au combat, quelques-uns même au crime, un frisson d'admiration passa et, du premier coup, Hector conquit la sympathie de la clientèle.

Celle du patron aussi, sans doute, car ce dernier s'écria :

— By Jove ! Voilà mon homme !... Un peu « feluet », mais vaillant. Pis, t'as pas besoin d'avoir peur, le monde qui me traite bien, je le traite bien, moi itou ! Tope-la !

Il tendait sa large patte poilue et maculée de sang ; sans hésiter, Hector y déposa la sienne et, prenant un tablier que l'homme lui montrait, il se mit à l'ouvrage.

Sieur Lorenzo Lacroix

Il y avait huit jours qu'Hector Labelle travaillait au « Quick Lunch », quand il vit entrer un étrange petit homme d'une cinquantaine d'années, dont les yeux fureteurs se perdaient dans les rides d'un visage imberbe.

Àcet heure tardive de l'après-midi, il ne se trouvait aucun client dans l'établissement ; pourtant, le nouveau venu alla droit au patron et lui demanda s'il pouvait causer avec lui privément. Le colosse regarda un peu surpris cet avorton qui parlait avec tant d'autorité, et, bien que la physionomie de son interlocuteur ne lui fut pas très sympathique, il lui fit signe de le suivre, mis en confiance par son apparence chétive. Tous deux montèrent un petit escalier en colimaçon situé derrière le comptoir et disparurent.

Ils revinrent au bout de quelques minutes, ayant tous deux l'air fort satisfait, comme des gens qui viennent de faire un marché avantageux pour les deux parties. L'inconnu examina avec une certaine impertinence, le jeune Hector, occupé à balayer le plancher, puis se tourna vers le patron en disant :

— Depuis combien de temps est-il à votre service ?

— Huit jours, répondit l'autre, mais c'est un bon homme, honnête et travaillant.

— C'est bien, je le garderai. À demain !

. . . . . .

Le surlendemain, le « Quick Lunch » était transformé en restaurant de liqueurs douces, à l'enseigne de « LORENZO LACROIX »

Pendant deux jours, Hector n'eut pour ainsi dire rien à faire, car les amateurs de liqueur douce semblaient plutôt rares dans la ville. Quant à son nouveau patron, il ne le voyait presque pas. Sorti de bonne heure, Lacroix ne rentrait guère qu'au moment de fermer. Cependant, le troisième soir, une automobile s'arrêta devant le petit magasin ; le patron en descendit, accompagné d'un autre homme, chacun portant quatre boîtes semblables à des bidons de gazoline, qu'ils allèrent déposer dans le sous-sol ; ils firent ainsi plusieurs voyages et repartirent avec l'auto. Quelques instants plus tard, Lorenzo Lacroix revint, accompagné de quatre hommes, vraisemblablement des prospecteurs.

— Tu peux fermer et aller te coucher, dit-il à Hector, ces messieurs restent à veiller avec moi.

Hector monta dans sa chambre et, n'entendant aucun bruit, fut bientôt couché et endormi.

Le lendemain, Lacroix, qui était sorti vers dix heures, revint peu après avec un volumineux paquet dont il sortit d'épaisses tentures.

— Viens m'aider, fit-il.

Hector le suivit dans le sous-sol et tous deux accrochèrent les tentures aux murs, obstruant complètement le soupirail par où filtrait le jour. Un peu après, des hommes apportèrent une grande table et une porte. Aidé de son commis, Lacroix installa la table au centre et plaça la porte, également garnie de tentures, au bas de l'escalier.

Ils étaient à peine remontés que deux hommes entrèrent et sur un signe du patron, le suivirent dans le sous-sol, ainsi qu'Hector, qui avait reçu l'ordre de descendre une bouteille d'eau et deux verres.

En bas, le patron déboucha une « canisse », jeta le tiers du contenu de la bouteille qu'il remplaça par le liquide de la « canisse », et les deux hommes dégustèrent le poison.

Au bout de huit jours, le sieur Lorenzo Lacroix faisait des affaires d'or ; si les clients étaient rares dans le magasin, ils devenaient de plus en plus nombreux dans le sous-sol.

Chaque soir, à dix heures, tout le monde sortait et les lumières s'éteignaient ; puis, peu après, quelques hommes revenaient silencieusement et gagnaient le sous-sol, tandis qu'Hector recevait l'ordre de fermer le magasin et de monter se coucher.

Le jeune homme, était perplexe ; travailler dans un « blind pig », un tripot, lui répugnait, non seulement à cause des ennuis que cela pouvait lui attirer, mais parce que ses principes honnêtes s'accommodaient mal d'une semblable besogne.

Cependant, quitter sa place sans être certain d'avoir de l'ouvrage ailleurs, c'était risquer de perdre le peu d'argent qu'il avait

pu déjà économiser.

Il résolut donc de rester le temps d'augmenter son pécule et de se chercher un emploi moins équivoque.

Parmi les joueurs de cartes qui fréquentaient l'établissement clandestin, un homme avait attiré l'attention du jeune Labelle, par sa ressemblance étrange avec Joseph Lespérance, le père de sa fiancée. Comme Joseph, cet homme semblait approcher la quarantaine ; son profil énergique, mais flétri par les excès, était bien le même ; cependant ses cheveux étaient blonds, d'un blond terreux, ainsi que ses sourcils ; enfin, si son regard était celui de Lespérance, la forme des yeux était différente : fendus exagérément, ils avaient un « je ne sais quoi » d'oriental.

Hector avait tressailli en apercevant cet inconnu et, chose curieuse, le nouveau venu avait pâli, tandis qu'une expression de frayeur avait traversé son regard.

Pourtant, vite ressaisi, l'homme avait noué conversation avec le commis, et, par ses façons affables, il était devenu, au bout de quelques jours, familier avec lui.

Sur ces entrefaites, Hector reçut une lettre qui le combla de douleur, lettre par laquelle Jeannette lui rendait sa parole en lui avouant le crime de son père ; elle le félicitait d'avoir trouvé de suite de l'ouvrage, lui souhaitant une bonne réussite, ajoutant qu'elle et sa seconde mère avaient obtenu que la plainte fût retirée et qu'elles allaient travailler et rembourser le montant du vol. Enfin, elle affirmait qu'elle aurait attendu patiemment son fiancé, mais qu'étant la fille d'un voleur, elle se voyait dans l'obligation de le délier de son serment.

Il émanait une telle douleur de la lettre de la pauvre enfant, que tandis qu'il la lisait, Hector sentit de grosses larmes monter à ses yeux. Une voix le tira de sa mélancolie :

— Eh quoi ! l'ami, des mauvaises nouvelles !

Le sosie blond de Joseph Lespérance était devant lui, et, malgré le ton désinvolte qu'il affectait, il était aisé de voir qu'il était en proie à une émotion intense, qu'Hector, il est vrai, attribua à de la pure sympathie. Il en fut touché et, se sentant le besoin d'un confident, il tendit la lettre, disant simplement :

— Lisez !

Il était trop préoccupé lui-même pour remarquer le trouble qui s'emparait de l'homme, à mesure qu'il avançait dans sa lecture, sinon il eût été effrayé du spectacle qu'offrait ce visage exsangue, contracté par la douleur.

Quand il eut achevé, Louis Comte, — c'était là le nom sous lequel l'étranger s'était présenté — laissa retomber la lettre en murmurant :

— Oh ! Misérable !... Misérable ! Puis, la tête basse, les épaules affaissées, les jambes lourdes, il descendit au sous-sol, d'où il ne remonta que fort tard, complètement ivre, bousculé et rudoyé par Lacroix, qui semblait avoir sur lui une grande autorité.

. . . . . .

Décidément, il se passait des choses étranges dans le débit clandestin, mais Hector n'était pas encore un observateur très expérimenté et d'ailleurs il ne pensait qu'à sa malheureuse fiancée, à laquelle il venait de répondre que la faute commise par son

père ne pouvait rejaillir sur elle-même et que rien ne saurait diminuer la profonde affection qu'il lui avait vouée. Il eût été certainement surpris et édifié s'il avait pu entendre cette conversation tenue le lendemain, entre le tenancier et Louis Comte :

— Ah ! te voilà, s'était écrié le premier en voyant arriver l'autre. Si tu veux arriver à quelque chose, il faudra pourtant que tu renonces à cette habitude de te saouler comme un porc !

— J'essaierai, répondait Louis Comte, mais j'ai des soucis !... J'ai bien du trouble, allez !

— Imbécile ! De quoi t'inquiètes-tu ?... Grâce à la recette que je t'ai enseignée, te voilà devenu blond ; deux légers coups de lame de rasoir ont complètement changé la forme de tes yeux !... Qui pourrait te reconnaître ?

— Ah ! c'est pas seulement ça !...

— Alors, quoi ?... Tu voudrais être riche ? ... Patience !... Notre plan marche à merveille. Tu perds régulièrement à nos parties de cartes et je m'arrange pour gagner l'équivalent de tes pertes, de sorte que le jeu semble régulier ; cependant, petit à petit, tu as réussi à faire monter les enjeux sans éveiller les doutes. Les prospecteurs s'ambitionnent et ce soir, jour de paye, je te promets une grosse partie. Aussi, changement de tactique !... Ce soir, nous jouons la combinaison. Ils ne soupçonnent pas notre entente et nous allons les dépocher à fond !... « Cheer up, piece of cheese ! » nous allons commencer le travail sérieux !

Une partie mouvementée

Dans le sous-sol, où flottaient un nuage de fumée et des relents d'alcool, la partie battait son plein, à peine retardée par les « traites » que « passait » fréquemment le sieur Lorenzo Lacroix, lorsque son voisin de gauche mêlait les cartes.

Les enjeux, modestes au début, avaient été adroitement et progressivement majorées ; de grosses différences commençaient à échauffer le jeu.

Cependant, en joueurs habitués, tous observaient un silence relatif, absorbés dans le calcul des probabilités et peut-être aussi, dans la surveillance des marches des partenaires, car la confiance était loin de régner dans le tripot.

Déjà, plusieurs regards, irrités et soupçonneux, avaient salué la chance invraisemblable qui semblait favoriser Lorenzo Lacroix et son voisin, l'homme blond. Cependant, leur attitude paraissait impeccable.

Tout à coup, peu après minuit, il se produisit un événement assez imprévu.

L'homme blond avait la main négligemment posée sur la table quand il poussa un cri de douleur ; sa main venait d'être traversée par un poignard, avec une telle violence qu'elle se trouvait clouée, tandis que, dressé devant lui, un joueur accusait :

— Je gage qu'il y a, entre cette main et cette table, un as, qui ferait tout à fait l'affaire de ta fripouille d'associé !

En un clin d'œil, le poignard fut arraché et la carte ensanglantée apparut, tandis que le jeu de Lacroix, vivement retourné, ré-

vélait les trois autres as.

Les joueurs ne sont pas tendres quand ils prennent un ou des partenaires en flagrant délit de fraude et les habitués de ce bouge n'étaient pas précisément des agneaux. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les deux tricheurs se virent acculés au mur, par cinq gaillards menaçants, décidés à leur infliger un terrible gent qu'il avait pu saisir, puis, au lieu de supporter le choc, comme, en désespoir de cause, le faisait son compagnon, il s'était baissé brusquement tandis que les poings, lancés vers son visage, venaient se meurtrir contre le mur.

« HAUT LES MAINS ! ! ! »

Maintenant, Lorenzo est contre la porte, tenant en respect, « à la pointe » du revolver, les cinq adversaires qui se sont empressés d'obéir au commandement bref, laissant retomber Louis Comte, inerte, évanoui sous les terribles coups qu'il a essuyés !

« HAUT LES MAINS ! ! ! »

Lacroix répète le commandement, sur un ton plus menaçant encore, car, dans le regard des hommes, il vient de lire une pensée de rébellion. Sous la menace de l'arme implacable et par le magnétisme de l'autoritaire vieillard, les hommes sont matés !...

Lorenzo le constate en ricanant, tandis qu'une pensée cynique et audacieuse lui vient, et dont il s'amuse.

L'argent qu'il n'a pu leur gagner, ou leur prendre, il va se le faire donner, tout simplement. Tentative d'une témérité folle, sans doute, mais, outre qu'il était âpre au gain, Lorenzo était capable de braver tous les dangers, plutôt que de renoncer à un projet criminel.

L'un des prospecteurs semblait plus pusillanime que ses compagnons ; il l'oblige à devenir son complice malgré lui. Terrorisé par la gueule menaçante du revolver, le trembleur vide consciencieusement les poches, en commençant par les siennes. Lorenzo lui fait réunir tout l'argent sur la table, à proximité de sa main, puis, sans quitter l'adversaire du regard, il empoche la recette.

Alors, il ouvre tranquillement la porte et lance un adieu gouailleur. Ce suprême affront exaspère l'une de ses victimes qui, n'y tenant plus, saisit une chaise, avec l'intention de la lui jeter dans les jambes, mais aussitôt, le malheureux tombe, frappé en plein cœur, tandis que, profitant de la stupeur causée par ce lâche attentat, le bandit disparaît, refermant la porte derrière lui.

Sans hésiter, à présent que le canon meurtrier n'est plus braqué sur eux, les quatre hommes se ruent à sa poursuite, bousculant la table si violemment que la lampe à pétrole roule au pied d'une tenture. Les hommes, assoiffés de vengeance, ne s'en aperçoivent même pas et, dans cette trappe de la mort, qui en quelques minutes va devenir la proie des flammes, ils laissent le cadavre de leur compagnon et le corps inerte de Louis Comte, évanoui.

. . . . . .

Ce soir-là, ainsi que d'habitude, Hector Labelle avait gagné sa mansarde aussitôt après la fermeture officielle de l'établissement.

Il avait relu la lettre de sa pauvre Jeannette et s'était mis au lit en proie à de tristes pensées, mais un garçon de 19 ans, qui travaille toute la journée, et se lève de bonne heure chaque matin, souffre rarement d'insomnie ; aussi, malgré sa mélancolie, il tomba bientôt dans un profond sommeil.

Réveillé en sursaut par une détonation, il eut l'intuition, plutôt que la certitude, que c'était un coup de revolver. Comme il prêtait l'oreille, il entendit le claquement d'une porte, puis une course rapide vers l'arrière du magasin et le bruit d'une fenêtre qu'on ouvre ; enfin, presque aussitôt, le vacarme d'un groupe d'homme courant dans l'escalier et se ruant vers la porte extérieure.

En une minute, il fut sommairement habillé et, sans hésiter, descendit vers le magasin. Tout à coup, ses narines frémirent, reconnaissant l'odeur si redoutée de l'incendie. Il précipita sa descente et, malgré l'âcre fumée qui emplissait l'escalier, l'aveuglant, le suffoquant, il courut jusqu'à l'entrée du sous-sol où le feu faisait rage.

Un gémissement lui parvint, tandis qu'il buttait sur un corps. À ses pieds, Louis Comte, revenu de son évanouissement pour sentir aussitôt les affres de l'asphyxie, se traînait péniblement, tentant d'appeler au secours.

Hector saisit le malheureux et, bien qu'il sentît lui-même ses forces l'abandonner, il parvint à le hisser jusqu'au rez-de-chaussée, au moment où les flammes commençaient à se montrer, léchant les murs.

Quelques pas seulement les séparaient de la rue ; ils touchaient au salut, mais l'asphyxie commençait à gagner le jeune héros et il tomba avec sa charge. Bien qu'il eût eu plus de chances de se sauver s'il se fût libéré de son fardeau, il n'y songea même pas ; il saisit le bras de l'homme inconscient et le remorqua à sa suite, se traînant vers la porte libératrice.

Quand l'alarme fut donnée et que les secours arrivèrent, les plus hardis trouvèrent, sur le seuil de la maison en flammes,

deux corps inanimés. Cependant, on parvint à les ramener à la vie, grâce à la pratique de la respiration artificielle et sauveteur et sauvé furent hébergés dans une maison voisine où chacun, doté d'un bon lit, devait se remettre promptement ; si promptement que quelques heures plus tard, Louis Comte avait disparu.

. . . . . .

Le lendemain matin, le docteur vint examiner Hector et déclara qu'il ne se ressentirait en aucune façon de son accident.

Alors, un autre personnage vint lui annoncer, qu'en sa qualité de shérif, il se voyait dans l'obligation de l'emmener pour être retenu comme « témoin principal ». Et voilà comment un acte de bravoure lui valut la prison.

On avait retiré des décombres fumants un cadavre carbonisé, mais l'autopsie avait révélé qu'on devait attribuer la mort à une balle de revolver. Les prospecteurs volés observèrent un prudent silence, préférant ne pas voir leurs noms mêlés à cette sinistre affaire, d'autant plus que personne, pas même Hector, ne les avait vus entrer au débit le soir du meurtre. D'ailleurs, ils se disaient qu'un jour ou l'autre, ils auraient sans doute l'occasion de retrouver l'assassin et de venger eux-mêmes leur camarade et… leur portefeuille.

Il répugne toujours aux gens de police ou de justice de relâcher le témoin principal sans tenir l'auteur avéré d'un crime. Aussi, Hector subit-il des interrogatoires serrés et constata avec indignation qu'on le soupçonnait d'être un assassin alors qu'il avait risqué sa vie pour sauver celle d'un étranger.

Toutefois, à l'enquête préliminaire, sa physionomie franche, son récit aux accents sincères, ébranlèrent les petits jurés qui déclarèrent que, faute de preuve suffisante, il n'y avait pas lieu à procès contre lui.

Malgré cette décision, il dut quitter le pays des mines d'or plus pauvre qu'il n'y était arrivé, et bien triste aussi de voir combien la Providence lui était défavorable. Mais sa Foi en Dieu l'empêcha de s'aigrir et de se décourager ; il se dit qu'après les épreuves, vaillamment supportées, viennent les récompenses et, le souvenir de sa fiancée au cœur, il reprit son élan vers la conquête du bonheur.

Il ne devait jamais savoir que l'homme qu'il avait sauvé d'une mort certaine était un voleur et un misérable, mais était aussi le père de celle qu'il aimait.

Comment aurait-il pu reconnaître Joseph Lespérance sous les traits transformés de Louis Comte, élève et complice du bandit Lorenzo.

Un as du crime

Le lecteur n'a eu, jusqu'à présent, qu'un bien mince aperçu des talents et exploits de cet énigmatique vieillard qui, rencontrant Joseph Lespérance à La Tuque, avait deviné en lui la bête traquée, après le premier pas dans la voie du crime, l'instrument docile, qu'il pourrait faire agir à sa guise, en le tenant par le chantage.

Or, le tic dominant de ce maniaque du crime était de faire des émules, d'entraîner des esprits faibles à la sinistre vie de bandit, de les tenir ensuite sous ses ordres, les exposant de préférence à lui-même, mais récoltant toujours la majorité, sinon la totalité des profits.

Lespérance n'était pas sa première victime et plusieurs malheureux expiaient au bagne, ou dans la tombe, le triste avantage d'avoir fait sa connaissance.

Lui-même avait toujours réussi à déjouer la police. Doué de qualités intellectuelles remarquables, il avait malheureusement cédé au côté morbide de son caractère et, alors qu'il eût pu, en employant mieux son intelligence, rendre à la société de signalés services, il était devenu un véritable génie du mal.

Inutile de dire que son vrai nom n'était pas Lacroix, ni Lorenzo, ni aucun des autres pseudonymes sous lesquels il avait précédemment « travaillé » ; son genre d'occupation l'obligeant à changer d'état civil après chaque opération, il avait déjà épuisé une longue liste d'alias, dont quelques-uns ne sont pas encore oubliés aux quartiers généraux de la police.

Clerc de notaire et faussaire à Québec, il devint comptable et filou à Halifax, puis, dans une affaire criminelle qui fit sensation, il obtint des sommes importantes d'un personnage politique en vue contre lequel il détenait des indices compromettants. Ensuite, il fit « de l'assurance », c'est-à-dire que, par l'intermédiaire de complices stylés, il toucha plusieurs primes de gens morts de façon mystérieuse.

Grâce à la prohibition, il connut de véritables triomphes comme « bootlegger », et sous le nom de Napoléon Piémontais, il

doit être encore présent à la mémoire de plusieurs agents du revenu et officiers de douane. Il osait leur dire tranquillement que s'il les trouvait sur son chemin quand il avait un « voyage », il les tuerait.

Un jour, des agents crurent le prendre en plaçant une automobile en travers de la route ; sans se démonter, il donna à son chauffeur l'ordre de foncer à toute allure sur l'arrière du véhicule qui tourbillonna, tandis que sa propre voiture faisait au-dessus du fossé un rétablissement sur deux roues et s'enfonçait dans la nuit.

D'autres fois, il avait recours à la ruse et plusieurs de ses mystifications sont devenues célèbres dans certains milieux. Contrefaisant sa voix, il signalait aux autorités que Napoléon Piémontais allait passer un « char de whiskey » et, tandis qu'on arrêtait son automobile chargée d'inoffensifs légumes, son chauffeur passait le vrai « chargement » à 70 milles à l'heure.

On n'a pas oublié, à Timmins, l'histoire du tonneau de cornichons. Un énorme baril fut un jour débarqué du train, portant la mention « PICKLES » et le nom d'un destinataire complètement inconnu. L'agent du revenu, mis en éveil, « pipa » le contenu qu'il reconnut être du whiskey en esprit. Décidé non seulement à confisquer l'envoi, mais encore à mettre le destinataire sous verrou, il fit laisser le baril bien en vue sur la plateforme de la station et plaça un guetteur en permanence, revolver au poing. Pendant huit jours, les guetteurs se succédèrent sans résultat ; personne ne s'était approché du baril. Cette situation se serait sans doute prolongée si, par hasard, un homme n'avait légèrement bousculé l'objet qui tomba et se mit à rouler.

Il était vide. On s'était glissé sous la plate-forme qu'on avait percée, ainsi que le tonneau, à l'aide d'une vrille et, par un tube de caoutchouc, le contenu avait été transversé et mis en lieu sûr. En lieu très sûr, car il n'y a aucun doute qu'il était déjà vendu, bu et… digéré quand fut découverte la supercherie.

Énumérer la liste d'affaires criminelles auxquelles ce démon de la nuit prit part pendant sa longue carrière, tiendrait trop de place et d'ailleurs, sur ce sujet malsain, mieux vaut ne pas trop insister. Il était toutefois nécessaire de présenter avec quelques détails le sinistre bandit, qui joue un rôle important dans la suite de ce récit véridique, pour faire comprendre en quelles mains redoutables était tombé Joseph Lespérance et la funeste influence que put avoir cette rencontre sur sa triste destinée.

. . . . . .

Lorenzo, après son exploit, n'avait pas fait la bêtise de s'enfuir par la porte. Poursuivi par quatre gaillards plus jeunes et plus vigoureux que lui, il eut été vite rejoint et « lynché ».

Une des fenêtres de son établissement, au rez-de-chaussée, donnait sur un terrain inculte, par lequel on pouvait rejoindre l'église ; c'est cette direction qu'il prit, tandis que ses poursuivants se ruaient d'instinct vers la porte.

Arrivé à l'église, il modéra sa course, de crainte de se faire remarquer, et frappa à une maison d'aspect misérable, dont une fenêtre s'ouvrit presqu'aussitôt.

— Descends ! fit Lorenzo.

— Ah ! c'est vous, boss. Ça va prendre une minute.

Peu de temps après, en effet, l'homme, en manches de chemise et nu-pieds, ouvrait la porte, que Lorenzo referma après être entré.

— Habille-toi et fais ton plein d'essence, fit Lorenzo de son ton de commandement.

— Pourquoi faire ?

— Ça ne te regarde pas ! Est-ce que je t'ai toujours bien payé tes voyages ?

— Ah ! çà, oui, boss, j'ai pas à « kicker » sur la paye !

— Eh bien ! double tarif pour cette nuit, mais fais vite !

— Ah ! ça prendra pas de temps ! La machine est toute prête. Je devais partir demain matin « à bonne heure » !

— Fais vite !

Deux minutes plus tard, la machine démarrait :

— Où allons-nous ? s'informa le chauffeur.

— Porquis Junction !

— All right, boss !

Et l'auto s'enfonça dans la nuit.

L'homme était un fameux conducteur, comme le sont généralement ceux qu'emploient les « bootleggers » et, malgré le mauvais état des routes à cette époque, la voiture avançait à une vitesse folle. Mais, pendant un virage, un reflet frappa la vitre et l'homme, intrigué, ralentit.

— Qu'y-a-t-il ? s'exclama Lorenzo.

— Un feu ! répondit l'autre en stoppant. On dirait que c'est de votre bord !

Lorenzo regarda ; non loin de l'église, un foyer projetait ses lueurs fauves, éclairant le clocher. Malgré son flegme, il frissonna. Dans leur fureur, ses victimes avaient mis le feu, l'alarme devait être donnée et bientôt, on se lancerait à sa poursuite.

— Laisse brûler, s'écria-t-il, et file au plus vite !

L'homme hésita, se gratta la tête, puis se décida à dire :

— On croirait que c'est votre baraque qui brûle. On serait mieux d'aller voir.

— Es-tu fou ?... Avance, que je te dis

— Vous êtes bien pressé !... C'est pas clair, tout ça !

— Mais avance donc !

— Non, patron !... Quand il s'agit de contrebande, je suis votre homme, mais l'affaire de cette nuit... ça sent mauvais ! Moi, je « revire de bord » !

Une lueur de rage passa dans les yeux du terrible vieux. Il fit presque le geste de porter la main à sa poche, mais il se contint. Malgré sa position incommode, le chauffeur pouvait se défendre ; il fallait ruser.

— Eh bien ! revire donc, si tu as peur, mais c'est un voyage perdu... à double tarif !

— Tant pis, pour le voyage ! J'aime mieux de même !

L'homme desserra son frein… mais il ne remit pas la machine en marche, car il venait d'être frappé d'un coup de poignard entre les deux épaules.

Avec une vigueur surprenante chez un homme de son âge, le bandit tira sa victime hors de la voiture et la traîna jusqu'au fossé, assez profond en cet endroit, en prenant bien garde de ne pas tacher ses vêtements. D'ailleurs l'arme était restée enfoncée jusqu'à la garde dans la plaie, d'où ne s'écoulait qu'un mince filet de sang. Ayant dissimulé le cadavre de son mieux, Lorenzo le fouilla, prit sa licence de chauffeur, son maigre rouleau d'argent (il ne faut rien laisser perdre !) et son mouchoir. Avec ce dernier, il essuya soigneusement les coussins de l'auto, puis, retournant à sa victime, il sortit le poignard de la blessure, évitant le jet de sang ; très calme, il essuya l'arme qu'il remit en poche, jeta le mouchoir sur le corps et « s'embarqua ».

Avant minuit, il longeait le lac Témiscamingue, où il choisit un endroit désert pour se laver soigneusement les mains. Au petit jour, il approchait d'Halibury.

La situation devint alors assez critique, car sa réserve de gazoline était presqu'épuisée ; il eût bien pu se rendre jusqu'au prochain garage et se réapprovisionner, mais c'était laisser une trace de son passage, une piste dangereuse. Il savait que chaque matin des mineurs partaient à pied de Timmins pour la fosse de South Porcupine ; il y avait de grosses chances pour que le cadavre fût bientôt découvert. L'alerte serait donnée et la possession de l'automobile volée deviendrait une épée de Damoclès.

Lorenzo, examinant les rives du lac, trouva bientôt ce qu'il cherchait : une falaise surplombant un gouffre ; il mit la machine

en marche, la dirigea vers l'abîme, en sauta prestement, la laissant tomber dans le vide et disparaître sous les flots.

Il ne restait plus nul indice de sa culpabilité dans son second crime de la nuit. Mais il ne lui fallait pas moins continuer sa fuite, car on devait actuellement le rechercher à Timmins et dans les environs pour son meurtre précédent.

Il gagna Halibury à pied et déjeuna, puis s'informa des heures des trains. Il n'y en avait pas pour North Bay ce jour-là, mais le bateau de Ville-Marie devait partir vers neuf heures, ce qui permettait de faire la connexion sur l'autre rive, dans la province de Québec, avec le train de Mattawa.

Il adopta ce parti et, le soir même, confortablement installé dans une couchette de wagon-lits, il roulait vers Ottawa, fort satisfait de n'avoir laissé aucune piste derrière lui.

Fugitif

Ses débuts dans la carrière du crime n'auraient pas dû encourager Joseph Lespérance, alias, Louis Comte, à persister dans cette voie, car son coup d'essai lui avait rapporté bien plus de craintes et de remords que de profits et sa seconde opération, après avoir failli lui coûter la vie, le laissait fugitif et sans argent.

Malheureusement, il était pris dans le fatal engrenage. Obligé de pourvoir à sa subsistance et de se cacher, de plus en plus aigri contre ses semblables, il allait demander au crime les compensations de tentatives malchanceuses.

Quand il eut senti ses forces lui revenir, dans le bon lit qu'un voisin charitable avait bien voulu lui fournir, ainsi qu'à Hector, il se prit à réfléchir.

Après le long évanouissement causé par les maîtres coups de poings encaissés, la chaleur du brasier l'avait ranimé ; ayant à peine repris ses sens, il lui fallut une seconde — qui lui parut affreusement longue — pour réaliser la situation. Sa première impression fut qu'il avait succombé et qu'il se trouvait dans l'autre monde, dans cet Enfer où les damnés doivent brûler dans les flammes éternelles.

Damné, ne l'était-il pas, lui qui avait volé ses patrons, compromettant l'avenir de son brave contremaître ?... Lui, qui avait lâchement abandonné sa femme et ses enfants ? Lui qui était devenu le complice d'un Lorenzo Lacroix pour voler d'honnêtes travailleurs, cartes en mains, et les empoisonner avec cet horrible alcool connu sous les noms pittoresques de « boose », « moonshine » (clair de lune), ou « kill the bull » (tue le taureau), suivant les régions et les milieux sociaux ?

Comme ces réflexions traversaient sa pensée, il réalisa que sa main s'appuyait sur un cadavre dans lequel il reconnut l'un des prospecteurs dupés par lui. Il comprit qu'il n'était pas dans l'autre monde, mais qu'il n'en valait guère mieux, car une épaisse fumée le prenait à la gorge et il ressentait les premiers symptômes de l'asphyxie.

Il voulut se lever mais ne put que se traîner péniblement jusqu'au pied de l'escalier que les flammes allaient bientôt atteindre.

C'est à ce moment qu'Hector avait paru.

Maintenant, dans quelle situation se trouvait-il ?

Dans le brasier, il restait un cadavre dont les restes seraient bientôt découverts. De quoi cet homme était-il mort ?… Pas des suites de l'incendie, car, ainsi que lui-même, il se trouvait hors de portée des flammes au moment où il avait constaté sa mort. Il avait donc été tué et vraisemblablement par Lorenzo. Selon toute apparence, ce dernier avait réussi à prendre le large et l'accusation retomberait sur son malchanceux complice qui d'ailleurs, semblait prédestiné à recevoir plaies et blâmes.

Le meilleur parti était donc de s'enfuir avant qu'on eût découvert le cadavre. C'était chose facile et quelques minutes après avoir pris cette décision, Joseph se trouvait près de la voie ferrée, à deux arpents de la station.

Il n'y avait un train régulier que le lendemain matin, et d'ailleurs, il ne fallait pas songer à le prendre, car, au réveil de son hôte, l'alarme serait donnée, mais un convoi de marchandises était en formation et Joseph réalisa que c'était sa planche de salut.

Il y avait quelques wagons qu'une tache plus sombre lui faisait deviner ouverts, et s'y installer était bien tentant. Oui, mais bien risqué aussi. À chaque instant, il pourrait y être découvert.

Alors il se souvint d'avoir lu que des vagabonds, ou des forçats évadés, voyageaient sous les wagons, blottis sur les essieux. Il est vrai que certains avaient été pris, d'autres gelés, et beaucoup enfin avaient fait une chute mortelle.

N'importe, c'était le seul moyen de s'éloigner rapidement de cette place où demain la police serait à ses trousses.

Dans les ténèbres, une locomotive manœuvrait, allant prendre des wagons sur les voies d'évitement et venant les accrocher au convoi en formation, signe que ce dernier ne tarderait pas à partir.

Joseph se glissa sous un wagon et, à tâtons, chercha la place où un homme peut se nicher le plus confortablement et le plus secrètement possible.

Sa main rencontra d'abord l'axe de fer qui réunit les deux roues ; quand le train est en marche, cet axe tourne éperdument ; il faut donc éviter soigneusement tout contact avec lui.

Se traînant plus loin, il rencontra le second axe ; c'était entre ces deux axes, entre les quatre roues du même chariot, qu'il fallait chercher. Il y trouva un fort losange qu'il devina être un ressort et d'autres bandes métalliques ajustant le train d'essieu au wagon. Il se hissa sur ces bandes, et, recroquevillé sur lui-même, il parvint à trouver une position, inconfortable, certes, mais supportable, dans laquelle aucune partie de son corps ne touchait ni les axes, ni les roues. Il constata avec plaisir que ces dernières le cachaient suffisamment pour qu'il ne risquât pas d'être découvert avant qu'il fît grand jour.

Une secousse le tira de ses réflexions ; c'était un nouveau wagon qu'on accrochait ; le train allait-il enfin partir ?

Non ! De nouveau, la locomotive allait chercher une autre charge pour l'additionner au convoi.

Alors, Joseph sentit le froid le gagner, et aussi le sommeil, malgré la douleur que lui causait sa blessure, sommairement pansée. Il se raidit pour lutter contre l'engourdissement, car le

moindre mouvement, lorsque le train serait en marche, c'était la certitude d'une mort horrible. Que son pied frôlât les révolutions de l'axe ou des roues, son corps serait happé, entraîné, déchiqueté. Mais le sommeil est un maître puissant et, malgré les efforts de sa volonté, il s'assoupit.

Un choc violent le réveilla soudain. Sa main frôla l'axe en mouvement et un frisson parcourut tout son corps quand il sentit qu'il perdait l'équilibre. Heureusement pour lui, le train s'immobilisa encore avant de prendre son élan, ce qui permit à Joseph d'affermir sa position.

Enfin, le convoi se mit en marche, accélérant progressivement sa vitesse, et, dans un vacarme infernal, l'emporta vers la délivrance… ou la mort.

Un solitaire

Àl'époque où commence notre récit, c'est-à-dire en avril 1919, dans une riche résidence du boulevard Sainte-Catherine, à Montréal, un jeune ménage jouissait d'une existence bien différente de celle qu'endurait, rue Demontigny, la famille Lespérance.

En effet, Paul Gravel et sa femme passaient pour des heureux de la terre : aisance, jeunesse, santé, tels étaient les atouts dont disposait le jeune couple dans le jeu de la vie.

Paul, à trente-cinq ans, était un très bel homme, grand et élégant, à la chevelure noire et abondante, au profil énergique, rehaussé par une petite moustache « à l'américaine », qui lui don-

nait un cachet de distinction, sans lui rien ôter de son apparence ferme et décidée.

Il filait effectivement le parfait bonheur avec Lise, jolie blonde de dix-huit ans, qu'il venait d'épouser et qu'il aimait éperdument.

Hélas ! son bonheur fut de courte durée ; des lettres anonymes d'abord, puis des circonstances étranges, vinrent bientôt troubler sa quiétude. Il y avait à peine deux mois qu'il était marié, lorsqu'il obtint la preuve indiscutable qu'on lui avait joué une infâme comédie ; celle à qui il avait apporté un nom honorable, un cœur aimant et sincère, une situation aisée et enviable, celle qui lui avait fait croire à son amour, ne l'avait épousé que pour échapper à la honte.

Dès l'instant où il fut certain de son malheur, il résolut de ne plus revoir la misérable qui l'avait si bien berné ; peut-être avait-il peur d'être lâche devant sa beauté, de pardonner, d'accepter la chaîne d'infamie, de continuer la vie commune et d'être obligé d'élever l'enfant qu'il ne pouvait aimer.

Il alla trouver son associé et lui tint ce langage :

— Mon cher ami, il m'arrive un grand malheur qui me condamne à un exil immédiat ; nos affaires sont en parfaite prospérité et je vous sais capable de les maintenir dans cette voie sans mon concours. Mon départ ne pourra donc vous nuire en aucune sorte. Pouvez-vous me racheter, en me remboursant les avances que j'ai faites, ma part dans notre entreprise ?

L'autre, un très brave homme, plus âgé que lui, mais qui lui était très attaché, se contenta de répondre :

— Je suis très surpris et très peiné de votre décision, mais je sais que vous ne faites jamais rien à la légère ; je comprends par conséquent qu'il s'agit d'un malheur réel, sur lequel je ne me reconnais pas le droit de vous questionner. Mais notre affaire étant excellente, votre proposition est pour moi trop avantageuse, financièrement parlant, pour que je puisse l'accepter sans vous conseiller de réfléchir encore.

— C'est tout réfléchi. Je dois partir.

— En ce cas, malgré tout le regret que j'éprouve de vous perdre, je dois accepter de racheter votre part, mais pas au prix que vous me demandez. Notre maison ayant triplé de valeur depuis sa fondation, c'est trois fois la somme que vous avez engagée dans l'affaire que je dois vous remettre. Voici mon chèque et bonne chance.

Après les formalités exigées par la loi. Paul avait donc quitté l'excellent homme, touché de son honnêteté, et un peu moins aigri contre la société, mais toujours résolu à disparaître.

Il rassembla sa fortune et en fit un placement global dans une banque de toute sécurité, conservant avec lui quelques centaines de piastres. Il fit parvenir, sans un mot d'explication, un chèque de mille dollars à sa femme et disparut sans laisser d'adresse.

Il éprouvait un besoin de solitude, un dégoût du monde qui le poussait à rechercher un exil complet, mais il gardait en lui ses goûts d'activité et le seul genre d'existence qui pouvait le tenter était celle de prospecteur.

Ayant fait de bonnes études de chimie, de géologie et de minéralogie, étant doué d'une santé de fer et de muscles robustes,

ayant des talents éprouvés de chasseur et de pêcheur, il était parfaitement armé pour l'état rude, et solitaire du chercheur d'or.

On venait de trouver des filons de minerai dans la région d'Amos, au cœur de l'Abitibi, et c'est là que Paul Gravel se dirigea d'abord. Son intention n'était pas de s'acheter un claim pour l'exploiter, ni de travailler pour le compte d'une compagnie ; il voulait découvrir de l'or.

Bien équipé, il s'enfonça dans les bois, cherchant les territoires inexplorés et les plus déserts, étudiant les terrains, scrutant le quartz, premier indice fort souvent du voisinage de l'or. Avec l'hiver, la neige vint interrompre ses recherches restées infructueuses ; il avait bien trouvé des traces de minerai de fer, mais aucun filon d'importance.

Il avait passé l'été dans une solitude complète, transportant sa tente avec lui, se nourrissant des produits de la chasse et de la pêche ; quand cela était nécessaire, il descendait à la ville renouveler sa provision de cartouches, de café, de sel, de farine, puis, sur son canot d'écorce, il remontait le cours de la rivière jusqu'à son camp.

L'hiver venu, il se joignit à Cochrane à un groupe de trappeurs partant pour la baie d'Hudson, car, bien que sa fortune lui permît de se terrer dans quelque bourgade, il ne voulait pas se laisser aller à l'inaction.

Telle fut sa vie pendant cinq années.

Inlassablement, sitôt les neiges fondues, il reprenait ses recherches dans l'Abitibi où son instinct lui disait qu'elles seraient un jour couronnées de succès.

En 1923, au nord de Makamik, il avait trouvé un assez bon filon de cuivre et l'avait immédiatement vendu vingt milles piastres à une grande compagnie minière ; sur cette somme, il reçut cinq mille piastres comptant, le reste devant lui être versé si, après sondages, la compagnie décidait d'exploiter sa découverte.

En 1924, il se trouvait dans les bois, au Nord-Est de Cochrane, dans un secteur absolument désert, quoique proche de la ligne du chemin de fer Canadien National.

Aussi, quelle ne fut pas sa stupéfaction, au cours d'une partie de chasse, de rencontrer un homme évanoui, un homme de sa taille et lui ressemblant étrangement, quoique ses cheveux fussent d'un blond terreux et sa lèvre rase.

Il lui porta secours et lui vit bientôt ouvrir les yeux, des yeux étranges, exagérément fendus, dans lesquels se lisait une frayeur de bête traquée. Malgré son malheur, dont il ne s'était jamais remis, malgré la vie sauvage qu'il avait menée depuis, Paul Gravel avait toujours conservé un cœur bon et secourable. Aussi s'empressa-t-il de rassurer le malheureux :

— Calmez-vous, mon ami, et ne craignez rien ; aucun danger ne vous menace. Je suis armé et d'ailleurs, en plein jour, la rencontre d'un ours ou d'un loup n'est pas redoutable et vous devez savoir comme moi que ces animaux sont rares dans cette région en cette saison de l'année !

— Qui êtes-vous ? demanda l'homme anxieux.

— Un prospecteur. Mon camp est tout près d'ici. Et vous ?

— Moi ?

L'homme semblait déconcerté par cette question, cependant toute naturelle ; Paul s'en aperçut et reprit aussitôt :

— Peu importe d'ailleurs ; le plus pressé est de vous réconforter et de panser votre main blessée. Rassemblez vos forces et suivez-moi jusqu'à mon camp.

Une heure après, Paul repartait en chasse, le nouveau venu et lui ayant dévoré de bon appétit l'unique lièvre tué le matin, accompagné de quelques galettes de sarrasin et arrosé d'une eau pure et fraîche. Il laissait au camp son compagnon, plongé dans un profond sommeil.

Quand ce dernier s'éveilla, au bout de plusieurs heures, il chercha à rassembler ses souvenirs. Avec une rapidité de cauchemar, il revécut cette nuit mouvementée, où, pris à tricher, il avait eu la main traversée d'un poignard, puis était tombé sous les coups de ses victimes ; il revoyait les flammes l'environnant dans le tripot incendié, Hector le sauvant d'une mort certaine.

Après son second évanouissement, il s'était retrouvé dans un bon lit que la perspective de la prison l'avait obligé à fuir ; enfin, il frissonnait au souvenir du terrible voyage qu'il avait fait, dissimulé sous un wagon de marchandises.

Le train avait roulé sans arrêt pendant des heures et des heures, dans la nuit ; le jour était venu comme on quittait Cochrane pour s'engager sur la ligne de Québec, et le train roulait toujours.

Enfin, il ralentit pour prendre un wagon à la station de Carter's. Il faisait grand jour. Sitôt le train arrêté, Joseph, les membres endoloris et presque gelés, sortit de sa cachette et se

laissa glisser à terre. Il allait se faufiler entre les roues quand le convoi se remit en marche. Joseph se jeta à plat ventre, concentrant toute sa volonté à rester immobile tandis qu'au-dessus de lui, dans une cacophonie diabolique, passaient les wagons du monstre de fer.

Le bruit diminua, s'éloigna… Péniblement, peureusement, Joseph se dressa sur ses coudes ; il n'était pas au bout de ses émotions. Il avait été vu, le convoi stoppait et l'équipe, composée de cinq hommes, en descendait dans l'intention de lui porter secours, mais lui, ne se sentant pas la conscience tranquille, bondit sur le côté de la voie et s'enfonça dans les bois.

Bientôt, son étrange conduite le faisant passer pour un voleur de trains, il eut à sa poursuite cinq gaillards déterminés, dont il entendait derrière lui les appels.

Rassemblant les forces qui lui restaient, il courut droit devant lui et c'est ce qui le sauva ; les hommes, obligés de fouiller les taillis pour voir s'il ne s'y cachait pas, ne pouvaient aller aussi vite que lui, qui fuyait éperdument, sans réfléchir ; ils durent renoncer à la poursuite et Joseph, n'entendant plus leurs appels, sentit ses nerfs se détendre et s'évanouit.

. . . . . .

Maintenant, il était à l'abri, dans une tente, couché sur un lit de feuilles sèches ; son estomac ne criait plus famine, et sa main, soigneusement pansée, ne le faisait plus souffrir.

Que devait-il faire ?

Rechercher la voie ferrée et attendre le train du lendemain ? Mais sa présence dans les parages devait être signalée.

D'un autre côté, en admettant que son hôte consentît à le garder comme compagnon, ce ne serait pas sans exiger quelques éclaircissements sur sa personnalité et ses antécédents.

Il en était là de ses réflexions quand un bruit de pas lui parvint ; il se blottit sous sa couverture, se dissimulant le plus possible et feignant de dormir, mais cependant à l'aguet. En effet, bien qu'il fût vraisemblable que son compagnon soit de retour, il n'était pas impossible que l'on soit encore à sa recherche.

Mais, reconnaissant son hôte, il fit semblant de s'éveiller, regardant autour de lui de l'air le plus surpris du monde.

— Et puis, comment va ? demanda l'homme.

— Beaucoup mieux ! Beaucoup mieux ! Merci !

Àprésent que ses nerfs étaient calmés, il fut frappé d'une ressemblance extraordinaire entre cet homme et lui-même. En effet, Paul Gravel, à quarante ans, était exactement ce qu'avait été Joseph Lespérance à trente ans, avant qu'il eût connu la Françoise et sombré dans l'ivrognerie. Sans doute, il y avait chez Paul plus de distinction ; les extrémités étaient plus fines, les chevilles et les poignets plus déliés, le profil plus pur ; enfin, sa petite moustache taillée ne durcissait pas sa physionomie comme la « gauloise » que Joseph avait coutume de porter, avant sa transformation.

En somme, après des années d'absence ; avec quelques précautions, l'un eût pu facilement se faire passer pour l'autre.

Dès le premier abord, Paul avait été lui-même frappé de cette analogie, mais pour lui, elle était beaucoup moins sensible, car, on le sait, grâce aux procédés enseignés par Lorenzo, sa cheve-

lure brune était devenue d'un blond terreux, ainsi que ses sourcils, sa lèvre était rase et son regard même était changé, grâce à une petite opération inventée, il y a une quinzaine d'années, par le terrible bandit parisien Bonneau.

En se mettant debout, Joseph constata aussi que, quoiqu'un peu voûté, il se trouvait être de la même taille que son hôte.

Celui-ci reprenait la parole :

— Si vous vous sentez bien d'aplomb, vous allez m'aider à préparer le souper !... Quand comptez-vous repartir ?

— Repartir...

— Si vous voulez prendre le train dans la direction de Cochrane, il y en a un demain ; pour Québec, vous devrez attendre après-demain.

— Si je ne vous nuis pas trop, je préfère attendre après-demain.

— Oh ! vous partirez quand vous voudrez !... À une condition toutefois !

— « Laquelle ? » demanda peureusement Joseph, qui sentait venir l'interrogatoire redouté.

La réponse surprenante vint aussitôt le rassurer :

« À la condition que vous ne chercherez jamais à savoir qui je suis. J'ai choisi ce genre de vie pour fuir le monde, pour l'oublier ! Je suis Paul, prospecteur. Un point, c'est tout !

— Et moi, je suis Joseph... »

Il s'arrêta net, ne sachant quel état se donner. L'homme avait dit :

« Je suis Paul, prospecteur ! »

Pouvait-il répondre :

« Je suis Joseph, ouvrier ! » ?

Ouvrier ? il ne l'était plus et d'ailleurs ce titre ne pouvait justifier sa présence dans la forêt. Il ne pouvait dire non plus :

« Je suis Joseph, voleur ! »

Pourtant, il sentait que l'homme attendait. Il fallait dire quelque chose. Presque malgré sa volonté, ces paroles sortirent de ses lèvres :

« Je suis Joseph,… fugitif ! »

L'homme eut un haut-le-corps. Certes, il n'était pas curieux, mais pour un futur compagnon, la recommandation n'était pas des meilleures. Aussi prit-il la liberté d'interroger :

« Fugitif ?… Pourquoi ?… Vol ?

— Non !

— Pour… meurtre ?

— Oh ! ça non ! mille fois non !

— Alors, quoi ?

— Une rixe… une histoire de femme ! »

Il avait dit cela sans trop savoir pourquoi, à bout d'argument ; cependant, il comprit de suite qu'il avait touché un point sensible, car les traits de Paul se contractèrent, une tristesse profonde voila son regard et c'est presqu'avec sympathie pour le nouveau venu qu'il murmura :

« Ah ! les femmes !... les femmes !... » Et, furtivement, il essuya une larme.

Baldwin's Circus

Depuis quinze jours, la ville de Sudbury, ainsi que ses environs, était inondée de placards rutilants ; des circulaires aux dimensions proches de celles d'une page de journal étaient distribuées à profusion, vantant les mérites et la grâce de Miss Arabella Baldwin, fille du propriétaire du cirque et écuyère de talent, les grimaces et l'esprit d'Augusto, le célèbre clown italo-américain, la puissance et l'adresse des éléphants dressés, la beauté et la férocité des fauves, l'audace et l'énergie des dompteurs, les hideurs des phénomènes, les prouesses des acrobates.

Enfin, attendu par la foule impatiente des gamins, le train spécial était arrivé, ayant très belle allure avec ses wagons écarlates sur lesquels se détachait, en lettres d'or, le titre ronflant :

« BALDWIN'S CIRCUS »

D'un wagon-lits, étaient descendus Mister Baldwin, sa femme et sa gracieuse fille, ainsi que quelques vedettes ; une automobile avait aussitôt emporté ce groupe privilégié vers le « Nickel

Range », l'hôtel « select », où les chambres se trouvaient retenues par l'agent d'avance.

Des autres wagons à couchettes, sensiblement moins confortables, le reste du personnel débarquait prestement, tandis que les chevaux et les fauves étaient tirés hors des fourgons.

Au même moment, un convoi arrivait par route, composé de camions également du plus bel incarnat, traînant des remorques chargées de matériel.

Sous la direction de chefs d'équipe à cheval, le cirque se montait avec une rapidité déconcertante ; en un instant, le terrain vague s'était transformé en une véritable ruche d'abeilles, mais tout se faisait dans un silence remarquable, avec une discipline toute militaire.

L'immense tente s'était dressée, tandis que, simultanément, une rue y conduisant se construisait.

D'abord, deux « side-shows », se faisant vis-à-vis, étalaient leurs toiles peintes, sur lesquelles ressortaient en couleurs voyantes les portraits impressionnants d'Astral, le devin mystérieux, du fumeur de cigarettes, invraisemblablement décharné, de la femme colosse, étalant ses deux cent cinquante livres au-dessus du nom imprévu de Mlle Mignonne, de la joyeuse bande hawaïenne, raclant ses banjos, de la femme sauvage, du géant, du nain, de la femme poisson, du déterreur de cadavres, de l'homme en caoutchouc et de vingt autres attractions plus ou moins étranges.

Puis, venaient les légères constructions, les « stands » des vendeurs de liqueurs douces, saucisses bouillies et crème à la

glace et toute la variété de jeux d'adresse ou de hasard, depuis la riche loterie au somptueux étalage, jusqu'à l'humble jeu de balles à « trois pelotes pour cinq cents ».

Bientôt, un village se trouva construit au centre duquel le cortège se forma : Mister Baldwin arriva dans son immuable costume équestre : grand feutre et culotte beiges, veston bleu, bottes fauves et cravate rouge, l'auriculaire orné d'un énorme diamant.

La pimpante demoiselle Baldwin avait revêtu un délicieux costume d'amazone.

Quant à Madame Baldwin, elle avait le privilège d'être dispensée de la parade, où elle aurait certainement nui au succès de Mlle Mignonne, la femme colosse, car il n'y avait entre elles que quelques livres de différence.

Un superbe cheval bai accueillit, avec résignation, le postérieur imposant du manager, tandis que Miss Arabella s'asseyait sur un noble coursier d'une blancheur immaculée, répondant au nom de Jupiter.

Puis, le cortège se mit en marche.

Derrière le directeur et sa fille, venaient les écuyers, puis un char sur lequel les musiciens hawaïens donnaient un aperçu de leur talent, tandis que, sur le suivant, clowns et pitres prodiguaient grimaces et lazzis, envoyant des baisers grotesques vers la voiture des danseuses, derrière laquelle venaient les cages des fauves, agités dans leur va-et-vient continuel ; puis la girafe docile et les éléphants pacifiques précédaient la femme colosse, présentée au repos, mais entourée de poids énormes. Sur un autre chariot, un orgue à vapeur jetait des sons assourdissants qui

n'avaient nullement l'air d'incommoder Mlle Irma, qui suivait dans une cage de verre, entourée de ses serpents charmés. Enfin, venaient les attractions de moindre importance, trapézistes, jongleurs, lutteurs, boxeurs, le champion du « punching bag », les chanteurs nègres, ou « minstrels », le prestidigitateur, la somnambule, le fakir, le devin, le professeur Marco et ses chiens dressés et tout le menu fretin sur lequel se refermait la haie des gamins tout fiers de suivre le cirque.

Dans toute la rue principale, les trottoirs étaient recouverts, les fenêtres garnies de badauds, car si la représentation du cirque attire beaucoup de spectateurs, la parade en rassemble cinq fois plus, ayant le grand mérite de ne leur coûter qu'un peu de patience, de fatigue et de bousculade, sans les obliger à délier les cordons de leur bourse.

Le cortège défilait majestueusement, quand à un carrefour, un automobiliste imprudent déboucha à toute allure d'une rue adjacente. Il serra immédiatement ses freins et donna un brusque coup de volant, tandis que Miss Arabella commandait à son cheval un écart rapide. Mais le malheur voulut que le cheval de Mister Baldwin bloqua le fringant Jupiter et que l'auto dérapa. Aussi, malgré les efforts de l'écuyère et du chauffeur, l'avant de la machine entra en collision avec l'arrière du cheval, lui infligeant une profonde blessure.

L'animal se cabra, hennissant de douleur et partit droit devant lui, tel un bolide. Sans doute, Miss Arabella eut pu se laisser glisser prestement de selle et entrer sans trop de mal en contact avec le pavé, mais devant cette foule, dont les yeux étaient fixés sur elle, il n'y fallait pas songer ; c'eût été perdre tout son prestige.

Elle se cramponna bravement au cou de la bête et changea sa position assise, pour celle, moins gracieuse, mais plus stable, familière au sexe fort et elle tenta d'arrêter Jupiter dans sa course impétueuse. De son côté, Mister Baldwin lança son cheval suivi des écuyers. Le manager montait un excellent coursier, mais n'était qu'un médiocre cavalier ; par contre, si les écuyers étaient de première force, leurs chevaux étaient de second ordre. Si Miss Arabella ne parvenait pas à maîtriser Jupiter, les poursuivants ne le rejoindraient jamais. Page:Nel - L'empoisonneur, 1928.djvu/34 La foule suivait anxieuse, cette course à la mort. Soudain, un cri d'espoir jaillit de mille poitrines. Au bout de la rue, un « policeman » s'était dressé, ferme et résolu, attendant le choc, qui se produisit, terrible. L'homme avait saisi la crinière de la bête d'une main, tandis que l'autre s'élançait pour pincer les naseaux ; mais l'animal se cabra, pivota sur lui-même et reprit sa course, laissant son adversaire étendu, le crâne ouvert.

Sur le cheval en folie, Miss Arabella luttait vaillamment, décidée à vaincre, souhaitant seulement qu'aucun obstacle ne surgît sur leur route. Heureusement, cette course effrénée offrait un champ plus libre, moins dangereux. Si aucun accident n'arrivait, l'animal finirait par s'épuiser et l'écuyère pourrait reprendre son empire sur lui.

Àpeu de distance, la route faisait un brusque détour, avant de suivre un pont, jeté sur une rivière, le cheval, ignorant le détour, fonça droit vers l'eau.

Au même instant, un jeune homme surgit, se jeta résolument au cou de la bête et s'y cramponna, ne voulant pas lui serrer trop brusquement les naseaux, de peur de le voir s'abattre. Cependant, comme la distance qui les séparait de la rivière diminuait

rapidement, il se décida à cette manœuvre suprême, mais trop tard : le cheval, lancé, entraînant ses adversaires, fit un terrible plongeon.

Une seconde plus tard, tous trois venaient séparément à la surface, et le jeune brave, sans s'occuper du cheval enfin calmé, nagea vigoureusement vers l'écuyère, mais celle-ci, qui avait déjà repris son sang froid, lui cria :

— Occupez-vous de vous-même ; je nage comme un poisson !

Cependant, comme elle disait ces mots, un frisson secoua son corps et le jeune homme la vit pâlir, se laisser aller sur le dos et s'enfoncer lentement sous l'eau, sans aucune résistance. D'un élan, il lui saisit un bras pour l'attirer à lui, puis, prenant le col de sa veste d'une main, il nagea vers la rive où le cheval, déjà sorti de la rivière, se pâmait, haletant.

Le personnel monté du cirque recueillit le jeune homme portant dans ses bras Miss Arabella, évanouie ; puis, arriva l'automobiliste maladroit, plus pâle encore que sa victime involontaire, ne sachant que dire, bredouillant une phrase incompréhensible dans laquelle se répétait le mot « Sorry ! », comme un « leitmotiv ».

Mister Baldwin était un homme de décision. Réquisitionnant l'auto, il installa Miss Arabella au centre du coussin d'arrière, obligea le jeune homme à s'asseoir près d'elle, puis, les enveloppa tous deux dans l'unique couverture et enfin, s'asseyant près de sa fille, dit calmement au chauffeur :

— Arrête de « brailler » et conduis-nous au Nickel Range ! »

Quelques minutes plus tard, Miss Arabella était confiée aux soins de Madame Baldwin, éplorée, tandis que le manager faisait déshabiller et coucher le jeune sauveteur et notait sur son calepin les pointures de ses vêtements.

Puis, il donna des ordres qui furent exécutés avec une célérité invraisemblable, car à peine le jeune homme eût-il avalé un excellent punch au rhum, qu'un commis de l'hôtel venait déballer de nombreux colis comprenant tout ce qu'il faut à un gentleman pour s'habiller décemment. Rien n'avait été oublié : tout y était depuis la combinaison de « jersey » jusqu'au chapeau de feutre mou.

Le commis posa tous ces objets sur des sièges en disant :

— Mister Baldwin envoie ceci pour remplacer vos vêtements trempés. La chambre de bain est ici.

Puis, du dernier paquet, il sortit un rasoir de sûreté, un blaireau, un tube de crème pour la barbe, une brosse à dent et un savon dentifrice. Décidément, Mister Baldwin ne manquait pas de méthode, même dans les circonstances les plus dramatiques.

Le jeune homme fit rapidement sa toilette et s'habilla. Il eut quelques difficultés à trouver le bon chemin pour pénétrer dans la combinaison sans boutons, mais il fut ébloui par la superbe chemise et les chaussettes de soie ; les jarretières écossaises étaient un chef d'œuvre de fantaisie ; l'habit de fine serge avait une excellente coupe, le col mou et la cravate, les souliers jaunes et le chapeau belge contribuaient à former une tenue élégante, d'une élégance un peu criarde, il est vrai !

Le jeune homme achevait à peine de se vêtir, quand on frappa à la porte ; c'était Mister Baldwin :

— À la bonne heure, s'écria-t-il, dès le seuil, vous voici prêt !... Venez, Miss Arabella, ma fille, désire vous remercier !

Il le conduisit à la chambre de l'écuyère, où Madame Baldwin, une grosse dame très exubérante, l'accabla de remerciements ; c'est tout juste si elle ne lui sauta pas au cou. Enfin, elle se décida à le pousser vers le lit où la jeune fille reposait.

Miss Arabella avait ce qu'on est convenu d'appeler une beauté « frappante » son regard sombre et ses boucles noires lui donnaient bien une expression sauvage, mais dès qu'elle souriait, sa figure énergique s'éclairait et devenait charmante.

En ce moment, enfouie dans la dentelle des oreillers, son fin profil rendu plus délicat encore par sa pâleur, la main gracieusement tendue, avec son plus doux sourire et l'expression de tendre reconnaissance qui émanait de ses yeux, elle était ravissante.

— Je suis Miss Arabella Baldwin, dit-elle aimablement ; voici mon père et ma mère. Comment vous appelez vous ?

— Hector Labelle, répondit le jeune homme.

— Eh bien ! Monsieur Labelle, vous m'avez sauvé la vie au péril de la vôtre. Je vous en devrai une reconnaissance éternelle.

— Vous ne me devez rien du tout, mademoiselle, car je suis trop heureux que le hasard m'ait permis d'empêcher un affreux malheur.

— Comment vous sentez-vous, Monsieur Labelle ?

— Moi ?… Mais, parfaitement bien, mademoiselle. Et vous ?

— Oh ! moi, je suis très malade ; vous comprenez, j'avais très chaud et l'eau était un peu froide ; j'ai eu une sorte de congestion, c'est ce qui a provoqué mon évanouissement. Heureusement que… que vous étiez là !

En murmurant ces derniers mots, elle avait repris la main du jeune homme ; une douce pression et un regard éloquent disaient, en même temps que son immense gratitude, sa grande sympathie.

— Eh bien ! s'écria Mister Baldwin, voici l'heure du dîner.

— Oh ! je veux rester auprès de mon enfant, s'exclama la grosse dame.

— Well… je vous enverrai le commis ! Allons ! arrive, Hector !

Le bonhomme avait le tutoiement facile ; c'était ce qu'on appelle un homme tout rond, n'y allant pas par quatre chemins. Hector venait de sauver sa fille, il l'aimait, ce garçon et le considérait comme un membre de la famille.

— Papa, s'écria soudain Miss Arabella, tu ne m'as pas encore donné des nouvelles de Jupiter ?

— Pardonne-moi, ma chère enfant, mais j'ai été obligé de lui faire sauter la cervelle, pour lui éviter des souffrances inutiles.

— Que me dis-tu là ?… Mais sa blessure ne le rendait pas infirme ?

— Non, mais il a eu comme toi une congestion ; seulement, la sienne était plus grave, il avait eu plus chaud ou peut-être était-il

moins robuste. Toujours est-il qu'on ne pouvait le sauver, tandis que le docteur répond de toi.

— Oh ! tu l'as tué, papa ! Tu l'as tué !

— Il le fallait, mon enfant… pour l'empêcher de souffrir.

La jeune fille ne l'écoutait plus. Blottie dans son oreiller, elle sanglotait ! Madame Baldwin, affolée, tentait en vain de la consoler ; le manager, sentant l'émotion le gagner, toussa, se raidit et répéta d'un ton bourru :

— Allons ! arrive, Hector !

Dans le hall de l'hôtel, un homme attendait, plein d'anxiété ; c'était l'automobiliste maladroit. Il s'élança au devant de Mister Baldwin :

— Eh bien, monsieur ?…

— Fluxion de poitrine, mais le docteur répond d'elle.

— Merci à Dieu !… Et… le cheval ?

— Fluxion de poitrine ! J'ai dû l'abattre.

— Je m'en doutais. Voici mon chèque.

Le manager examina le papier et fut sans doute satisfait car il tendit la main à son interlocuteur en déclarant :

— O. K. Sans rancune.

Puis, le plantant là, il se dirigea vers la salle à manger, suivi d'Hector.

Après dîner, l'imprésario attira son jeune compagnon dans le fumoir et, après avoir sorti d'énormes cigares, il déclara :

— Tu as sauvé mon enfant. Comment puis-je te remercier ?

— Mais vous en avez déjà fait beaucoup trop…

— Pour la vie de ma fille ?… Tu veux rire ?… Voyons ! à quoi travailles-tu ?

— À me chercher de l'ouvrage, répondit Hector avec humour.

— Tu sais compter ?

— Très bien.

— Alors, parfait ! Arrive, Hector !

Il était déjà dans l'ascenseur. Subjugué, Hector l'avait suivi sans protestation ; d'ailleurs, on ne protestait pas avec Mister Baldwin ; il n'en laissait le temps à personne.

— Il est une heure, dit-il à sa femme, en entrant dans l'appartement ; je dois me rendre au terrain, Arabella garde le lit, naturellement ; tu resteras auprès d'elle.

— Et ma caisse ?

— Hector la tiendra.

— Vous, monsieur ?

— Après ça, si le métier lui plaît, il nous suivra.

— Oh ! il vous plaira, Monsieur Labelle, il vous plaira ! s'exclama Miss Arabella dont les joues étaient subitement redevenues roses.

Et c'est ainsi qu'Hector Labelle devint premier caissier du cirque Baldwin.

La lutte pour la vie

Une année s'était écoulée, paisible, mais laborieuse, dans le petit logement de la rue Demontigny, depuis la désertion du chef de famille.

Jeannette, dont les travaux de broderie étaient maintenant de petits chefs d'œuvre, ne manquait pas d'ouvrage et faisait de bonnes semaines, sans être obligée de quitter la petite Blanche, âgée maintenant de quatre ans et clouée dans un fauteuil par la paralysie.

Françoise, qui n'avait jamais appris aucun métier, ne se rebutait d'aucune besogne ; en ménages et lavages, elle gagnait aussi un salaire raisonnable et, chaque mois, l'ancien patron de Joseph recevait douze piastres à déduire sur le montant volé. Le travail avait chassé la boisson qu'une gaieté de bon aloi et une saine activité remplaçaient dans l'humble logis ; encore une année comme celle qui s'achevait et la dette serait éteinte, l'honneur racheté.

Une tendre correspondance s'échangeait entre Jeannette et Hector, qui ne lui cachait rien de ses tribulations et des difficultés qu'il rencontrait à faire fortune, mais cela n'était pas pour diminuer l'affection de la brave fille. Au contraire, tout ce qu'il endurait, dans le but de rendre leur avenir plus heureux, le rendait plus cher à son cœur ; il était devenu son héros, son chevalier et, chaque soir elle priait Dieu de le protéger et de le conduire au

succès, à l'instar des « damoiselles » de l'ère féodale faisant des vœux pour leur paladin parti aux Croisades.

Il y avait cependant une ombre légère à son bonheur : le nom de miss Arabella, venu trop souvent d'abord sous la plume de son correspondant, puis évité plus tard — ce qui semblait plus grave — éveillait en elle une vague jalousie. Bien qu'elle ne cessât pas d'avoir confiance en son fiancé, elle avait comme un pressentiment que la brune écuyère serait la « femme néfaste » des cartomanciennes.

Hector avait joint à une de ses lettres une petite photographie de kodak le montrant avec la famille Baldwin et Jeannette, dans sa modestie, avait trouvé la jeune fille infiniment plus jolie qu'elle-même, pensant qu'Hector, vivant à ses côtés, ne pourrait manquer de s'en apercevoir ; de plus, son instinct féminin lui avait fait saisir l'expression tendre du regard de miss Arabella posé sur le jeune caissier du cirque.

. . . . . .

Un nouveau deuil vint frapper la famille Lespérance. La tante de Jeannette, Mademoiselle Juliette, fut emportée par une terrible maladie, dont les ravages se multiplient depuis quelques décades, le cancer. Quand elle sentit sa dernière heure venue, la vieille fille fit venir sa nièce et lui tint ce langage :

« Ma petite Jeannette, je t'ai toujours beaucoup aimée parce que tu es courageuse et bonne. Il faut pardonner à ton père, car cette femme, avec qui tu vis encore, a été la cause de son déshonneur. C'est d'ailleurs pourquoi vous ne m'avez pas vue depuis la mort de ta pauvre mère… que j'irai retrouver ce soir même.

« Je m'étais constitué une rente viagère, de sorte que je n'ai pas grand-chose à te laisser, mais voici pour toi une enveloppe contenant deux cents piastres. Je ne dois rien à personne et les frais de mon enterrement sont couverts par une assurance.

« Maintenant, laisse-moi, car on vient de sonner ; c'est le prêtre. Adieu, mon enfant. Dès ce soir, mes souffrances seront terminées. »

Le lendemain, la manufacture qu'avait dupée Joseph Lespérance recevait les cent trente piastres qui lui restaient dues et Jeannette rapportait triomphalement à la maison le papier, signé de la main de Françoise et reconnaissant la dette, seule trace du crime de son père. Elle apportait en outre soixante-dix belles piastres qui allaient permettre d'acheter mille petites choses dont on s'était depuis longtemps privé.

Par un de ces paradoxes fréquents dans l'existence, cet argent ramena le malheur dans le modeste appartement. La Françoise jugea que Mademoiselle Juliette avait été bien bonne et qu'il lui fallait assister à son enterrement ; ensuite, revenue au logis accompagnée par un vague cousin, jeune bellâtre, paresseux et lâche, elle déclara que puisqu'on était riche, on devait prendre un peu de bon temps.

Après avoir peiné pendant un an pour l'accomplissement du devoir, après avoir calculé, ménagé pour tenir une promesse sacrée, de se voir tout à coup délivrée de l'engagement onéreux et en possession de beaux billets dont l'emploi urgent ne se faisait pas sentir, elle éprouva un besoin pressant de plaisir et, malgré ses quarante-six ans, son cœur gonflé, ses narines palpitantes appelèrent Bacchus et Cupidon, l'alcool et l'amour.

L'un amenant l'autre transformèrent la place en une journée et le lendemain, Jeannette, désemparée, découragée se leva silencieusement et sortit, éprouvant le besoin de respirer, de quitter l'atmosphère vicié par les relents de whiskey et par la présence insolite de l'étranger.

Cette situation intolérable pour l'honnête enfant se prolongea et le triste individu devint le maître du foyer ; d'un cynisme révoltant, il ne se gênait pas pour dire à la Françoise que ses charmes flétris n'avaient pour lui aucun attrait, mais qu'il l'endurerait tant qu'il trouverait chez elle bon gîte et bonne table. La malheureuse, cramponnée à cette dernière étincelle réveillée dans son vieux cœur, acceptait lâchement insultes et exigences, se contentant de pleurer et de noyer son chagrin dans l'ancien « chum » retrouvé, le flacon de whiskey.

L'âme noble de Jeannette se révoltait contre cette odieuse promiscuité et le séjour dans ce milieu morbide lui répugnait chaque jour davantage. La tentation la prenait, de plus en plus fréquente, et forte, de fuir cette maison, où elle avait connu jadis des jours calmes et heureux, auprès de sa vraie maman et où, maintenant, ne résonnaient que cris et blasphèmes.

Cependant, la pensée qu'après son départ, Blanche serait privée de ses soins, de son aide, deviendrait peut-être une enfant martyre, entre cet homme privé de tout bon sentiment et cette mère, dénuée de volonté, la retenait, décidée à se dévouer à une œuvre de charité envers la pauvre infirme sans défense.

Bientôt, la Françoise, toute à sa folie d'amour et de boisson, ne put travailler utilement et la jeune fille se trouva seule à soutenir la maisonnée, augmentée du parasite arrogant. Elle travailla avec

plus d'ardeur, résignée à gravir son calvaire en silence, pour ne pas chagriner Françoise, pour protéger Blanche, et un peu aussi par crainte de « l'inconnu » qui guettait sa proie dans le grand Montréal.

Elle se serait peut-être sacrifiée longtemps ainsi, si le triste individu n'avait lui-même provoqué son départ par ses assiduités insultantes. Révoltée, elle soulagea son cœur devant le couple hideux, donnant à choisir entre sa présence et celle du vilain monsieur.

Hélas en glissant pour la seconde fois sur la pente du vice, la Françoise avait accéléré sa chute ; malgré les semences de piété et d'honnêteté qu'avaient fait germer Jeannette dans ce cœur inculte, le terrain était trop habitué aux mauvaises herbes pour que celles-ci ne vinssent pas l'envahir de nouveau et reprendre le dessus.

Jeannette comprit que l'avantage n'était pas de son côté ; que la Françoise serait même satisfaite de voir disparaître une rivale possible, une superbe créature évoquant une comparaison dangereuse pour elle et provoquant, quoiqu'involontairement, les désirs de son chevalier servant.

Écœurée, Jeannette rassembla ses hardes et s'enfuit pour se chercher une chambre. Elle visita ses clientes, les informant de sa nouvelle adresse et continua courageusement la lutte pour la vie.

. . . . . .

Bien que son « ami » le lui eût défendu, la Françoise venait quelquefois la voir en cachette, lui apportant des nouvelles de la petite Blanche, sollicitant un secours, racontant les vexations

qu'elle endurait et pleurant. Pour tout autre que Jeannette, le spectacle de cette vieille pocharde dévergondée, aux chairs effondrées, au masque couperosé, ravagée par les chagrins d'amour, eût été du plus intense burlesque, mais le cœur tendre de la jeune fille n'y voyait que la douleur et elle joignait ses larmes pures, ses larmes d'ange terrestre, aux larmes de damnée de la ribaude.

Cette dernière devait aussi apporter les lettres adressées par Hector, mais chose étrange, aucune ne lui parvint après son déménagement.

Jeannette, dans sa candeur, ne pouvait soupçonner que le compagnon de sa belle-mère eût l'âme assez perverse pour se venger de son dédain en détruisant les lettres de son fiancé. Elle écrivit plusieurs lettres, le suppliant de lui dire franchement si ses intentions étaient changées, et, ne recevant pas de réponse, elle finit par croire que les beaux yeux de Miss Arabella avaient ensorcelé le jeune homme et qu'il avait oublié son serment.

Sentant bien que jamais elle ne pourrait reprendre son cœur, pour le donner à un autre, elle raya l'amour de sa vie, pour la consacrer au devoir, à la résignation. Il lui en fallut d'ailleurs, de la résignation, du stoïcisme, car le malheur la frappait à coups répétés, comme si son innocence avait dû payer pour les fautes des siens.

D'abord, la Françoise, subjuguée par l'homme qui dominait son cœur et ses sens, reprit son ancien métier d'empoisonneuse. Honteuse de sa faiblesse, elle cacha longtemps cette situation à Jeannette qui finit cependant par l'apprendre et supplia la malheureuse de lui confier la petite Blanche plutôt que de l'élever dans les hideurs de la maison de vice ; mais sur ce point, la po-

charde fut intraitable ; son enfant était sa seule consolation dans sa misérable vie et personne ne la lui enlèverait.

Personne ?… Oui.

Soit que la Providence veillât sur la fillette, soit qu'elle fût lasse des turpitudes de la mère indigne, les détectives vinrent un jour fermer le débit et emmener ses occupants.

Alors, Jeannette obtint facilement de prendre soin de l'enfant, tandis que la Françoise resterait sous les verrous ; mais d'autres soucis vinrent l'empêcher de s'en réjouir.

Ses clientes ne lui commandant plus d'ouvrage, elle se décida à aller les solliciter ; elle se vit partout éconduite ; on ne lui pardonnait pas d'être la fille d'une femme pensionnée à Fullum.

Des jours sombres s'écoulèrent. Elle connut la lutte pour la vie. Chaque matin, elle se mettait en chasse, le cœur plein d'espérance, pour rentrer le soir fatiguée, découragée, abattue.

On demandait des vendeuses dans les grands magasins ; elle se présentait, espérant que sa connaissance des deux langues lui permettrait de gagner un salaire raisonnable ; on lui offrait celui des débutantes six piastres par semaine. Le travail de bureau eût été un peu plus rémunérateur mais elle n'avait pas l'instruction nécessaire pour le solliciter.

Elle chercha partout et fut bien obligés de constater — comme beaucoup d'autres hélas ! — qu'une jeune fille seule ne peut pas gagner à Montréal de quoi vivre, pendant les années d'apprentissage.

Les petites annonces ne lui apportèrent que déceptions et rancœurs. Attirée par des promesses alléchantes, elle se voyait faire des offres ridicules ou suspectes. Peu à peu, ses petites économies se fondaient et elle se demandait avec angoisse si bientôt elle devrait voir la petite Blanche privée des soins qui lui étaient nécessaires.

Sa situation était réellement inextricable, en effet, si, comme beaucoup l'ont déjà constaté, une jeune fille seule ne peut pas gagner sa vie, comment pourrait-elle assurer la pension et les soins d'une petite malade. De plus, elle n'avait pas ses coudées franches pour chercher de l'ouvrage, car la petite infirme ne pouvait être laissée seule ; à la longue, la complaisance des voisines s'était lassée ; et puis, ne lui fallait-il pas promener la pauvre enfant qui, privée de l'usage de ses jambes atrophiées, ne pouvait prendre l'air que véhiculée dans une voiturette ?

Jeannette allait aussi rendre visite à la Françoise, à la prison des femmes ; elle lui apportait des nouvelles de l'enfant, lui cachant ses craintes et ses difficultés ; elle trouvait la misérable femme morne, abattue, prenant à peine soin de sa personne malgré la surveillance des religieuses. La prisonnière ne répondait que par monosyllabes et semblait perdue dans un rêve lointain et mélancolique. Jeannette revenait toujours de ces visites le cœur serré par la pitié et la crainte.

La Françoise fut libérée sans que Jeannette en fût prévenue. Quand elle vint réclamer l'enfant à une voisine qui s'était chargée de la garder pendant qu'elle cherchait de l'ouvrage, Jeannette avait appris avec stupeur que la mère était venue très excitée chercher sa fille. Inquiète, elle se rendit rue Demontigny où un horrible spectacle s'offrit à sa vue.

La petite Blanche pleurait essayant de repousser la femme ivre-folle qui voulait lui faire ingurgiter un verre de whisky.

— Tiens ! ma chérie, disait-elle, c'est ça qui te guérira !... Les docteurs sont des ânes. Moi, j'étais malade !... Malade à mourir !... Eh bien ! j'ai bu ! j'ai bu !... Et maintenant, je suis guérie !... Ce matin, c'est tout juste si je pouvais marcher et à c't'heure, je vole, tu vois, je vole !... Allons, bois, ma chérie ! Bois, pour guérir ! Tu ne veux pas boire !... Folle !... oui, folle, folle !... Tu es folle !... Bois !... Bois, je le veux !... Mais bois donc !...

Jeannette, surmontant sa frayeur, s'était élancée et le verre avait été s'écraser contre le mur. La Françoise se tourna vers la nouvelle venue qui fut terrifiée de l'expression hagarde de ses yeux :

— Ah ! te voilà, voleuse !... Voleuse comme ton père !... Tu viens me voler ma fille !... Mais tu ne l'auras pas !... Je la tuerai plutôt !...

Brandissant la bouteille vide, la folle marchait vers l'enfant. Jeannette poussa un cri et se cramponnant à elle, lutta de toutes ses forces. Malgré sa folie, la Françoise était beaucoup plus robuste que la jeune fille qu'elle coucha d'une main sur la table, levant son arme redoutable comme une massue.

Jeannette, à demi étranglée, résignée à mourir, ferma les yeux et implora sa maman défunte ; la bouteille s'abattit mais mal dirigée par une main fébrile, frappa la table à un pouce du front et se brisa. La main se leva une seconde fois, ensanglantée, mais armée du goulot brisé. À ce moment, deux bras vigoureux enlaçaient la Françoise, la maîtrisant ; le cri de Jeannette avait été entendu et des voisins accouraient juste à temps pour la sauver.

On dût attacher la forcenée et quand l'ambulance spéciale arriva, elle avait succombé à une crise de « delirium tremens ».

Étoile

Les habitués du Théâtre Capitol n'ont pas oublié le succès retentissant obtenu en septembre 1925 par une jeune chanteuse canadienne joignant une beauté exceptionnelle à un rare talent : Mlle Lise de Beauval.

Les affiches et les journaux portaient en énormes caractères le nom de la séduisante vedette de 24 ans, mais pour tous ceux qui l'approchaient, sa vie était un véritable mystère. On ne lui connaissait ni mari, ni ami, bien qu'elle eût un fils âgé de six ans et jamais elle ne parlait de son passé ; on supposait qu'elle avait eu un violent chagrin d'amour, que peut-être elle avait été bernée par un homme, prenant les autres en aversion. Toujours est-il que, bien qu'elle fut extrêmement courtisée, elle éconduisait avec une douceur mais une fermeté inflexible ceux qui, épris de ses charmes, osaient lui faire la cour.

Ayant acquis dans son art une grande notoriété, elle commandait un énorme salaire qui lui permettait de vivre, dans les premiers hôtels, accompagnée de son fils et suivie d'une femme de chambre et d'un chauffeur, car, devant visiter une nouvelle ville chaque semaine, elle avait décidé de faire le voyage en automobile.

Sa femme de chambre, une petite brunette montréalaise, avait été fort heureuse que le Capitol de Montréal fut sur le circuit de

sa maîtresse, car c'est dans cette ville que travaillait son fiancé, maître d'hôtel dans un « palace » moderne, justement celui où, sur son conseil, Lise de Beauval était descendue, ce que d'ailleurs elle regretta un instant, la soubrette lui annonçant au bout de deux jours qu'elle la quitterait pour se marier dès qu'elle aurait pu lui trouver une remplaçante.

Un après-midi, aussitôt après la représentation, Lise avait donné ordre au chauffeur de la conduire, ainsi que son fils, au Parc Lafontaine. Elle désirait revoir ce lieu où bien souvent sa maman l'avait conduite quand elle n'était qu'une fillette innocente et heureuse.

L'automobile fut arrêtée à l'ombre d'un saule pleureur et le petit Jacques étant descendu pour jouer, Lise se prit à rêver aux années de sa jeunesse passée à Montréal.

D'une famille bourgeoise elle avait été élevée dans le confort et l'aisance ; son avenir s'annonçait heureux et paisible ; comment accepta-t-elle de partir en « jolly ride » avec une autre jeune fille et deux étudiants américains ?... Ses dix-huit ans ne pouvaient lui faire soupçonner les risques d'une pareille imprudence !... Pouvait-elle prévoir que des jeunes gens bien élevés, instruits, pouvaient avoir conçu un plan criminel, si froidement prémédité qu'ils n'avaient pas oublié le flacon de chloroforme ?

Àson retour, à demi morte de honte, elle s'était alitée, prétextant une migraine, ne pouvant se décider à confier à ses parents de tristes événements qu'elle comprenait à peine.

Bientôt, elle fut obligée d'avouer son malheur ; et il fut décidé qu'il fallait la marier au plus vite. On la jeta à la tête d'un homme d'affaires très jeune et d'un brillant avenir, Paul Gravel. Il s'éprit

éperdument de la jolie jeune fille, que sa pâleur et sa mélancolie rendait attrayante encore. Elle-même l'aima bientôt et, pendant le temps des fiançailles, connut un supplice horrible. Elle eût voulu tout avouer à l'homme qui allait lui donner son nom, mais ses parents, craignant le scandale d'une rupture, le lui interdisaient formellement.

Ses tourments se continuèrent pendant le voyage de noces ; sa lune de miel fut voilée de remords et un jour, en se mettant à table, elle trouva sous sa serviette une enveloppe contenant un chèque de mille piastres. Elle ne revit jamais son mari.

Elle retourna vivre chez ses parents et devint mère ; mais les reproches continuels dont on l'accablait lui rendirent son séjour intolérable et elle décida de gagner sa vie et de la consacrer uniquement à son fils. Heureusement, elle avait de réels talents de cantatrice et, après quelques leçons, complétant ses études de jeune fille, elle passa une audition avec succès et obtint un engagement de circuit. Avec l'accueil chaleureux du public, elle gagna bientôt une assurance et une aisance qui la conduisirent au triomphe.

. . . . . .

Ses réflexions furent troublées par des cris d'enfants ; au même instant, elle vit le chauffeur partir en courant vers le bassin où son petit Jacques se débattait, dans l'eau, peu profonde il est vrai, mais suffisamment pour mettre en péril un enfant maladroit et terrifié. Mais déjà, une jeune fille s'était penchée sur le parapet et saisissait l'enfant qui fut bientôt hors de danger, dans les bras du chauffeur.

Lise courut au-devant d'eux et c'est ainsi que Jeannette, qui avait conduit sa petite sœur au Parc Lafontaine, fit connaissance de la célèbre étoile qui fut, pendant quelque temps, sa protectrice.

. . . . . .

— Je ne puis vous remercier comme je le voudrais, car il faut que je me hâte d'aller mettre au lit mon petit Jacques qui est trempé, mais venez me voir demain à deux heures, je vous attendrai.

Et elle lui tendit sa carte.

Après le départ de l'automobile, Jeannette se demanda si elle se déciderait à faire cette visite. Cette belle dame l'intimidait et en somme, aller se faire remercier pour un geste tout naturel, presque instinctif, répugnait à sa modestie. Cependant, elle se dit qu'il serait impoli de se laisser attendre et que, peut-être, la dame pourrait l'aider à se procurer de l'ouvrage. Cette dernière pensée vainquit sa timidité, car l'idée que la petite Blanche connaîtrait bientôt la misère stimulait ses nerfs.

Àl'heure dite, elle se présenta à l'Hôtel Mont-Royal où Lise, dans son désir de lui être utile, lui eût fait bientôt conter ses malheurs et, enchantée de pouvoir lui témoigner sa reconnaissance, la trouvant d'ailleurs charmante, elle lui offrit l'emploi vacant de femme de chambre.

— Mais vous voyagez, madame. Je devrai vous suivre et alors, qui prendra soin de ma petite sœur ?

— Mademoiselle Lina, que voici, n'attend que votre acceptation, pour se marier ; son fiancé et elle ont décidé de réunir leurs

économies pour exploiter une petite ferme.

Jusqu'à l'hiver, je vais leur confier mon petit Jacques que ces voyages fréquents fatiguent ; pourquoi n'en feriez-vous pas autant pour votre petite malade ? Je connais bien Lina et je puis vous assurer que les enfants seront bien soignés chez elle ; quant au prix de la pension, ne vous en inquiétez pas ; je le prends à ma charge. D'ailleurs, je paye un bon salaire. Est-ce convenu ?

— J'ai peur que ma petite Blanche ne puisse s'habituer à être séparée de moi.

— Les enfants s'habituent très vite à tout quand ils se trouvent bien. Réfléchissez que cette solution est la meilleure que vous puissiez trouver dans l'intérêt même de la pauvre petite.

— J'aurai moi-même beaucoup de peine de la quitter, mais je me rends bien compte que c'est le seul moyen de l'empêcher d'être misérable. Vous êtes bonne, madame, et je serai heureuse de vous servir. »

. . . . . .

Cinq jours plus tard, Jeannette suivait sa maîtresse à Toronto ; la petite infirme, plus raisonnable que la plupart des enfants de son âge, s'était résignée à rester avec des étrangers plutôt que d'entraver l'avenir de sa sœur, à qui elle avait même caché ses larmes, pour ne pas lui ôter tout courage.

Jeannette était bien triste aussi, malgré la pensée que l'enfant ne manquerait de rien et malgré la vie confortable qu'elle-même menait à présent ; mais elle était si habituée au chagrin que la période actuelle lui semblait une trêve ; il est bon de se sentir à

l'abord du besoin quand on a vu de près la misère et son triste cortège.

Les deux jeunes femmes voyagèrent ainsi tout l'automne, puis, l'hiver venu, l'artiste signa un contrat de plusieurs mois avec un théâtre du Broadway, à New-York. Jeannette fut chargée d'aller à Montréal chercher Jacques et Blanche et, dans un superbe appartement du « Riverside » des jours enchantés s'écoulèrent.

Au printemps, les enfants furent conduits de nouveau chez Lina, à la ferme, où d'ailleurs, ils s'étaient beaucoup plu l'automne précédent ; puis, l'artiste et la soubrette repartirent pour un nouveau circuit.

Le monde est petit

Tous les gens qui mènent une vie nomade ; représentants de commerce, promoteurs, artistes, propagandistes, ont eu l'occasion de constater la fréquence et l'étrangeté de certaines rencontres.

Le populaire, a trouvé, pour extérioriser cette observation, une expression caractéristique :

« LE MONDE EST PETIT ! »

Oui, le monde est petit !... Et ce chapitre le prouve.

. . . . . .

En avril 1926, la délicieuse ville de Providence eut, pendant trois jours, la visite du cirque Baldwin, événement tout naturel

puisque cette entreprise de renommée mondiale fréquente tous les grands centres.

Il est également assez naturel que Bebe Smith, le manager d'un des principaux théâtres de la ville, ait demandé à son agence de lui envoyer, pour lutter contre cette concurrence, une de ses meilleures attractions.

Et rien de plus naturel non plus que cette mission fut confiée à Lise de Beauval, la célèbre diva dont les succès ne se comptaient plus.

De sorte qu'en accompagnant sa maîtresse à Providence, Jeannette vit, en sortant de la gare, une immense affiche, sur laquelle une gracieuse écuyère, en corsage de satin blanc et tutu pailleté, chevauchait, sans se départir du sourire adéquat à la fonction, un cheval perpendiculairement cabré.

Avant même de lire le nom de Miss Arabella, Jeannette avait reconnu, ou plutôt deviné sa rivale, celle qui, — elle n'en doutait pas — était la cause de son abandon.

Elle eut la sensation qu'une aiguille était prisonnière dans son cœur, cherchant une issue, blessant le muscle sensible en mille endroits et, tout de suite, une curiosité ardente lui vint de savoir.

Savoir !... Oh ! oui ! Savoir s'il aimait cette femme, lui qui l'avait délaissée, trahie ! ... Savoir s'il était heureux et si parfois, malgré tout, il n'avait pas une pensée — de regret peut-être — pour la petite amie d'enfance, fidèle et douce, que son oubli faisait souffrir !...

Elle se ressaisit aussitôt et prit en elle-même la résolution de chasser ce souvenir de son esprit et surtout — oh ! oui ! surtout !

— d'éviter une rencontre qui ne saurait être que pénible pour les deux.

Et cependant, le même soir, tandis que sa maîtresse recevait des applaudissements habituels d'un public admirateur et enthousiaste, la petite soubrette, poussée par une force obscure, irrésistible, se trouva, sans savoir comment, sur le terrain du cirque, dissimulée dans un coin sombre, épiant celui qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer.

La foule achevait d'entrer dans la grande tente et le jeune caissier comptait sa recette. Malgré son teint hâlé, ses traits plus mâles, ses épaules plus larges, c'était bien lui, lui, son fiancé, son « promis » qu'une autre lui avait ravi, sans doute, mais qui n'avait pu l'oublier complètement. Avec une joie un peu égoïste, elle crut lui trouver une expression de mélancolie qu'elle ne lui connaissait pas autrefois. Alors, il la regrettait peut-être ?... Ce doute la torturait ; ces alternatives d'espérance et de découragement l'exaspéraient ; elle voulut savoir et s'avança résolument vers lui.

Mais au même instant, une jeune fille sortit de la tente et vint auprès du jeune homme ; Jeannette hésita une seconde, se demandant si elle n'allait pas la défier et, malgré sa présence, exiger d'Hector les explications auxquelles elle avait droit ; mais elle la trouva si belle, — plus belle encore que sur son portrait, que sur les affiches, plus belle enfin qu'elle ne se l'était jamais imaginée — qu'elle tourna les talons et s'enfuit, le cœur brisé.

. . . . . .

Et cependant... !

Tout le personnel du cirque considérait Miss Arabella et son bel Hector comme fiancés. On avait d'abord remarqué que la jeune fille recherchait sa présence et que, si elle semblait maussade et mélancolique loin de lui, son regard s'adoucissait et son visage s'éclairait d'un sourire dès qu'elle l'apercevait. Et puis le bonhomme Baldwin ne donnait-il pas à chaque instant de formidables tapes sur l'épaule de son caissier, signe évident d'affection, et la grosse Madame ne le couvait-elle pas d'un œil quasi maternel ?

Enfin, Hector semblait faire déjà partie de la famille et quand il marchait en compagnie de la jeune héritière, de malins clignements d'yeux s'échangeaient sur leur passage, agrémentés de plaisanteries faites à mi-voix et dont les plus inoffensives étaient :

« À quand la noce ? »

« Lâchez-vous ou ben donc mariez-vous ! »

Pourtant, bien qu'une grande amitié se fut établie entre Miss Arabella et Hector, ce dernier ne lui avait pas caché qu'il était fiancé et que, tant qu'il n'aurait pas la certitude d'avoir été oublié, il resterait fidèle à son engagement.

. . . . . .

Voilà ce qu'aurait pu apprendre Jeannette si la beauté de sa supposée rivale ne l'avait trop vite découragée et poussée à renoncer à la lutte.

Au lieu d'avoir cette joie, la malheureuse jeune fille erra dans les rues, désemparée, l'âme en deuil, recherchant la solitude, jusqu'à l'heure où elle devait se remettre à la disposition de sa maî-

tresse. Dans sa promenade mélancolique, elle marchait le regard fixe, perdu dans un rêve lointain, elle ignorait les passants attardés qui la dévisageaient, ne remarquait même pas le manège de quelques noctambules en quête d'aventure, la frôlant au passage ou la suivant de façon indiscrète.

Quand Lise de Beauval pénétra dans sa loge, encore toute frémissante de son art et de l'enthousiasme de l'auditoire, après son « tour de chant », elle y trouva sa servante affaissée dans un fauteuil, paupières rougies, lèvres exsangues, une expression de profonde douleur empreinte sur ses traits tirés. Elle s'inquiéta de son chagrin et sa tendre sollicitude provoqua une détente chez ce pauvre petit être qu'on avait toujours plus rudoyé que choyé.

Blottie dans les bras qu'on lui tendait d'un geste de grande sœur protectrice, Jeannette se reprit à sangloter en balbutiant douloureusement, comme un enfant blessé :

— Oh ! Madame !... Madame !...

Puis, encouragée par les questions délicates et affectueuses de sa maîtresse, elle lui confessa tout son désappointement. Lise de Beauval eut bien voulu trouver des phrases de consolation, mais elle ne put que pleurer avec elle, en murmurant :

— Ah ! les hommes !... les hommes !...

Exactement l'inverse de ce qu'avait murmuré l'année précédente, dans les bois de Cochrane, son mari fugitif, le solitaire Paul Gravel.

Car si la jeune femme plaignait sincèrement la petite soubrette, elle pleurait aussi sur son propre malheur, sur sa vie bri-

sée par deux hommes, un lâche assaillant d'abord, un mari trop sévère ensuite.

. . . . . .

L'engagement de Lise de Beauval à Providence touchait à sa fin ; en effet, le Théâtre Métropolitan l'attendait à Boston le lendemain même du jour où se produisit une rencontre non moins étrange et assez énigmatique pour les deux jeunes femmes.

Quand, après la soirée, elles pénétrèrent dans le hall du « Biltmore Hôtel », où se trouvait leur appartement, un homme de belle apparence, vêtu à la dernière mode, venait de signer sur le registre et s'apprêtait à suivre le « groom ». Jeannette reçut un choc au cœur en l'apercevant ; elle s'excusa auprès de sa maîtresse et d'un élan instinctif, s'avança vers l'étranger, s'écriant sans penser à ce qu'elle disait :

— Comment ?... Vous ici ?... C'est ainsi que je vous retrouve ?

L'inconnu regarda un peu surpris cette jolie fille, puis une lueur d'émotion brilla dans son regard et il sembla à Jeannette qu'il était prêt à lui ouvrir les bras quand il interrogea :

— Est-ce que par hasard vous seriez... ?

Il n'acheva pas !... Lise de Beauval s'était approchée à son tour, en proie à une vive excitation et disait ardemment :

— Enfin, Paul, je vous retrouve !

Alors, l'homme reprit son expression hautaine et indifférente et dit avec une politesse un peu sèche :

— Mademoiselle, je ne crois pas avoir jamais eu l'honneur de vous être présenté ! … Quant à vous, Madame, vous comprendrez que je désire ne pas vous reconnaître !

Et, laissant là les deux femmes médusées, il rejoignit le « groom » qui l'attendait dans l'ascenseur. Le premier moment de stupeur passé, Lise et Jeannette allèrent se pencher sur le registre où une main ferme venait de tracer ces mots :

« PAUL GRAVEL, MONTRÉAL. »

— J'aurais pourtant juré que c'était mon père, murmura Jeannette.

— Non, c'est… c'était mon mari ! répondit Lise de Beauval, en refoulant ses larmes.

Paul ou Joseph

Une fois enfermé dans sa chambre, l'étranger perdit sa belle contenance ! Il se prit à réfléchir à la double rencontre qu'il venait de faire et aux conséquences qu'elle pouvait entraîner.

Ainsi, Lise Gravel, la jeune mère abandonnée, était maintenant cette jolie femme connue sous le pseudonyme de Lise de Beauval et s'était acquis aux États-Unis une grande réputation de chanteuse. Elle était donc à l'abri du besoin et il était peu probable qu'ayant reconnu son mari, elle cherchât à se faire octroyer une pension. Cependant, par le cri du cœur qu'elle avait poussé :

« Enfin, Paul, je vous retrouve ! »

On sentait que l'amour n'était pas mort dans ce cœur délaissé. Or, une femme montre beaucoup plus d'acharnement dans la poursuite de son bonheur que dans la défense de ses intérêts. Ayant revu un instant son mari, ayant senti combien était restée vivace l'affection qui l'attachait à lui, n'allait-elle pas tout tenter pour le retrouver et reprendre la vie commune ?

Le front soucieux, l'homme songeait aux terribles conséquences d'une semblable aventure.

Puis, ses pensées s'orientèrent vers un autre but. Cette jeune fille, qui semblait accompagner Lise, cet ange aux cheveux blonds, aux yeux célestes, qui s'était subitement dressé devant lui, avait fait battre son cœur d'une violente émotion.

Ah ! comme il eût voulu lui ouvrir les bras et lui crier :

« Oui, c'est moi, mon enfant. Viens dans mes bras. Je suis riche, je veux maintenant assurer le bonheur de ceux que j'ai oubliés jadis ! »

Mais, au moment où il allait peut-être céder à cette impulsion, l'autre s'était approchée, et, à son cri, il avait tout de suite deviné qu'elle était Lise Gravel, la femme qui pouvait le démasquer et le perdre, l'envoyer au bagne, à l'échafaud même, lui, le paria, le voleur, le faussaire, l'assassin.

En un instant, toute sa vie de crimes se déroula devant son esprit comme sur un écran magique.

Il se revit délaissant le logis calme et honnête, pour le « blind pig » de la Françoise ; puis, tandis que le chef de famille se dévoyait, s'avilissait, l'ange gardien du foyer mourait de misère et de chagrin. Alors, venaient des années troubles de débauches al-

cooliques avec sa nouvelle compagne. Des souvenirs pénibles, de ceux qu'on n'évoque pas sans avoir une bouffée de honte, remontaient à son cerveau. N'avait-il pas fait une vraie martyre de sa fille, cette chétive enfant, si douce et si bonne ? ... Sa Jeannette !... Ah ! comme il eut voulu la voir devant lui pour se jeter à genoux et implorer son pardon !...

Lancinante, la vision de son premier crime envers la société venait le hanter !

Ce misérable, forçant le tiroir de son contremaître, dérobant la paye de ses camarades, dressé, un marteau à la main, prêt à tuer plutôt qu'avouer, si son vol était découvert, c'était lui !

Ce fugitif, affolé de crainte et de remords, se mutilant pour se rendre méconnaissable, c'était lui !

Ce tricheur, acoquiné avec l'infernal Lorenzo pour dépouiller des partenaires trop confiants, c'était lui !... Toujours lui !...

Et enfin, le dernier crime, le plus hideux ! ...

Àcelui-là, il ne voulut pas songer et, pour en chasser la hantise, il saisit un flacon de « scotch » et s'en servit une large rasade.

. . . . . .

Le petit jour transperce l'opacité du rideau. Sur le guéridon, la bouteille est vide. Dans le fauteuil, l'homme dort, d'un sommeil lourd, agité !

Le cauchemar, qu'il a repoussé de toute sa volonté, tant qu'il était éveillé, l'a repris, est venu s'imposer en maître à son esprit, dans le sommeil de l'ivresse.

. . . . . .

Un homme est penché sur lui, le soignant, le ranimant, lui donnant à boire. Puis, le voici dans le camp de l'inconnu, les oreilles toutes vibrantes encore d'un vacarme de fer et de vapeur.

Des jours ont passé et il partage toujours l'abri de cet homme froid et taciturne, qui physiquement, lui ressemble d'une façon étrange.

Peu à peu, l'un et l'autre ont laissé échapper quelques bribes du passé, dans le besoin d'extérioriser leurs pensées dominantes. Maintenant, le fugitif recueilli connaît tous les secrets de son hôte et conçoit l'horrible projet.

Un soir, il revient seul au camp, les vêtements et les mains souillés de sang et de boue. Là-bas, bien enfoui, sous un épais taillis, repose le corps de celui qui lui a offert l'hospitalité, de celui qui lui a confié ses malheurs et le mystère de sa vie, de celui dont il a, pendant des mois, partagé l'existence rude et aventureuse et que, cependant, il vient de tuer, lâchement, traîtreusement, pour lui voler ses papiers d'identité et se substituer à lui.

Puis, viennent des semaines de solitude dans la forêt vierge, semaines consacrées à un patient travail de métamorphose.

Enfin, le jour est venu de récolter le fruit du crime !

Joseph Lespérance, penché sur le miroir, y voit l'image de Paul Gravel, un peu marquée peut-être, mais suffisamment ressemblante, avec la chevelure brune rejetée en arrière et la petite moustache taillée, pour que même des intimes n'aient aucun soupçon.

Au contact de Paul, Joseph a même affiné son langage, copié sur lui ses manières ; l'ancien ouvrier ivrogne peut passer pour un gentleman dévoyé et désabusé.

En même temps qu'il transformait sa physionomie, il travaillait le coup de plume, se souvenant des leçons du sieur Lorenzo, et il signe aujourd'hui le nom de sa victime d'une façon impeccable.

Dès lors, il peut rentrer dans la civilisation sans être le paria qui se cache, le fugitif qu'on poursuit et il peut jouir en paix de la fortune. Ses chèques, signés Paul Gravel, sont acceptés sans hésitation et, de ce fait, une somme considérable se trouve à sa disposition.

Un rictus tire la face blême du dormeur, rictus de défi à la société qui n'a pas su le démasquer, à la conscience qui ne sait plus le torturer, à Dieu qui ne sait pas le punir. Dieu ?...

Peut-être attend-il son heure pour que le châtiment soit plus grand, mieux proportionné à l'énormité du crime ?

Ne vient-il pas de manifester sa puissance en plaçant sur son chemin son enfant, dont la rencontre lui a broyé le cœur, et cette femme, cette Lise, qui peut le perdre, la seule peut-être capable de découvrir la supercherie et de le livrer à la justice ?

Le rictus de bravade s'est changé en une crispation de peur, car le cauchemar fait naître à présent des fantômes accusateurs :

Une jeune fille, le doigt tendu, lui répète douloureusement :

« Tu as déshonoré ceux qui portent ton nom ! »

Une jeune femme se dresse et le menace :

« Je vais venger mon mari que tu as tué ! »

Il veut se défendre, protester de son innocence, mais une autre silhouette surgit, pâle et ensanglantée, Paul Gravel est là et son silence, sa plaie béante, son regard de surprise et de reproche, accusent plus que des paroles.

. . . . . .

Les efforts que fait Joseph, pour repousser ces visions justicières, l'éveillent. Promptement, il écarte le rideau et ouvre la fenêtre, soulagé de voir le jour et de respirer l'air frais du matin, délivré enfin du rêve d'épouvante.

Quelques heures plus tard, il quitte Providence et se sauve loin, bien loin, vers un pays où il compte pouvoir s'étourdir en déployant son activité dans des entreprises industrielles, un pays où villes et usines sortent de terre comme des champignons, depuis que les capitaux américains sont venus exploiter le pouvoir des torrents canadiens, le pays de la « houille Manche », le lac Saint-Jean.

Au Lac Saint-Jean

Dans une de ces villes qui depuis quelques années ont pris un essor extraordinaire, Joseph Lespérance, sous l'identité de Paul Gravel, a vu la chance lui sourire dans les entreprises les plus hasardeuses.

Depuis six mois qu'il est installé dans la région, il a presque doublé la fortune usurpée. Il jouit de l'estime de la population,

qui, très américanisée, éprouve une grande admiration pour tous ceux qui réussissent. La villa qu'il habite est ultra-moderne, confortable et somptueuse ; un maître d'hôtel stylé est à son service et son bootlegger attitré le fournit de la meilleure boisson.

Il jouit béatement de sa vie d'industriel chanceux, ayant sous ses ordres des génies à salaire qui pallient son incompétence. Ses remords et ses craintes sont oubliés et, avec son insolent succès, il s'est forgé une doctrine athéiste, primitive et brutale, égoïste et cynique, qui le met à l'abri de tout scrupule.

En somme, il croit avoir atteint l'apogée du bonheur dans le crime et par le crime.

C'est pourquoi peut-être Dieu juge le moment venu de lui rappeler son existence.

Un homme est devant lui, dans son bureau, ayant demandé une audience, et cet homme est le chef de police.

— Mon cher Monsieur Gravel, lui demande-t-il à brûle-pourpoint, connaissez-vous Luc Valade ?

— Mon Dieu ! je ne le connais pas personnellement, mais ce nom a déjà été prononcé en ma présence. Ne tient-il pas un débit de boisson clandestin ?

— Justement. Cet homme est actuellement sous les verrous. Il a demandé l'autorisation de vous téléphoner pour obtenir son cautionnement, affirmant qu'il vous connaissait et que vous ne pouviez lui refuser ce service.

— Quelle impertinence !

— J'ai bien pensé qu'il voulait nous « bluffer » et je n'ai pas permis qu'il vous importunât !

— Je vous remercie, chef, vous avez eu parfaitement raison. Je ne connais ce triste sire que par la rumeur publique et je me soucie peu de venir en aide à ces infâmes tenanciers, à ces empoisonneurs publics !

— Celui-ci a l'audace d'affirmer qu'il a eu l'occasion de vous rendre quelques petits services autrefois, à La Tuque, puis à Timmins. Enfin, il a tellement insisté que j'ai pris sur moi de venir vous trouver confidentiellement afin d'avoir un démenti de votre bouche aux prétentions insolentes de cet individu !... Je suis heureux de constater que vous n'avez aucune accointance avec lui et je ne suis pas fâché, d'autre part, de le garder à l'ombre pendant quelques temps. Sur ce...

— Attendez, chef !... Vous prendrez bien un petit verre de fine champagne ?... En voici d'excellente !... Là, tenez !... À votre santé !... Un cigare ?... Ils sont parfaits... Je les reçois directement de la Havane, marqués à mon chiffre !...

— Voyez-vous, mon cher ami, grâce au succès de mes entreprises, je me suis acquis dans ce pays, en quelques mois, une certaine popularité dont je dois supporter les conséquences. Journellement, je reçois les suppliques de pauvres diables, demandant mon appui financier pour leur « donner une chance », soit de « partir » un petit commerce, soit de sortir d'une méchante impasse. Ces demandes sont trop nombreuses, et souvent trop ridicules, pour que je leur donne à toutes satisfaction, mais il m'arrive, quand je suis de belle humeur, de prendre plaisir à répandre

la joie parmi les pauvres gens qui ont eu l'idée de s'adresser à moi.

— Vous me prenez justement dans un de ces moments-là !

— Je viens de faire une transaction très rémunératrice et je m'en voudrais de ne pas donner une parcelle de mon bénéfice, pour libérer un malheureux qui a mis en moi tout son espoir.

— Mais, mon cher Monsieur Gravel, ce Luc Valade est un personnage peu intéressant, que nous avons traqué avec plus d'acharnement que ses collègues, parce que sa boisson frelatée constitue un réel danger pour la santé de nos concitoyens. Votre générosité serait donc bien mal employée à son profit et je ne saurais trop vous conseiller de le laisser s'amender sous notre garde.

— Bah ! le fait de s'être vu arrêter suffira peut-être à le ramener à de meilleurs sentiments ?

— Ah ! comme on voit bien, mon cher Monsieur Gravel, que vous ne connaissez pas le cœur de ces malfaiteurs endurcis, sans foi, ni loi !

— Ma foi ! j'avoue que je n'ai jamais eu l'occasion d'être en rapport avec eux, mais êtes-vous certain qu'ils soient inaccessibles au repentir ?

— J'en veux tenter l'expérience. Je vais payer le cautionnement de ce malheureux ; vous me l'enverrez et je le sermonnerai.

— Ce sera peine perdue, je puis vous l'affirmer.

— En tout cas, quand vous me voyez disposé à accomplir un acte charitable, vous auriez mauvaise grâce à m'en dissuader !

D'ailleurs, si j'échoue à convertir votre homme, Dieu me tiendra compte d'une pensée de pitié.

— Permettez-moi de m'étonner de trouver, chez un brasseur d'affaires, des sentiments aussi humanitaires !... Quoiqu'il en soit, je n'ai pas le droit de m'opposer davantage à ce que vous croyez être une bonne action. Toutefois, je dois vous dire que le cautionnement requis est de mille piastres ; c'est peut-être un peu cher pour « sortir » un homme qui vous est complètement étranger !

— Soyez bien persuadé, chef, que si je le connaissais un tant soit peu, je le laisserais expier ses fautes, mais je trouve touchant cette confiance qu'il témoigne envers un inconnu et je ne veux pas la décevoir !... Voici mon chèque et envoyez-moi votre prisonnier.

— À votre aise, Monsieur Gravel, mais ne vous faites pas de vaines espérances sur sa conversion.

— Nous verrons cela !... Allons, au revoir, mon cher ami !

. . . . . .

Une fois seul, l'industriel put donner libre cours à sa colère impuissante. Ainsi, malgré l'application qu'il avait apportée, non seulement à sa métamorphose, mais aussi à la comédie de chaque jour, un homme, tapi dans l'ombre d'un bouge, tel une araignée à l'angle de sa toile, un homme — et quel homme ! — avait su le reconnaître et le lui faire savoir par un chantage effronté.

En effet, pour lui, cette demande de cautionnement et le ton sur lequel elle avait été faite, signifiaient clairement qu'en cas de

refus, Lorenzo Lacroix, alias Luc Valade, était prêt à démasquer Joseph Lespérance, alias Paul Gravel.

Et alors ?...

Encore une fois, son crime se dressait devant lui et ce n'était plus à une jeune femme, ni à une jeune fille qu'il avait affaire, mais au bandit le plus adroit et le plus audacieux ! Il n'y avait qu'un moyen de se débarrasser de cet adversaire redoutable. Lui offrir une somme importante pour qu'il quitte le pays, qu'il disparaisse à tout jamais !... Y consentirait-il ?... S'il allait refuser, exiger une association ?... Ou bien, si, après avoir accepté, il revenait périodiquement réclamer de nouveaux subsides !

Pris dans l'engrenage, Joseph Lespérance arpentait son bureau en proie à une rage fébrile.

Cette nuit-là encore, les fantômes accusateurs vinrent hanter son sommeil, guidés par une face grimaçante, glabre et maigre, imberbe et ravagée de rides, dont le regard perçant et froid contrastait étrangement avec le sourire cynique et cruel.

. . . . . .

La visite de Lorenzo ne se fit pas attendre, dès le lendemain, on annonçait Luc Valade à l'office de Paul Gravel ; les deux hommes étaient en présence, sans témoins, et de suite, le duel commença :

« Merci, mon petit, attaqua Lorenzo d'un ton de persiflage, tu es très gentil de m'avoir sorti de ce mauvais pas !... C'est très bien de ne pas abandonner les amis dans le malheur !... Il est vrai que tu me dois ta fortune, car c'est avec moi que tu as fait l'apprentissage de la noble profession de bandit !

— Plus bas, malheureux !…

— Soupçonnerais-tu tes gens d'écouter aux portes ?… Ah ! fi ! les vilains personnages ! … Il faudra les remplacer par des hommes de confiance !… Je m'en charge ! … En attendant, tu as raison, parlons bas et… dis-moi ?… Qu'est-ce que tu en as fait ?

— De quoi ?

— Tu devrais dire : « De qui ? »

— Je ne vous comprends pas ! De qui voulez-vous parler ?

— Eh ! mais… du vrai Paul Gravel, voyons !… Il est mort ?

— Que vous importe !

— C'est un aveu !… Mes compliments ! Tu as fait des progrès !… Tu ne travaillais pas dans le meurtre quand je t'ai connu !

— Finissons-en !… Qu'attendez-vous de moi ?

— Mais ton sermon, mon petit !… Le chef de police ne m'a envoyé ici que pour y être converti par tes bonnes paroles !… Vas-y !… Je t'écoute !… Je suis curieux d'entendre prêcher Joseph Lespérance, le voleur, le faussaire et l'assassin !

— Ah ! ça, te tairas-tu ?

— À la bonne heure !… Tu me tutoies ! Tu deviens plus familier et pour un peu, je me croirais revenu aux beaux jours de notre association, quand nous volions aux cartes les braves prospecteurs de Timmins !…

— Encore une fois, que me voulez-vous ?

— Oh ! tu peux me tutoyer, tu sais !… Ce que je veux ? Je te le répète, j'attends ton sermon !

— Je t'en dispense !… Par conséquent, si c'est là tout ce que tu désires…

— Non, ce n'est pas tout !

— Soit ! Combien ?

— L'honneur de te servir.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien ! moi aussi, j'ai envie de changer de vie !… Être toujours traqué, changer d'état-civil et de résidence plusieurs fois par an, c'est très désagréable pour un homme de mon âge !… Comme toi, je veux devenir un citoyen honnête et respectable, ou tout au moins respecté !

— Si je te comprends bien tu veux t'établir ?

— C'est à peu près cela !

— Combien te faut-il ?

— Combien payes-tu ton maître d'hôtel ?

— Peu importe !

— Tu as raison !… Sa paye ne me suffirait pas !… Il me faudra cent piastres par semaine !… Dans huit jours, je le remplacerai !… D'ailleurs, il me déplaît !

— Toi, chez moi ?… Tu es fou !

— Pas du tout !... Je ferai un très respectable larbin et j'aurai la joie de ne plus jamais te quitter !

— Et si je refuse ?

— Si tu refuses ?... Demain, la police partira à la recherche d'un cadavre.

— Elle ne le trouvera pas !

— Ce qui signifie que tu l'as bien caché !... Encore un aveu !... Décidément, tu n'es pas de force, mon pauvre petit ! ... Admettons d'ailleurs que ce cadavre soit introuvable. Lise Gravel, alias Lise de Beauval, ne l'est pas ! Quand vous serez confrontés et qu'elle sera prévenue, elle ne tardera pas à découvrir que tu n'es pas son mari !... Allons, ne m'examine pas avec cet air de regarder passer un train !... Tu comprends bien que lorsque je t'ai reconnu, j'ai fait ma petite enquête... Je suis plus fort que toi, mon pauvre enfant !

— Et si je te donnais dix mille piastres pour que tu ailles visiter les vieux pays ?

— Je n'ai jamais su garder mon argent !... (Autrement, je serais millionnaire depuis longtemps !...) Dans quelques mois, je serais « cassé » et je me verrais, à mon grand regret, obligé de repasser à ta banque !

— Non, vois-tu, ce qu'il me faut, c'est un poste rémunérateur, dont je touche chaque semaine le salaire !... Et puis, entre nous, un maître d'hôtel comme moi, un homme de confiance, ça vaut bien cent piastres par semaine !

— C'est trop d'effronterie !... Je vais faire venir mon ami, le chef de police et te renvoyer pensionner d'où tu sors !

— Je m'y ennuierais trop tout seul et ferais en sorte que tu viennes bientôt m'y rejoindre, en attendant le nœud coulant !

— J'ai vu pendre, une fois, à Londres ; c'est un bien pénible spectacle et, franchement, cela me chagrinerait de te voir balancer au bout de la corde raide, la colonne vertébrale brisée !

. . . . . .

Et, dans sa rage impuissante, le faux Gravel dut accepter les services du faux Valade.

Devant Dieu

Malgré la présence insolite de l'énigmatique personnage dans la maison du riche industriel, la vie sembla reprendre son cours normal ; la chance en affaires souriait toujours à Joseph Lespérance et l'attitude de Lorenzo était assez rassurante. Il se contentait de toucher chaque semaine sa paye princière, avec un sourire qui prétendait être respectueux, mais dans lequel perçait l'ironie.

Cependant, certain soir, après l'absorption d'une quantité respectable de « scotch whiskey », — sa boisson favorite, — le faux Gravel fut pris d'un violent malaise. Le docteur, appelé en toute hâte, conclut à un engorgement du foie et prescrivit un régime des plus sévères.

En dépit de l'application du traitement et de l'observance du régime, la maladie ne fit qu'aggraver, minant lentement, mais sû-

rement, progressivement, ce corps qu'avaient usé d'avance les abus alcooliques. Par un raisonnement familier aux bons ivrognes invétérés, Joseph estimant que le fait d'avoir cessé brusquement de boire lui ôtait toute force de réaction, s'accorda l'indulgence de quelques rasades généreuses qui furent loin de le soulager.

Au bout d'un mois, tout espoir de le sauver fut abandonné et son fidèle domestique qui savait mieux que personne à quoi s'en tenir, rédigea un testament « autographe », d'une imitation parfaite, le faisant légataire universel des biens de Paul Gravel.

Puis, patiemment, il continua à verser à son maître le poison qui le tuait à petit feu.

Cependant, son plan criminel fut déjoué, car un matin, il trouva un prêtre au chevet du malade. Dissimulé derrière une tenture, il surprit la confession de sa victime, écoutant sans vergogne les conseils et les exhortations du prêtre.

Ce dernier, cherchant la corde sensible pour provoquer le repentir dans cette âme ulcérée, insista particulièrement sur la paternité dont Joseph s'était montré indigne, excitant sa pitié envers les fillettes abandonnées et surtout envers le bébé venu au monde infirme et portant les tares du vice de son père.

Le prêtre, après avoir absout le pécheur repenti, céda la place au notaire et Joseph Lespérance, imprégné des paroles du saint homme qui venait de lui donner le repos de l'âme, dicta un étrange testament :

« La moitié de sa fortune devait être remise immédiatement à une chanteuse de music-hall, nommée Lise de Beauval ; l'autre

moitié devait être conservée en banque jusqu'à la majorité d'une nommée Blanche Lespérance, domiciliée autrefois rue Demontigny. Cette dernière ne devait être mise au courant de son héritage que le jour où elle atteindrait l'âge de le recevoir. Si toutefois elle mourait avant ce délai, sa part devrait être remise à sa sœur aînée, Jeannette Lespérance. »

. . . . . .

La rage au cœur, Lorenzo Lacroix entendit dicter ce testament « in extremis » qui annulait son faux et, après le départ du notaire, il vient accabler le moribond d'injures et de blasphèmes.

. . . . . .

Au début de l'année 1927, Lise de Beauval reçut à quelques jours d'intervalle, deux bien tristes nouvelles. Son fils, âgé de huit ans, venait d'être emporté par une attaque de broncho-pneumonie si foudroyante qu'elle n'eut pas le temps de se rendre à son chevet pour assister à ses derniers moments.

Elle était plongée dans la douleur de ce deuil récent quand lui parvint la nouvelle du décès du supposé Paul Gravel.

Complètement désemparée d'avoir perdu, presque d'un seul coup, les deux êtres qu'elle chérissait le plus au monde, elle n'eut pas la force de continuer à vivre parmi les hommes. Trop pieuse pour songer au suicide, elle chercha l'oubli et le repos de l'âme dans le seul refuge qui s'offrît à elle.

Au mois de mai, le paquebot « Oriental » quittait Vancouver à destination de la Chine, emportant parmi ses passagers un groupe de petites sœurs, ayant accepté la mission de se joindre aux hardis pionniers de l'évangélisation dans ce pays païen. Par-

mi elles, une jeune religieuse attirait l'attention par l'expression de douceur et de résignation qui émanait de son regard et surtout par la pureté de ligne de son visage, d'une beauté parfaite sous la coiffe blanche.

Sœur Sainte-Marie d'Alma avait vingt-six ans ; elle apportait à la communauté une dot considérable, provenant d'un héritage qu'elle venait de faire, disait-on, mais c'était tout ce que ses compagnes savaient d'elle.

. . . . . .

Plus jamais, le public américain n'eut l'occasion d'applaudir son idole favorite, la chanteuse Lise de Beauval.

Une demande en mariage

Il existe au no... de la rue Demontigny, à Montréal, une maison de rapport assez considérable comprenant de nombreux, mais minuscules appartements, composés d'une ou deux chambres et d'une cuisinette ; les loyers en étant assez bon marché, une clientèle laborieuse les occupe.

C'est là que s'était réfugiée Jeannette, avec sa petite sœur quand la modeste somme que lui avait laissée Lise de Beauval s'était trouvée épuisée.

La courageuse jeune fille travaillait pour une maison de gros, cousant ou brodant sans autre répit que les quelques heures consacrées au sommeil, aux soins de la petite malade, au ménage ou à la cuisine et enfin, à la livraison de son ouvrage.

Il fallait en effet faire aller l'aiguille pour arriver à subvenir et soigner l'enfant, toujours infirme et chétive, mais dont, par contre, l'intelligence s'était développée d'une façon remarquable : à sept ans, elle parlait déjà comme une grande demoiselle.

On s'en rend d'ailleurs facilement compte d'après leur conversation dans le petit appartement par un avant-midi d'avril 1928.

— Tiens, ma chérie, disait affectueusement la grande sœur, ayant lâché son ouvrage pour préparer une tasse de tisane ; tiens, ma petite Blanche, prend tes remèdes.

— Oh bien ! c'est « méchant » !

— Pauvre chérie, il faut bien que tu les prennes si tu veux guérir.

— Ah ! soupirait l'enfant d'un ton désabusé, crois-tu vraiment que je guérirai ?

— Mais certainement ! Le docteur le dit tous les jours.

— Oh ! le docteur !

Cette courte exclamation en disait long sur les sentiments de la petite malade à l'égard de l'homme de l'art ; aussi Jeannette reprit-elle, sur un ton de léger reproche :

— Tu ne l'aimes pas !... Il est cependant très bon.

— Peut-être, mais il n'en a pas l'air !

— Tiens ! voyez donc ma petite tête de linotte qui se permet de juger les gens sur leurs apparences ?... Tu sais bien qu'elles sont souvent trompeuses !

— Eh bien ! tant mieux pour le médecin, et pour nous, car il a l'air cruel, sournois et malhonnête !

Jeannette était bien obligée d'admettre qu'au premier abord, le docteur Noirmont lui avait à elle-même profondément déplu : c'était un homme grand et mince, au parler généralement onctueux, avec une nuance de pédantisme ; cependant, par moments, comme quelqu'un qui joue un rôle et qui s'oublie, il prenait un ton bref et cassant. Ses cheveux noirs, parsemés de rares fils d'argent, étaient séparés au milieu de la tête par une raie impeccable et, quoique assez fournis retombaient vers les tempes, lisses, aplatis. Son regard sombre, dans lequel passait parfois un éclair, était le plus souvent fuyant, et s'aggravait d'un monocle à cordon noir ; sa bouche, saine et bien dessinée, était gâtée par un pli ironique et dédaigneux ; ses mains longues et froides, molles et blanches avaient des gestes reptiliens ; la cassure de son dos enfin lui donnait l'attitude du fauve aux aguets.

Ce portrait suffit à justifier l'impression qu'il produisait sur une fillette débile et sensible ; cependant, n'avait-il pas donné la preuve indiscutable de son dévouement, de son désintéressement ?

D'abord, le père Grimard, le vieux concierge de l'immeuble, qui, lui aussi, accablait ses jeunes locataires de bontés leur avait chaudement recommandé le docteur Noirmont et ce dernier s'était bien montré digne de cette référence, puisque, non seulement il soignait l'enfant d'une manière remarquable, mais encore, sachant les orphelines peu fortunées, il n'acceptait d'elles aucune rétribution.

Cependant, la répulsion de Blanche était si forte, que, sur ses instances, Jeannette s'était vue un jour dans l'obligation de prier le docteur de cesser ses visites ; aussitôt. l'état de l'enfant avait empiré ; au bout de quelques jours, une forte hémorragie semblait mettre ses jours en danger. Un nouveau médecin, appelé en hâte, fut impuissant à enrayer les ravages du mal. Le vieux père Grimard, qui venait chaque jour prendre des nouvelles, finit par pleurer à chaudes larmes, disant que ce serait un crime de tenir plus longtemps éloigné le docteur Noirmont, le seul à pouvoir triompher de ces terribles crises d'hémophilie.

Ayant convaincu facilement Jeannette, qui se désespérait, le bonhomme avait téléphoné au médecin, le suppliant d'oublier, de pardonner l'affront qu'il avait reçu et de venir sauver l'enfant.

Sans hésiter, le docteur Noirmont avait répondu à son appel, et, sans un mot de reproche ou de triomphe, il avait rapidement et efficacement combattu la maladie.

Jeannette rappelait ces faits à sa sœur et concluait :

— Il est tellement bon qu'il n'a pas voulu que je lui fasse des excuses.

— Je crois bien, répondait malicieusement la fillette.

— Que veux-tu dire ?

— Que ce n'est pas pour mes beaux yeux qu'il me soigne !

Jeannette fut gênée par cette réflexion un peu impertinente. Elle s'avouait que l'attitude du docteur était quelquefois gênante, quand il plongeait son regard dans le sien avec trop d'insistance ou quand il exprimait avec trop de chaleur son admiration pour

le dévouement de cette sœur aînée, devenue une petite maman ; mais ne se montrait-il pas toujours parfaitement respectueux à son égard ?

C'est ce qu'elle fit remarquer à Blanche, qui cependant ne put se contenir de raisonner :

— Alors, comment expliques-tu qu'il nous soit si dévoué, ce bon docteur, qui refuse même d'être payé ?

— Mais simplement parce qu'il est bon ! répartit la jeune fille.

Puis, elle ajouta avec une grande douceur empreinte de mélancolie :

— Ah ! ma pauvre chérie, cela me fait beaucoup de peine de te voir si désabusée à ton âge. Tu ne veux pas croire à la bonté et, lorsqu'on t'en témoigne, tu cherches toujours à quel motif secret on obéit. Tu finiras même par douter de moi !

— Oh ! non, grande sœur chérie, je sais que tu es bonne, très bonne pour moi et je t'aime bien, va !

— Il faut aimer aussi tous ceux qui te veulent du bien et qui te le prouvent !

— Ça, je ne peux pas !... Je n'aime que les gens qui ont des yeux dans lesquels on peut lire la bonté. Pour ça, il faut qu'ils nous regardent en face. Moi, quand on me regarde de côté, comme ça, je me méfie. C'est pourquoi je n'aime pas le docteur... ni M. Grimard.

— Comment ? le père Grimard ?... Mais il nous prouve chaque jour sa bonté !

— Oh ! ça fait rien, y regarde comme ça !

Et la petite faisait une grimace, essayant de se donner l'expression sournoise des traîtres de mélodrames ; aussitôt, sa physionomie se détendait dans un bon sourire :

« Tandis que toi, quand tes yeux rencontrent les miens, ils me disent : « Je t'aime ! »

Jeannette caressa l'enfant et remarqua plaisamment dans le but de l'égayer :

— Tu ne voudrais tout de même pas que les yeux du docteur te disent : « Je t'aime ? » ni ceux du père Grimard ?

« Oh ! bien non, alors ! s'exclama Blanche, riant de bon cœur.

— Allons, reprit gaiement l'aînée, à la bonne heure !... Plus de pensées tristes ! ... Sois gaie et... bois ton remède.

— Oh ! bien, ça, ça me fera pas rire !.. Ça me fera faire la grimace !...

— Peut-être, ma chérie, mais cela te guérira. Et ce qui te guérira aussi, c'est d'avoir confiance en ceux qui t'aiment et qui te soignent, en moi d'abord, qui ne veut vivre que dans un but : ta guérison, en Monsieur Grimard, qui est un vieux brave homme, en M. Noirmont, qui est un médecin dévoué et désintéressé, en cette bonne Madame Papin, notre voisine en en...

— Et en son fils, M. Charlot, un beau garçon dont les yeux savent bien dire : « Je t'aime ! »

— Blanchette... !

— Oh ! ne te fâche pas, Charlot est très gentil et te ferait certainement un bon petit mari.

— Mais veux-tu bien te taire, enfant terrible ! … D'abord, je ne me marierai jamais !

Au souvenir d'Hector, de son fiancé qu'elle ne pouvait oublier, bien qu'elle le crût infidèle, une larme perla sous les cils de la jeune fille, que sa petite sœur essaya aussitôt de consoler :

— Parce que je suis malade, hein ?… Alors, je vais bien me soigner pour guérir vite et que tu puisses être heureuse. Tiens ! tu vois ? je ferme les yeux, je me bouche le nez… et j'avale cette horreur !

Et, avec une grimace comique, l'enfant ingurgita le contenu de la tasse que lui tendait sa grande sœur.

Après le modeste dîner, Jeannette venait de se remettre au travail et Blanche somnolait dans son fauteuil, quand quelques coups furent frappés à la porte.

— Entrez ! fit la jeune fille sans lâcher son ouvrage.

Une grosse dame apparut, arborant un bon sourire et lançant d'un ton jovial :

— Bonjour, mes petites chattes !… Et puis ?… Comment que va notre petite malade, à matin ?

La brave Madame Papin s'avança, tapota d'un geste maternel les joues de l'infirme, puis, en habituée de la maison, déposa familièrement sur une chaise la partie la plus charnue de sa plantureuse personne, tandis que Jeannette répondait, sans toutefois arrêter son aiguille.

— Merci, Madame Papin, Blanche est mieux aujourd'hui ! La gaieté lui revient avec les premiers rayons de soleil. Tout à l'heure, elle riait de bon cœur.

— Oui, nous parlions justement de vous ! lança étourdiment la fillette.

— Et quand on parle du soleil, on en voit les rayons ! ajouta vivement Jeannette.

La grosse dame se mit à rire en remerciant :

— Vous êtes bien honnête, ma petite demoiselle, mais par chez nous, à Sainte-Rose du Dégelé, d'où je viens, on dit pas ça de même !... Non ! on est moins poétique !... On dit tout bonnement :

Quand on parle de la bête,
On y voit la tête !

Enfin ! ça revient au même, malgré que c'est pas pareil !... Pis, vous parliez de moi ?... Je gage que c'était en mal ?

— Oh ! vous savez bien que non, protesta la jeune fille. Nous serions bien ingrates, après tous les services que vous nous avez rendus.

— Parlez donc pas de ça !... Parlez donc pas de ça !... Entre voisines, faut bien se donner un peu la main !... Et puis, qu'est-ce que ça me fait, à moi, de tenir compagnie à votre petite sœur quand vous allez livrer votre ouvrage ?... C'est pour moi qu'est tout le plaisir.

— C'est tout de même bon de votre part, sans compter tous les remèdes que vous nous avez donnés.

— Bah ! on avait ça chez nous depuis le temps que feu mon pauvre mari s'est laissé mourir d'une attaque de mort subite ! Ça se gaspillait ! c'est aussi bien que ça vous serve !... Mais dites-moi donc, mon garçon est pas rentré ?

— Oh ! je ne pense pas, répondit la couturière, car il n'aurait pas manqué de s'arrêter en passant pour prendre des nouvelles de Blanche.

— Et de Jeannette ! ajouta malicieusement la fillette.

— Blanche ! je vais me fâcher !

Mais déjà, la grosse dame avait « enfourché son dada » :

— Et pourquoi ça, vous fâcher, mamzelle ? ... Mais ça crève les yeux que mon garçon vous haït pas !... Et puis, c'est jamais moi qui le découragerais : je serais bien que trop fière de vous avoir pour bru !... Non, mais ça ferait y un tannant de beau couple, hein ?... C'est pas pour vanter ma marchandise, mais il est pas piqué des vers non plus, mon petit Charlot !... Allons, mamzelle Jeannette, avouez donc que c'est un beau gars !... Pis, avec ça courageux, serviable, toujours de bonne humeur !... C'est tout le portrait de sa mère, c't'enfant-là !

Comme s'il avait deviné qu'on était justement en train de faire son panégyrique, le « petit » Charlot frappa, puis passa dans l'huis son visage franc et rieur :

— On ne vous dérange pas ?... Non, alors, j'entre tout entier ! Ça sera plus aisé pour jaser !

C'est que, à l'instar de sa mère, il aimait ça, « jaser », surtout avec une demoiselle aussi charmante que sa jeune voisine.

Le « petit » Charlot était un bon gros garçon d'une vingtaine d'années, pétri de bonté et de gaieté, avec des grands yeux bleus très doux, quoique remplis de malice et un beau sourire montrant largement une denture blanche et saine. Sans être, pour une âme romanesque, le type idéal du « héros », il méritait l'épithète de « beau gars » que sa maman, dans sa légitime fierté, ne lui ménageait pas.

Les familles Papin et Lespérance avaient déjà voisiné autrefois, dans le fond de cour de la rue Demontigny et Charlot, enfant, avait souvent joué avec la petite Jeannette et surtout avec Hector Labelle.

Après s'être perdues de vues, — Jeannette ayant voyagé — les deux familles se trouvaient rassemblées dans le même quartier.

Les gens de la classe ouvrière, surtout parmi les Canadiens français, ont tendance à se maintenir dans le quartier où s'est écoulé leur jeunesse et, s'ils sont parfois obligés de s'éloigner, ils pensent toujours à revenir à leur faubourg, à leur paroisse, au clocher natal. Jeannette n'avait pas échappé à cet aimant et, ayant rencontré Madame Papin, elle était venue s'installer, sur son conseil, dans la maison où vivait déjà la brave dame. Cette dernière, restée sans ressources après la longue maladie et la mort de son mari, avait décidé de se contenter d'un petit logement pour elle et son fils ; tous deux travaillaient en manufacture et économisaient dans le but de remonter plus tard une maisonnette, un nid familial.

Àl'entrée de son fils, Madame Papin esquissa un sourire plein de tendresse et de fierté, mais le transforma aussitôt en un « pincement de bec » sévère et réprobateur :

— Comment ? s'exclama-t-elle avec indignation, tu me dis pas que t'es sorti sans ton « capot » ?

— Mais il faisait chaud, maman. C'est notre première journée de printemps !

— Ça fait pas de différence !... Y a un proverbe qui dit :

En avril,
Découvre-toi pas d'un fil !

— Mais, maman...

— Ferme-toi, mon crapet !... Pis, arrête de me contredire quand je parle !... Haïssable, va !... T'es ben tout le portrait de feu ton pauv'père !

— Tiens, fit remarquer Blanche en souriant, tout à l'heure vous disiez que c'était tout votre portrait !

— Ben, j'vas vous dire : Sur le côté des qualités, pis du physique, y tient de moi, mais pour ce qui est des défauts, par exemple... ah ! ben, mon doux !... Y a tout pris ça du bonhomme !

Malgré cette sortie, Charlot, pas trop intimidé et très intrigué, demanda en se dandinant :

— Alors, comme ça, vous parliez de moi quand je suis entré ?

— Oui, déclara Jeannette, Madame Papin et Blanche parlaient de vous !

La petite rectifia :

— Oh ! Jeannette aussi parlait de vous !

— Ah ! ah ! fit Charlot, visiblement intéressé… Et que disait donc de moi Mamzelle Jeannette ?

— Ma sœur disait que vous avez les yeux croches, les jambes aussi, un gros nez, une grande bouche et des oreilles géantes !

Charlot, tout décontenancé, restait bouche bée, tandis que Jeannette, suffoquée, protestait en balbutiant :

— Mais elle ment effrontément ! Je n'ai jamais dit ça ! Je disais…

— Tout le contraire ! lança Blanche d'un ton espiègle.

Charlot, soulagé, respira bruyamment et laissa partir ce cri du cœur :

— Ah ! bien, j'aime mieux ça !

— Je comprends, reprit l'enfant terrible ; tout le contraire… c'est presqu'une déclaration d'amour !

Jeannette, très gênée par ces propos, finit par se fâcher :

— Mais elle est effrayante, cette petite !… Elle perd la tête !

— C'est que je vais mieux, s'écria la petite infirme avec exubérance !… Je suis contente de vous avoir près de moi, tous les trois !… Et puis, ce matin, il fait soleil et je me sens heureuse !… Le soleil, c'est le grand ami des petites malades !

. . . . . .

Au moment où les voisins, pressés d'aller préparer et absorber leur dîner, se disposaient à prendre congé, un nouveau visiteur se présenta, retardant leur départ.

C'était le père Grimard, le concierge, étrange petit vieillard, à la voix douce et chevrotante, dont les mains tremblantes semblaient être toujours jointes pour une prières sans fin. Dès le seuil, il grimaça un sourire onctueux et lança cette salutation :

— Hé ! hé ! bien bonjour, la jeunesse !

Bien qu'il ne fut que depuis peu de temps concierge de cet immeuble — (il y était arrivé presque en même temps que Jeannette) — le vieillard s'était gagné la sympathie de la plupart des locataires. Nous disons : « la plupart », car nous avons vu déjà que la petite Blanche ne partageait pas ce sentiment ; il est probable que la pauvre enfant, toujours souffrante et condamnée à la réclusion, éprouvait plus de plaisir à voir des visages réjouis, comme ceux de Madame Papin et de son digne rejeton, qu'à contempler la vieille figure toute ridée, ratatinée du père Grimard ou la physionomie froide et fermée du docteur Noirmont.

Un autre locataire refusait également sa sympathie au bonhomme ; c'était le jeune Charlot. D'abord, le jeune homme avait lancé quelques petites plaisanteries inoffensives à l'adresse du portier ; celui-ci les avait très mal acceptées, et, répondant du tic au tac, il s'était attiré une avalanche de quolibets. Comme chacun voulait avoir le dernier mot, c'était à toutes leurs rencontres, une joute ironique qui, parfois, ne manquait pas de saveur.

Le bonhomme avait à peine lâché son « Bonjour la jeunesse ! » que Charlot saisit l'occasion au vol :

— Bonjour ! bonjour ! bonhomme cent ans !

Àquoi le vieux répliqua vertement :

— Salut bien, jeune freluquet !

Madame Papin crut bon d'intervenir :

— Arrêtez donc un peu de vous chicaner !... Allons bon ! les v'là encore partis !... On dirait un gendre qu'est pris avec sa belle-mère !

Charlot renchérit aussitôt :

— Ben ! si y avait que des belles-mères de ce calibre-là, je connais quelqu'un qui ferait un vieux garçon pour le restant de ses jours !

Jeannette, intervint à son tour, en conciliatrice :

— Voyons, arrêtez un peu, Monsieur Charlot, et vous père Grimard, dites-nous quel bon vent vous amène ?

Charlot ne put s'empêcher de marmotter :

— Si j'étais sûr que le vent le ramène, j'ouvrirais le châssis tout grand !

Alors, tandis que Madame Papin et Blanche éclataient de rire, le père Grimard rassembla toute sa dignité pour déclarer d'un ton offusqué :

— Mademoiselle Jeannette, je me demande comment vous pouvez supporter que ce jeune bouffon prenne votre logement pour y jouer ses farces !

La réponse de Charlot, comme bien on pense, ne se fit pas attendre :

— Et moi, Mam'zelle Jeannette, je me demande comment vous pouvez supporter devant votre petite malade, le spectacle de cette ruine physique et morale !

— Monsieur Charlot !...

— Môssieu Grimard !...

— Vous êtes un petit paltoquet !

— Et vous, un vieux... un vieux...

— Un vieux quoi ?

— Je le dirai pas, mais je le pense !

Madame Papin, vexée que son beau Charlot ait été affligé d'une épithète aussi péjorative, s'empressa de mettre son grain de sel.

— C'est ça, ferme toi, mon petit gars !... Tu sais ben que la vérité est pas toujours bonne à dire !

Charlot se décida, pour un moment du moins, à suspendre les hostilités, grommelant toutefois :

— C'est bon ! Je me ferme !... Je me contiens !... C'est dur, mais je me contiens !

Le calme rétabli, le père Grimard put enfin parler :

— Ma chère demoiselle, je venais prendre des nouvelles de notre petite malade et de vous-même, qui offrez le plus bel exemple de dévouement fraternel et de courage dans l'existence !

— Y parle-t-y bien un peu ! ne put s'empêcher de ponctuer Madame Papin, tandis que Charlot disait d'un ton ému :

— Père Grimard, je vous fais mes excuses ; pour une fois, vous avez parlé comme du monde !

— Je ne vous demande pas votre opinion, jeune homme !

— Comment, jeune homme ?... Gardez donc vos distances, portier !

— Et vous, ne gaspillez pas le peu d'esprit qui vous reste !

— Allons bons ! s'exclama Madame Papin, v'là que ça va encore recommencer !... Oh ! ben moi, je me pousse !... Arrive, Charlot !... J'suis pas capab' d'entendre chicaner de même !... Ça me rappelle trop le temps que ton pauv' père était pas mort !

. . . . . .

C'est à cet instant que trois coups, méthodiquement espacés, furent frappés contre l'huis ; le père Grimard se précipita pour ouvrir, mais comme, au même instant, le nouveau venu poussait la porte, celle-ci entra en contact de façon un peu rude avec le nez du cerbère dévoué. Naturellement, Charlot poussa discrètement du coude sa bonne femme de mère et tous deux s'égayèrent « in petto », tandis que Blanche ne se gênait pas pour rire ; un éclair de rage s'alluma dans le regard du vieillard, mais fut vivement transformé en un sourire obséquieux :

— Eh ! mais c'est notre bon docteur !... Entrez donc, mon brave monsieur !... Tenez ! venez vous asseoir là, dans ce fauteuil !...

Le docteur toisa un instant le portier, puis, accentuant le pli dédaigneux de sa bouche, il laissa tomber un glacial :

— Merci, mon ami !

Puis, se tournant vers les jeunes filles, il s'inclina profondément ; enfin, après un regard de côté qui signifiait nettement : « On vous a assez vus », il daigna saluer Madame Papin, d'un simple abaissement des paupières.

Cependant, le père Grimard s'affairait :

— Allons !... Nous allons vous laisser !... Il ne faut pas retarder la consultation de Monsieur le Docteur !... Ah ! c'est lui, qui guérira notre petite malade !... Quel bon Docteur !

Monsieur Noirmont ne sembla pas apprécier ces flagorneries, car le ton de sa voix descendit à 50 au-dessous de zéro, pour répondre :

— Je ne vous ai pas chargé de faire ma publicité... bonhomme !... Occupez-vous donc de vos affaires !

— Pan ! dans l'œil ! s'exclama Charlot dans un éclat de rire, mais il s'attira un tel regard du docteur qu'il coupa net au débordement de sa joie et dit tout bas à sa mère :

— Je pense bien que le croque-mort trouve qu'on est de trop !

— Oh ! non, c'est pas ça... Mais y aimerait qu'on se pousserait !

— Alors, passe devant, maman ! Bonjour, tout le monde !

Et, au moment de sortir, Charlot se retourna sur le seuil, puis, singeant le médecin, il commanda au concierge :

— Allons, suivez-nous… bonhomme !

. . . . . .

Après le départ des gêneurs, le docteur assura son monocle et vint prendre la main de la petite malade, chez laquelle il ne put s'empêcher de noter un léger mouvement de recul :

— Eh quoi ?… je vous fais peur, maintenant ?

Jeannette s'empressa d'intervenir :

— Mais pas du tout docteur ! N'allez pas croire ça ! Sa maladie la rend un peu maussade, mais je suis sûre que dans le fond, elle vous est très reconnaissante de ce que vous faites pour elle… pour nous !

Noirmont jugea que le moment était venu de démasquer ses batteries et, tout de suite, commença la bataille :

— Mon plus cher désir serait de pouvoir continuer à le faire toujours !

— Mais, docteur, tant que vous en aurez la bonté, il me semble que…

— On ne sait jamais, mademoiselle. Des événements indépendants de notre volonté rendent parfois impossible la réalisation de nos plus chers désirs.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il peut un jour se produire un changement dans votre vie… ou dans la mienne. Tenez, par exemple, un mariage ! … Vous êtes fort jolie… oui, oui, fort jolie… et je suis certain que beaucoup vous ont déjà remarquée. Un jour ou l'autre, vous fixe-

rez votre choix !... Peut-être qu'alors, votre mari prendrait ombrage de mes visites et je me verrais obligé, à mon grand regret, de refuser mes soins à votre sœur.

— Docteur, il est presque certain que je ne me marierai jamais. En tout cas, il faudrait que celui que je choisirais m'aimât suffisamment pour adopter Blanche comme notre enfant et ne pas sacrifier sa santé à une mesquine question de jalousie déplacée !

— Soit !... mais peu de femmes partagent vos idées nobles et larges !... Et si, moi-même, je me mariais, il serait possible que ma femme ne vît pas d'un bon œil mes visites chez des jeunes filles vivant seules.

— Il faudrait qu'elle eût un bien vilain esprit !

— Ou, tout simplement qu'elle fut un peu jalouse !... Et, croyez-moi, bien des femmes le sont, non pas un peu, mais beaucoup ! ... Vous voyez donc que, de votre côté, comme du mien, un mariage risquerait fort de nous séparer... à moins que...

— À moins que...

— À moins qu'il ne nous rapprochât !... Vous cherchiez tout à l'heure un moyen de me remercier, (puisque vous prétendez me devoir quelque reconnaissance) ; eh bien ! il existe une solution qui présente tous les avantages qu'on puisse souhaiter !... Mon oncle, immensément riche, m'a promis que ma fortune serait doublée le jour où je me marierai...

— Comment, vous songeriez à...

— Vous épouser, pourquoi pas ?... Le mariage en lui-même constitue pour moi une excellente affaire.

— Pardon, docteur, mais si vous l'envisagez dans ce sens… pratique. L'affaire serait bien meilleure si vous épousiez une riche héritière !

— Sans doute, mais il est toujours mieux de joindre l'agréable à l'utile et c'est exactement ce que je ferais en touchant le cadeau promis par mon oncle et en conduisant à l'autel une charmante personne comme vous.

La petite Blanche, qu'on semblait oublier, crut le moment venu de rappeler sa présence par cette réflexion :

— Ne vous gênez pas !… Je suis là.

Le docteur ne se démonta pas pour si peu et répartit, saisissant la balle au bond :

— Mais justement, je suis très satisfait d'avoir su, devant une petite personne aussi raisonnable, faire à Mademoiselle Jeannette une aussi honnête déclaration d'amour.

— Vous appelez ça une déclaration d'amour, fit l'enfant, espiègle, moi, j'appelle ça une leçon d'arithmétique !

Le docteur se mordit la lèvre, mais dit avec le plus grand calme :

— Je vous ferai respectueusement remarquer, ma chère petite demoiselle, que ce n'est pas de vous que j'attends une réponse, mais de mademoiselle votre sœur !

— Ah ! merci, fit Blanche, un peu interloquée, c'était aussi bien de me dire de me fermer !

— Voyons, Blanche ! intervint Jeannette avec douceur, puis, voyant que le docteur attendait sa réponse :

— Après toutes les bontés que vous nous avez prodiguées, devant votre désintéressement à soigner d'une manière si efficace ma petite sœur… il m'est très pénible de ne pouvoir accepter l'honneur que vous voudriez me faire.

— Ah ! je suis profondément peiné de votre refus, mademoiselle, mais j'ose espérer que vous réfléchirez, que vous changerez votre décision !… Songez-y donc : d'un côté, la vie pénible que vous menez, avec la crainte d'être un jour impuissante à protéger votre jeune sœur ; de l'autre, une situation aisée, enviable, car j'ai de la fortune, ne l'oubliez pas !

— Monsieur Noirmont, sans vouloir critiquer votre façon d'envisager le mariage, je vous demanderai la permission de ne pas la partager. Pour moi, la question d'argent n'est que secondaire.

— Pour vous seule, peut-être !… Mais lorsqu'on veut se consacrer à soigner une petite infirme, à la guérir, à l'élever, la question d'argent a bien son importance !

— N'importe ! ce n'est pas elle qui fixera mon choix !… Et je vous serais reconnaissante de ne plus insister dans votre demande, car vous me mettez dans la pénible obligation de persister dans mon refus envers un homme que j'estime beaucoup, mais que….

— Mais que vous n'aimez pas ?… Oh ! vous pouvez dire le mot ! Mais, rassurez-vous ! … L'amour !… Je n'en demande pas tant !… En somme, ce n'est qu'une invention de poète !

— C'est l'idéal des cœurs généreux !... Relisez l'Évangile, docteur, et vous verrez ce qu'en pensait Jésus, ce qu'en pense Dieu !

— Oh ! vous en référez à une autorité avec laquelle je n'entreprendrai pas la discussion !

— Pourquoi ! intervint Blanche, Satan a bien essayé !

Le docteur blêmit, son regard se durcit et d'une voix saccadée, quoique contenue, il martela :

— Mais je ne suis pas Satan, mademoiselle Blanche.

Jeannette, désolée de la tournure que prenait cette scène, tenta d'y mettre fin :

— Pardonnez à ma sœur, que cette discussion... pénible a peut-être énervée plus qu'il ne conviendrait !... Vous m'obligeriez en lui donnant sa consultation car... je dois sortir et...

— Je comprends ! Je ne vous retarderai pas plus longtemps. Je me retire.

— Mais...

— Quoi ?... Ah ! oui, la consultation ?... Eh bien, mais, je la donnerai... quand vous aurez agréé ma demande.

— Mais je suis prête à vous payer vos soins, je vous l'ai déjà offert.

— Je n'accepterai de vous d'autre paiement que celui que je viens de solliciter.

— Docteur !... Vous n'allez pas ainsi abandonner ma petite sœur ! C'est un chantage indigne d'un médecin !

— J'en demande pardon à tous mes confrères !

Le docteur, au moment d'ouvrir la porte, se retourna et d'un ton menaçant, il fit cette terrible prophétie :

— D'ailleurs, vous céderez bientôt, car, dans deux jours, une nouvelle crise se produira, et je suis le seul à pouvoir l'enrayer ! … Au revoir !

. . . . . .

Ce brusque départ et l'effrayante menace dont il s'accompagnait, laissait Jeannette complètement démoralisée.

Par contre, Blanche n'en paraissait pas émue :

— Tu vois, ce que je te disais ?… Es-tu fixée maintenant sur les yeux qui regardent comme ça ?… Mais console-toi, va ! son départ me soulage.

— Mais, ma pauvre chérie, c'est le seul médecin qui ait réussi à diminuer ton mal !… Ah ! je me demande si mon devoir n'était pas d'accepter pour assurer ta guérison ! Tu as entendu son horrible prédiction : Dans deux jours !… La fois que nous l'avons congédié, il a prononcé les mêmes mots, et le surlendemain, il a fallu le rappeler pour t'empêcher de mourir !

L'enfant ferma les yeux un instant, semblant implorer la pitié du ciel ; quand elle les rouvrit, elle prononça, comme sous l'influence d'une inspiration divine, ces paroles étranges chez une gamine de son âge :

Le grand médecin qui peut me guérir, c'est Dieu ! Et il ne se servira pas de ce vilain monsieur pour accomplir un miracle !

. . . . . .

L'arrivée de Madame Papin et de son digne rejeton apporta une diversion opportune :

— On peut entrer ? s'enquit la bonne femme, le croque-mort est parti ?

— Mais qu'est-ce que vous avez, mamzelle Jeannette ? s'inquiétait Charlot, voilà que vous pleurez !

— Tâchez donc de la consoler, mon bon Charlot, fit Blanche : ma sœur pleure parce que le docteur est parti pour ne plus revenir.

— Comment ça ?

— Il a demandé Jeannette en mariage.

— Et elle a refusé ?... Ah ! ben, ça, ça me fait plaisir pas pour rire !

— Pourquoi ?

— Mais parce que... parce que... vous méritez bien mieux que lui, mamzelle Jeannette !

— Certain ! approuva Madame Papin, vous pouvez trouver mieux que c't'affaire-là ! ... C'est pas un ornement pour égayer une maison !... Ah ! c'qu'y vous faudrait, ça serait un beau gars, fort, bien portant, avec un bon cœur, un bon sourire...

— Comme Charlot, compléta Blanche.

— Bien oui, comme moi, approuva le gros garçon, vivement. Enfin, c'est toujours pas moi qui l'ai dit. Mais, c'est vrai, je pense

que je ferais saprement mieux votre affaire !… Je suis pas savant comme lui, mais moi, au moins, je vous dirais… Je vous dirais, mais en tout cas, ça viendrait du cœur !… Ça serait pas des menaces, pis des : « Si vous faites ci, je ferai ça ! » Non, ça serait la promesse de me dévouer pour vous, si vous acceptiez, pis, si vous refusiez, de me dévouer encore et toujours, parce que… parce que je vous aime, bon, et pis… et pis, je vous aime ! Ouf !… ça y est ! Je l'ai dit !… Je suis bien content ! Et, sous le heurt des sentiments violents qui bouillonnaient dans son cœur, le brave garçon se mit à pleurer. Sa maman, que l'émotion commençait à gagner, le secoua :

— Si t'es content, arrête de brailler !… C'est ben tout le portrait de feu son père ! … Quand y avait de la peine, y prenait un coup pour oublier, pis après ça, y faisait rien que rire ! Quand il était content, y prenait un coup pour célébrer, pis y braillait comme un veau !

Dans la tanière du tigre

Après avoir été éconduit, le docteur ne quitta pas immédiatement l'immeuble ; s'assurant que personne ne le voyait, il entra dans la loge du concierge.

Son attitude était bien différente de celle qu'il avait affectée précédemment ; son arrogance avait fait place à la contenance penaude et craintive d'un enfant pris en faute.

De son côté, le vieillard n'était pas moins transformé : il n'avait plus ce sourire de servitude, cette tenue de subalterne, ce

geste de prière ; maintenant, on sentait en lui le maître : son regard perçant, inquisiteur, déshabillait l'âme du nouveau venu, une expression inquiétante, de ruse et de cruauté, ressortait de chaque ride de son visage glabre, sa voix était ferme et autoritaire :

— Eh bien ! où en es-tu ?

— Bah !

— As-tu fait ta demande ?

— Elle a été repoussée !

— Imbécile !

Noirmont courba la tête, sentant venir l'orage, tandis que le vieillard arpentait sa tanière, en proie à une violente colère ; cependant, l'accès ne se produisit pas, mais l'interrogatoire reprit :

— Pourquoi refuse-t-elle ?

— Elle ne m'aime pas !

— Naturellement, mais il fallait…

— Je lui ai donné tous les arguments susceptibles de la convaincre, mais il est visible qu'elle a un autre amour au cœur, ou peut-être, ce qui est pire, un chagrin d'amour.

— Attention !

On entendait un bruit de voix dans le passage et, ne voulant pas qu'on vît le docteur dans sa loge, le père Grimard le poussa dans la pénombre d'une alcôve.

Madame Papin et son fils quittaient la maison, retournant à leur ouvrage ; sitôt qu'ils se furent éloignés, Noirmont sortit de sa cachette et vit, à sa grande surprise, que le vieux ricanait :

— Ce serait drôle, dit ce dernier, si c'était ce gros poupon qu'elle te préférât. Enfin, je tâcherai de le savoir. Pour le moment, réponds ! Comment les as-tu quittées ?

— En annonçant, pour après-demain, une nouvelle crise.

— Parfait ! Ainsi, tu sais ce qui te reste à faire.

— Écoutez, mon oncle, je ne peux plus me prêter à cet assassinat. Ce que j'endure est affreux : mes nuits sont peuplées de cauchemars, des visions horribles troublent mon sommeil ! Je vois ma victime se dresser devant moi, toute blanche, dans son linceul, et m'accuser !

— Folies que tout cela !... Je t'ai fait évader du bagne, parce que j'avais besoin d'un homme connaissant la médecine, pour mener à bien mon formidable projet. Ton évasion m'a coûté toutes mes économies ; ici, je cours après une immense fortune, mais il faut que tu m'obéisses aveuglement...

— Et que je tue cette innocente !

— Mais non... ou du moins, pas tout de suite. Tu sais bien qu'avant cela, tu dois épouser sa sœur. En attendant, continue à soigner l'enfant suivant mes instructions : il faut qu'après-demain, elle ait la crise annoncée !

— Mais ne vous rendez-vous donc pas compte de l'horreur de ce crime à petit feu ?... Ne réalisez-vous pas ce qu'il y a d'ignoble,

de révoltant, à verser lentement dans les veines de cette faible victime, le poison qui la tuera un jour ?

— Il est un peu tard pour y songer quand la besogne est à moitié faite.

— Je ne l'achèverai pas !

— Tu l'achèveras !… ou tu retourneras… d'où tu viens !

— Soit ! vous pouvez m'envoyer au bagne ! Mais ici, ce n'est plus le bagne que je risque, c'est la corde, et je ne continuerai pas l'œuvre diabolique que vous me forcez à accomplir, sans savoir quand et comment j'en serai récompensé !

— Tu veux connaître mon plan ?… Eh bien ! soit, je vais tout te dire, mais après, si tu hésites à m'obéir, ce n'est pas au bagne que je t'expédierai, mais dans l'autre monde !

— Voici : Blanche se trouvera à sa majorité l'héritière d'une grosse fortune que je convoite ; cependant, si elle meurt avant d'atteindre cette époque, la fortune revient à sa sœur aînée. Donc, il faut que tu épouses cette dernière sous le régime de la communauté, puis que la petite soit emportée par sa terrible maladie ; tu connais suffisamment la médecine pour régler ce détail.

— Mais qu'est-ce que tout ceci vous donnera ?

— Ma part ! Car, dès que tu palperas l'héritage de ta femme, tu m'en remettras la moitié, faute de quoi, je lui raconterais tes expériences médicales.

— Et si la mort de Blanche entraîne une autopsie ?

— Que trouvera-t-on ?... Que le remède indien que tu lui administres est celui que recommande la Faculté pour combattre l'hémophilie ! Mais, comme il se trouve qu'une dose un peu trop forte du même remède produit l'effet contraire, rien n'est plus facile pour toi que d'obtenir la main de Mademoiselle Lespérance. Quand tu es reçu gentiment, tu donnes à ta malade la dose convenable, tu la soignes enfin comme le ferait tout bon médecin. Mais quand on te congédie, je t'introduis dans la place en cachette et, par une piqûre un peu chargée, tu provoques une hémorragie. Aussitôt, on s'affole, on te rappelle, on te supplie de pardonner, de revenir et, finalement, on t'accordera ce que tu demandes !... Allons ! sois sans crainte ! Ce procédé a déjà fait ses preuves ; c'est grâce à lui que Raspoutine tuait lentement le tsarévitch pour mieux tenir sous sa domination l'Impératrice de Russie !... Maintenant, va, mon garçon et, après demain, apporte tout ce qu'il faut !

Vaincu, le médecin s'en allait maintenant, les épaules basses, sentant bien qu'il ne pouvait se révolter contre une volonté plus forte que la sienne, et secondée d'une arme terrible : le chantage.

Un moment, il songea à fuir, mais à quoi bon ! Le terrible vieillard saurait bien le retrouver et l'exécuter froidement. Alors, il prit son parti de perpétrer sans faiblesse le crime affreux dans lequel il était engagé, mais il ne partagerait pas la fortune convoitée, car il prit la résolution farouche qu'après Blanche, il ferait mourir l'instigateur du complot.

Mais, tandis que le docteur regagnait son domicile, en prenant cette farouche détermination, Lorenzo Lacroix, alias Grimard, s'enfonçait dans son fauteuil pour y fumer tranquillement une

pipe, en échafaudant un plan en vue de se débarrasser de son neveu, quand viendrait le temps du partage.

L'inconstance de Charlot

Le surlendemain du jour où ces événements avaient pris lieu, Jeannette passait par des alternatives de crainte et d'espoir ; en effet, bien que la date fixée pour une rechute fût atteinte, aucun changement ne s'était produit dans l'état de la malade, mais il y avait encore l'après-midi et la soirée à redouter. De plus, Jeannette devait aller à la manufacture reporter l'ouvrage terminé et en recevoir d'autre, et elle s'affolait à l'idée de quitter l'enfant sous le coup d'une terrible menace.

Mais le vieux père Grimard lui avait offert de venir garder pendant son absence et, après dîner, Madame Papin s'étant arrêtée pour l'attendre et faire route avec elle, comme le concierge tardait un peu à monter, se livrait à son sport favori : le bavardage.

— Alors, comme ça, disait-elle, on va faire route ensemble ! Ça sera plus désennuyant ! Qu'j'hais donc ça, marcher seule sur la rue !... On rencontre toujours què'que effronté pour vous dévisager avec des yeux grands comme des piastres de papier ou ben donc pour vous dire que'que flatterie en passant près de vous !...

— C'est y pas gêné, les hommes !... Quand bien même qu'y nous trouveraient de leur goût, ils ont pas d'affaire à nous le faire assavoir de même, en pleine rue !... Ah ! je vous assure que c'est pas toujours drôle, le veuvage !

— Alors, remariez-vous, Madame Papin !

— Mon doux !... Me remarier ? Y a pas de saint danger !... D'abord, j'ai pas besoin de ça !... j'ai un perroquet, un chien, un chat !

— Mais tout cela ne remplace pas un mari !

— C'est encore curieux !... Le chien grogne tout le temps, le perroquet jure à cœur de jour et le chat passe ses nuits dehors ! Tout ça, c'est pas mal pareil comme un mari !

— Charlot n'est donc pas avec vous, aujourd'hui ?

— Parlez m'en pas, le crapet !... Depuis que le cirque est installé, y est toujours rendu !... Y dit comme ça qu'y a rencontré un ancien « chump », mais ça m'étonnerait pas que son ancien « chump », ça serait que'que jongleuse !... Y est ben pareil comme son pauv' père : r'vire le vent, r'vire la poche !... Y a une couple de jours, y était à vous faire une déclaration d'amour ; à c't'heure, y vient même pas vous dire bonjour en passant !...

Mais, arrivez donc, mamzelle Jeannette, vous êtes là à jaser, si bien qu'en fin de compte, on va être en retard !

Justement, le père Grimard entrait, en disant :

— Me voilà ! J'ai apporté mon journal. Je vais m'asseoir près de la chère petite et lire tandis qu'elle se reposera !

Puis, comme Jeannette le remerciait, il s'exclama :

— Taratata ! J'aime à faire le bien, mais je ne veux pas en être remercié à cœur de jour !... Allez à vos affaires, mademoiselle et

soyez sans inquiétude ! Votre petite malade sera sous bonne garde !

Et après que Jeannette et Madame Papin eurent embrassé l'enfant, le père Grimard les accompagna jusqu'à la porte et, le visage resplendissant de bonté, il répéta :

— N'ayez pas peur !... Je veille !...

Quand il fut seul avec la malade, il essaya de la faire parler, désireux d'être éclairé sur les sentiments de Jeannette à l'égard du faux docteur, mais la petite Blanche, qui avait pour le vieillard une répulsion instinctive, feignit d'être fatiguée et, bientôt, céda réellement au sommeil.

Alors, sur les traits du bandit, l'expression de cruauté perfide succéda au masque de mansuétude qu'il s'était composé et, sans bruit, il versa dans le verre à boire de l'enfant, quelques gouttes d'un liquide incolore, inodore et sans saveur, mais qui constitue un puissant narcotique ; puis, ayant recours à une quinte de toux simulée, il réveilla la fillette, qui demanda :

— Ai-je dormi longtemps ?

— Oh ! non, un quart d'heure !... Voulez-vous boire ?

Et, d'un geste engageant, le monstre tendait le verre dont il venait d'altérer le contenu ; Blanche but sans méfiance et fut bientôt plongée dans un profond sommeil. Alors, l'homme la contempla un instant avec une expression satanique, puis alla presser le bouton actionnant une sonnette placée dans sa loge.

Peu après, Noirmont parut, s'assura que l'enfant dormait, sortit, d'une petite boîte nickelée, une seringue de Pravaz, à laquelle

il ajusta l'aiguille ; il y pompa le contenu de deux ampoules et, froidement, comme s'il faisait son devoir, il injecta le liquide qui, dans une heure, provoquerait la crise prédite !

Après ce triste exploit, il essuya et démonta la seringue qu'il rangea soigneusement, ainsi que les ampoules vides et repartit en silence, tandis que le père Grimard sembla se replonger dans la lecture du feuilleton de la Presse.

Quand Jeannette rentra, l'enfant venait de s'éveiller et se plaignait de douleurs dans la tête ; bientôt, ses veines gonflèrent, la pupille de ses yeux se dilata ; c'étaient là les premiers symptômes de l'accès. Sur un signe de Jeannette, le père Grimard descendit l'escalier quatre à quatre pour téléphoner au docteur ; ce dernier se présenta avec une célérité surprenante mais à laquelle, dans son émotion, la jeune fille ne prit pas garde.

Il arriva comme le Messie, au moment où commençait à se déclarer l'hémorragie et, alors qu'un autre médecin, en ignorant la cause, eût été impuissant à l'enrayer, il y parvint facilement, grâce à un hémostatique approprié et un contre-poison.

Bientôt, il déclara :

— Tout danger immédiat est conjuré, mais si j'étais arrivé une minute plus tard, elle était perdue !

La jeune fille était toute tremblante à la pensée que sa pauvre sœur avait été aux portes de la tombe et le père Grimard jugea que son affolement devait être exploité ; il fit à son neveu un signe discret, mais expressif, qui signifiait :

— Vas-y ! C'est le moment !

Et tandis que Blanche s'assoupissait, le digne neveu joua ses dernières cartes :

— Mademoiselle Jeannette, vous m'avez profondément peiné, avant-hier, et, sous l'influence de la cruelle déception que vous m'infligiez, énervé aussi par les sarcasmes de cette petite malade, j'ai pu vous paraître bien égoïste.

— Ma froideur apparente cache un cœur très tendre et vous voyez qu'au premier appel, j'ai tout oublié pour venir secourir votre sœur !

Le misérable s'échauffait à la musique de ses propres paroles et trouvait maintenant des accents sincères ; il faillit pleurer quand la jeune fille le remercia d'un ton ému ; mais son oncle le rappela à la réalité, par cet encouragement prosaïque, murmuré à mi-voix :

— Ça va !... Continue !

Docile, Noirmont reprit :

— Ma conduite n'est-elle pas un gage suffisant du profond dévouement que je vous témoignerais toute ma vie durant, si vous vouliez bien me permettre de vous la consacrer !

— Songez comme cette petite serait heureuse, vivant avec nous deux !... Comment ne guérirait-elle pas, entre une petite maman comme vous et un bon papa sachant lui prodiguer des soins intelligents ?

— Vous ne m'aimez pas, je le sais, mais je vous entourerai de tant d'amour, je serai si doux, si affectueux ! Un peu d'amitié

pour moi : je n'en demande pas plus pour être le plus heureux des hommes !

L'émotion paraissait gagner maintenant le vieux concierge, qui ne put s'empêcher de s'exclamer !

— Ah ! mademoiselle !... Quel noble cœur !... J'en ai les yeux pleins d'eau !... Pour votre sœur, vous devez accepter !

Le docteur, n'oubliant pas son rôle, se tourna lentement vers lui et, du haut de sa dignité, laissa tomber ce rappel à l'ordre :

— Assez, bonhomme !... Vous parlerez quand on vous interrogera !

Quant à la pauvre Jeannette, elle se sentait réellement touchée et, persuadée que la vie de l'enfant était en jeu, elle se résignait au sacrifice :

— Docteur, dit-elle, je vous croyais un homme froid et positif, mais à vos accents sincères, je comprends quel noble cœur bat dans votre poitrine !... Je vous avoue qu'aucun sentiment, autre que la reconnaissance, ne m'attire vers vous, mais je vous promets d'être toujours une épouse fidèle et bonne.

Et, le cœur brisé, mais soutenue par la flamme du renoncement, elle tendit la main à cet homme qu'elle n'aimait pas et à qui pourtant, par abnégation, elle faisait le don de sa vie.

Le docteur saisit avec empressement cette main qu'il porta à ses lèvres, en balbutiant un remerciement enthousiaste, puis, tandis que Jeannette, revenue près de sa petite sœur, toujours endormie, murmurait, la mort dans l'âme :

— C'est pour toi, ma pauvre Blanche !

Les deux compères échangeaient un clin d'œil réjoui :

— Ça mon petit, fit l'oncle avec admiration, c'est du beau travail !

— Pas mal, hein ? renchérit le neveu avec fatuité.

Peu après, l'enfant s'éveilla et le docteur se disposait à prendre congé quand on frappa à la porte ; le bonhomme Grimard s'empressa d'ouvrir et ce fut d'un ton plus ironique que fâché, qu'il s'écria :

— Eh mais ! c'est Môssieu Charlot !

— Oui, répéta le nouveau venu, c'est Môssieu Charlot !... Et puis, après ?... Ça vous défrise, portier ?... Non, mais, vous en avez des faces d'enterrement !... Qu'est-ce qui se passe ?

Le docteur n'avait aucune sympathie pour Charlot dont il avait craint un moment la rivalité, mais à présent certain de son triomphe, ce fut du ton le plus naturel qu'il déclara :

— Mademoiselle Jeannette, vous me permettrez de me retirer. Votre petite malade est désormais hors de danger !

Dans un nouvel élan de gratitude, Jeannette lui tendit la main en s'écriant :

— Ah ! merci, docteur !... Je n'oublierai jamais... !

— C'est cela, fit Noirmont, avec une grimace qui voulait être un sourire, n'oubliez pas !

Il salua avec aisance les deux jeunes filles et même Charlot et ne reprit son arrogance que pour jeter cet ordre au concierge :

— Suivez-moi, bonhomme !

Et, sans prêter attention à l'éclat de rire de Charlot, le concierge partit à la suite de son neveu, en répétant avec ferveur :

— Ah ! quel noble cœur !... Quel bon docteur !

Charlot donna enfin libre cours à sa bonne humeur :

— Bon ! déridez-vous un peu, s'écria-t-il... À c't'heure que les frais funéraires sont partis, tâchez d'être un peu plus gaies, car moi, je le suis pas pour rire !

— Vous savez pas ce qui m'arrive ?... Non c'est vrai, vous pouvez pas le deviner !... Eh bien ! j'ai vendu mon invention !... Vous savez ? mon système pour tripler le rendement de la gazoline !... Y avait longtemps que je travaillais après c't'e mécanique à mes moments perdus ! Eh bien ! ça y est !... J'ai réussi !... Une compagnie américaine m'achète mon brevet et je reste intéressé dans la production !

— Et puis, c'est pas tout. J'entre, en qualité d'associé et de gendre, dans le Cirque Baldwin.

— Le cirque Baldwin ? s'écria Jeannette.

— Oui, il est en ville en ce moment et puis, j'ai fait la connaissance du bourgeois, un bon gros type, et puis de sa femme, une bonne grosse femme, presque aussi bonne que maman, et deux fois plus grosse, et puis, enfin, de la fifille à sa mémère, Mademoiselle Arabella, la plus belle écuyère du monde entier !

— Ça a été le coup de foudre des deux bords ! Alors, aussitôt que j'ai eu vendu mon brevet, je suis allé faire ma demande et je suis agréé !

Jeannette réussit enfin à enrayer ce flot de paroles enthousiastes pour placer la question, qui lui brûlait les lèvres :

— Hector Labelle n'est donc plus avec le cirque ?

— Tiens ! y paraît que vous y pensez toujours à Hector !... Eh bien ! tant mieux, parce que lui non plus, vous a pas oubliée !

— Vous l'avez vu ?

— Non, mais Arabella m'a dit franchement que son cœur, avant de bondir pour moi, avait déjà palpité pour un jeune héros qui, la prenant pour Moïse, l'avait sauvée des eaux ! Mais le cœur du jeune homme n'étant pas libre, elle s'était fait une raison, elle l'avait oublié.

— Enfin, un mot amenant l'autre, j'ai appris qu'il s'agissait d'Hector, mon copain d'enfance ; j'ai appris aussi qu'il était fiancé à une charmante petite Canadienne pure laine du nom de Jeannette Lespérance, que la fatalité les avait séparés, mais qu'il ne pourrait jamais aimer une autre femme qu'elle !

— Mon Dieu ! s'exclama Jeannette, dont les yeux s'étaient emplis de larmes.

— Pleurez donc pas !... Il est pas perdu, votre Hector !... Il a quitté le cirque avec quelques économies et il est parti dans le bois où il est devenu « jober » ; il écrit de temps en temps au bonhomme Baldwin qui a été très bon pour lui ; y fait son petit bonhomme de chemin ! Paraît qu'il est après devenir riche !

— Alors, on va lui télégraphier et dans deux jours, vous allez le voir ressoudre !

— Non, non, s'écria Jeannette en sanglotant, ne faites pas ça ! Je ne suis plus libre ! … Hélas ! je suis fiancée !

Blanche et Charlot se regardaient avec stupéfaction.

— Oui, continua Jeannette, le dévouement du docteur a fini par me toucher ; j'ai cédé à ses instances : je lui ai accordé ma main !

— Oh ! protesta Blanche, c'est pour moi que tu as fait ça, mais je ne veux pas, car je sais que tu ne l'aimes pas.

— Mais non, appuya Charlot !… C'est ben certain que vous pouvez pas aimer ce grand fly-là !… Y ressemble à une marche funèbre !

Et Charlot se retira, bien décidé à télégraphier quand même, ne serait-ce que pour empêcher sa gentille voisine de devenir la femme de l'antipathique morticole.

Une journée mémorable

Dans la nuit qui suivit, Jeannette ne parvint pas à trouver dans le sommeil, l'oubli de ses peines. Elle était désormais fiancée, elle qui s'était cependant bien juré de ne jamais appartenir à un autre qu'Hector, et juste au moment où elle venait de donner son consentement à un mariage qui lui répugnait, elle apprenait que l'homme qu'elle aimait, à qui elle avait jadis donné sa parole, était toujours resté fidèle à leur engagement.

Elle eût voulu pouvoir se dire qu'elle n'avait pas le droit, dans ces conditions, d'accorder sa main au docteur, de désappointer

ainsi celui qui ne l'avait pas trahie, mais elle comprenait bien que ce raisonnement satisfaisait son désir bien plus que son devoir. Avant tout, sa mission était de sauver sa petite sœur ; elle n'y faillirait pas et puisque, pour cela, il fallait qu'elle devînt Madame Noirmont, puisqu'il fallait qu'elle renonçât au bonheur, elle viderait jusqu'au bout la coupe amère du sacrifice.

Cependant, durant les jours qui suivirent, malgré les instances du docteur, elle ne pouvait se décider à fixer la date du mariage ; elle sentait bien que ce jour-là verrait pour elle le début d'un long supplice et, d'instinct, ne pouvait se résoudre à le déterminer.

Ceci ne faisait pas précisément l'affaire des deux coquins, qui avaient hâte de pouvoir poursuivre l'exécution de leur plan criminel et surtout d'en recevoir le profit. Aussi, un conseil de guerre fut-il tenu dans la loge du concierge et il y fut décidé de brusquer le cours des événements en provoquant une nouvelle alerte.

Ils en guettèrent vainement l'occasion tout un après-midi, mais Jeannette ne quitta pas l'enfant ; aussi, quand, à la tombée de la nuit, ils virent enfin la jeune fille partir aux provisions, ils s'empressèrent de mettre son absence à profit.

Comme d'habitude, Noirmont devait faire le guet dans la loge, en attendant que son oncle ait réussi à faire prendre le narcotique par la malade ; puis, sitôt celle-ci endormie, le pseudo-docteur monterait, sur le coup de sonnette du concierge, et ferait la piqûre.

Le hasard semblait servir les criminels car le vieux portier trouva Blanche endormie ; il s'approcha à pas de loup de la petite table et versa la drogue.

Mais, comme il se redressait, il poussa soudain un cri terrible et s'effondra sur le plancher, en proie à une frayeur indicible : un spectre était devant lui, une forme blanchâtre, ressortant dans la pénombre, et une voix sépulcrale le menaçait ainsi :

— Du royaume des ténèbres, d'où je viens, j'ai vu tous tes crimes et je veux que tu les avoues toi-même à cette enfant dont tu viens troubler le sommeil !

Nous l'avons vu au cours de ce récit, celui qui s'était gagné le titre de « Roi du Crime », n'était certes ni naïf, ni peureux ; mais cette apparition de l'au-delà, dans la demi-obscurité, au moment où il était persuadé d'être seul près de sa victime, avait complètement bouleversé ses nerfs ; toutes les croyances superstitieuses de son enfance le reprenaient, le dominaient, annihilant ses facultés de réflexion et de présence d'esprit.

Aussi, au lieu de songer à fuir, tomba-t-il à genoux, en implorant :

— Grâce !... Grâce !... Pitié !... Qui es-tu donc, toi qui me poursuis ?

Le fantôme sembla glisser plus près de lui et répondit sur un ton terrible :

— Je suis le père de cette enfant !

— Quoi, s'écria le misérable atterré, c'est toi, Joseph, toi que j'ai tué ?

— Oui, répondit l'étrange visiteur, oui, c'est moi, Joseph Lespérance, que tu as tué, comme tu voulais maintenant tuer mon enfant !

— Non, non, je voulais seulement lui verser un narcotique. Ce n'est pas moi qui la tue, c'est mon neveu avec ses remèdes ! Grâce !... Pitié !...

— Non ! Pas de pitié pour les canards boiteux ! s'écria alors le fantôme, changeant de voix et de style ; et jetant sur son piteux adversaire le drap qui le recouvrait, Charlot se mit en devoir de prouver qu'il existe des esprits frappeurs. Mais comme, décidément, il tenait de sa mère, le brave garçon ne restait pas muet et, tout en tapant de son mieux, il donnait libre cours à sa faconde :

— Tiens, vieux bandit !... Encaisse !... V'là un chèque accepté !... Tiens ! un autre ! ... Et pis encore un petit !... Tu bouges plus ?... T'as c'qu'y te faut ?... Attends un peu que je donne de la lumière pour mieux voir ta face de crapule !... Là !... Pis, pour plus de sûreté, on va t'attacher les abatis !... Ayez pas peur, mamzelle Blanche !... V'là une canaille qui fera plus de mal à personne pendant une vingtaine d'années au moins !... Tiens, ça te réveille ?... Bouge pas ou bien tu vas en avoir encore, du narcotique !... Une bonne petite potion calmante, comme tout à l'heure ! ... D'abord, t'as pas d'affaire à « kicker ! Tu vas faire un beau voyage aux frais du gouvernement !... T'apprendras à jouer au golf, tu sais ? avec des petits maillets longs de même pour taper sur des pelotes carrées ! Allez ! dans le coin, le paquet de linge sale !...

Poussant le vieux bandit, ficelé comme un saucisson dans un angle de la pièce, Charlot revint à l'enfant pour essayer de la rassurer.

Àce moment, Noirmont, s'inquiétant, venait voir ce qui se passait ; d'un coup d'œil, il jugea la scène et sans perdre une se-

conde, il sortit son revolver, ajustant Charlot.

Mais, au moment de tirer, il songea que la détonation ne manquerait pas d'attirer les voisins dans l'escalier, ce qui rendrait la fuite plus périlleuse. D'ailleurs, Charlot, penché vers Blanche, se trouvait à lui tourner le dos ; il remit donc son revolver dans sa poche et bondit, les mains en avant, espérant pouvoir saisir par derrière la gorge du gros garçon et l'étrangler silencieusement.

Fort heureusement, Blanche l'aperçut et poussa un cri, avertissant Charlot du danger ; se voyant découvert, Noirmont lança son poing à toute volée, mais ne rencontra que le vide, car le jeune homme s'était rapidement baissé, esquivant le coup et encerclant de ses bras l'adversaire. Dans ce mouvement, il sentit la crosse d'un revolver et réussit à s'en emparer, de sorte que lorsque le faux docteur, s'étant dégagé, voulut avoir recours à son arme, Charlot le mit en joue, disant sans s'émouvoir outre mesure :

— Cherche le pas !... Je le tiens !... Mais lève les mains, des fois que t'aurais un outil de rechange !... Tiens ! assieds-toi là et bouge plus, sinon tu vas manger des pruneaux !

Àce moment, il sentit à la jambe une douleur terrible : en tenant en respect le docteur, il avait reculé, sans y prendre garde, un peu trop près du concierge qui, réussissant à soulever la tête, mordait avec rage le mollet du jeune homme ; de surprise, ce dernier avait lâché l'arme, pour la possession de laquelle une lutte sans merci s'engagea.

Sans perdre un instant, Noirmont avait tenté de s'en emparer, mais Charlot, se dégageant d'une ruade, l'avait saisi à bras-le-

corps ; tous deux se démenaient terriblement, se roulant sur le plancher, entraînant les meubles dans leurs chutes.

Blanche surveillait le combat, en proie à une intense frayeur et alors, un miracle se produisit : sous l'influence de la terreur, la petite paralytique se dressa peu à peu sur son fauteuil, fit quelques pas en avant, puis, tomba évanouie, couvrant de son corps l'arme meurtrière.

Charlot était un garçon robuste, mais son adversaire était plus vif et surtout plus vicieux que lui ; dans les bas-fonds et les bagnes, où sa vie s'était écoulée, il avait eu l'occasion d'apprendre tous les moyens sournois par lesquels un lutteur peut triompher d'un homme plus musclé que lui et bientôt, le bras du jeune Papin se trouva immobilisé, comme broyé dans un étau ; la douleur fut telle qu'il s'évanouit.

Sans perdre une seconde, Noirmont délivra son oncle et tous deux se précipitèrent sur la porte, qui s'ouvrit violemment : devant eux se tenait un homme jeune et élégant, en qui on devinait sans peine un athlète redoutable ; ils eurent un mouvement instinctif de recul que l'arrivant mit à profit d'une manière singulière.

D'un coup d'œil rapide, il fit l'examen des lieux ; il vit une fillette étendue, les bras en croix et dans un coin, un gros garçon également immobile ; tous deux semblaient privés de vie.

Une lueur de colère flamba dans les yeux du jeune homme qui, d'un geste prompt, referma la porte derrière son dos, fit tourner la clé dans la serrure et la mit dans sa poche ; puis, avec toute la force d'une résolution désespérée, il proféra cette terrible menace de duel à mort :

« À nous trois, maintenant C'est alors que Lorenzo Lacroix et Hector Labelle se reconnurent.

L'assurance de ce dernier en imposait trop aux bandits pour qu'ils songeassent à l'attaquer de front ; ils sentaient bien que la ruse seule pouvait leur donner la victoire ; aussi, au lieu de se tenir côte à côte, ils se séparèrent, de sorte qu'Hector ne pouvait attaquer l'un d'eux sans tourner le dos à l'autre.

Donc, tandis que Noirmont se glissait derrière une table, à la gauche du jeune homme, le concierge manœuvrait sournoisement vers l'endroit où était étendue Blanche. Comme il étendait la main avec l'intention de ramasser le revolver, Hector crut qu'il projetait de se servir du corps de l'enfant comme d'un bouclier. Cette seule pensée aiguillonna sa rage et déclencha son attaque.

D'un bond, suivi d'un crochet à la mâchoire, il mit le vieillard hors de combat, pour quelques instants du moins, puis, se courbant vivement, il évita une chaise que Noirmont lançait vers lui à toute volée, jeta de côté la table qui le séparait de l'adversaire, qui, se voyant traqué, recula, jusqu'à l'angle de la pièce, cherchant un moyen désespéré de se sauver ; soudain, Hector le vit s'accroupir vivement et foncer sur lui, tête baissée, il eut juste le temps d'esquiver le terrible choc et Noirmont, emporté par son élan, alla s'effondrer contre Blanche.

Àce moment, Hector eut à faire face à Lorenzo Lacroix qui, remis de son étourdissement, se préparait à attaquer ; mais tous deux restèrent figés par un cri d'enfant terrifié, auquel répondait un hurlement de rage douloureuse. La petite Blanche, bousculée par Noirmont, avait repris connaissance et, voyant qu'il voulait saisir le revolver, avait jeté cet appel d'épouvante, tandis que la

brute tentait de la bâillonner de la main ; de sorte que, sans le vouloir, l'enfant, en serrant convulsivement les dents, avait pris au piège un doigt du misérable, lui infligeant une cruelle blessure.

Hector, se débarrassant du vieux par une violente poussée, se jeta sur Noirmont et, sans plus songer à rien, lui fit subir un terrible châtiment, ne le lâchant que lorsqu'il s'aperçut qu'il tenait dans ses mains un homme inconscient.

Lacroix cependant, n'était pas revenu à l'attaque : le hasard avait voulu qu'il tombât sur le seuil de la chambre à coucher ; la vue de la fenêtre ouverte et l'audition de coups sourds frappés dans la porte, lui avaient inspiré l'idée de laisser son cher neveu se débrouiller tout seul et de chercher le salut dans la fuite.

Entre temps, la porte avait été enfoncée par un groupe d'hommes résolus et, après de brèves explications, Noirmont fut mis sous bonne garde, tandis qu'on ranimait Charlot, qui n'avait rien de moins qu'un bras cassé ; un docteur fut promptement amené pour faire un pansement provisoire.

Quant à Blanche, que toutes ces émotions eussent pu tuer, elle bénéficiait au contraire d'une sorte de miracle : sous l'influence de la terreur, ses pauvres jambes, qui depuis longtemps déjà n'obéissaient plus à son cerveau, avaient retrouvé la faculté de se mouvoir et de supporter son corps. Elle était naturellement très ébranlée par tous ces événements, mais le médecin, venu panser Charlot, déclara qu'ils lui avaient causé beaucoup plus de bien que de mal et qu'on pouvait espérer la voir bientôt en voie de guérison complète.

Quand Jeannette arriva, folle d'anxiété de trouver un rassemblement devant sa porte, un étrange spectacle s'offrit à ses yeux :

Des hommes de police s'apprêtaient à emmener son fiancé de la veille, tandis qu'Hector Labelle, beau comme un gladiateur triomphant, lui tendait les bras et que le docteur s'empressait de la rassurer au sujet de sa petite sœur.

. . . . . .

Il convient de raconter ici quelques faits qui expliquent certains détails de la scène violente qui vient d'être relatée :

Contrairement au désir exprimé par Jeannette, le brave Charlot avait persisté dans son projet de télégraphier à Hector Labelle. Son bon cœur avait bien su trouver les mots qu'il fallait pour être certain que son ami accourrait sans délai à son message, ainsi conçu :

« Jeannette très malheureuse, a besoin de toi. Viens vite.

Charlot Papin. »

Hector avait reçu le télégramme le lendemain, car la distance était grande, et confiant ses instructions à son contremaître, il avait pris le premier train.

Mis au courant par son ami de la pénible situation de la jeune fille, il l'avait envoyé en ambassadeur, pour annoncer sa visite ; mais, au moment où le brave garçon cherchait en quels termes choisis exprimer sa démarche, Jeannette lui avait demandé de tenir compagnie à Blanche, pendant qu'elle allait faire ses commissions.

Non fâché de retarder un peu l'exécution de sa mission diplomatique, Charlot avait accepté et commençait à toucher un mot de l'affaire à l'enfant, quand un bruit de pas étouffés parvint à son oreille ; intrigué, il éteint vivement la lumière, dit à l'infirme de ne s'étonner de rien et alla se dissimuler dans la chambre à coucher.

C'est là que, voyant avec indignation les manigances du misérable, il eut l'idée de l'épouvanter en se recouvrant d'un drap de lit pour jouer le rôle de fantôme.

Hector avait flâné un moment dans les environs, tâchant de tromper son impatience en regardant les vitrines des magasins ; enfin, ne pouvant plus y tenir, calculant que son camarade devait avoir accompli sa mission, il s'était présenté, très ému, au logement de sa fiancée, mais entendant des bruits insolites, il avait brusquement ouvert la porte, pour se trouver en présence des deux malandrins.

C'est ainsi que cette journée dramatique se termina dans la joie et le dimanche suivant, la bonne Madame Papin, ayant emprunté de la vaisselle et des chaises, servait une joyeuse tablée.

Charlot montrait une verve étourdissante ; bien que son bras fut, pour longtemps peut-être, immobilisé dans un appareil, il considérait cela comme un petit détail lorsqu'il voyait la joie de la petite Blanche, délivrée de son infirmité, le bonheur de Jeannette et d'Hector, discutant la date de leur mariage, enfin, les regards admiratifs de sa brave femme de mère et surtout de sa charmante fiancée, Miss Arabella, qui l'appelait maintenant : son héros.

Exit Lorenzo

Ce récit ne serait ni complet, ni moral, si nous ne faisions connaître à nos lecteurs l'épisode final de la vie dramatique du sinistre Lorenzo.

Nous le trouvons dans trois récentes éditions du « New-York Advertiser », dont nous nous contenterons de traduire fidèlement les articles ayant trait à la fin du trop célèbre bandit.

Le premier de ces articles a pour titre :

« UN HOMME ENTÊTÉ »

Et pour sous-titre :

« La police, armée de mitrailleuses et de bombes asphyxiantes, assiège une maison du « West End ».

En voici la teneur :

« Dans un faubourg de notre ville, deux hommes et une femme luttent depuis plusieurs heures contre la force municipale, qui a recours aux armes les plus modernes : bombes lacrymogènes et mitrailleuses, pour essayer de les amener à capituler. Les assiégés semblent disposer eux-mêmes d'une provision considérable de munitions et, avec une précision remarquable, ils tirent sur les policiers que leur zèle pousse à se découvrir. On compte déjà deux victimes du devoir ; aussi, le chef de la sûreté a-t-il donné des ordres pour que toute imprudence inutile soit évitée ; s'il le faut on attendra que la famine pousse les assiégés à se rendre, plutôt que d'exposer à leurs coups des vies précieuses.

« Cependant, on cherche, par tous les moyens possibles, à rendre leur position intenable ; le feu nourri des mitrailleuses a démantelé les cadres des fenêtres, sur lesquelles restent sans cesse braquées les lueurs de puissants projecteurs, et une escouade de police, ayant réussi à trouver un abri derrière les cheminées d'un toit voisin, projette des grenades asphyxiantes dans le logement où sont cantonnés les « hors de la loi ».

« LE POLICEMAN WOOD »

« Notre reporter a réussi à rejoindre le policeman J. B. Wood, qui a été le premier à entrer en contact avec les assiégés ; nous sommes donc en mesure de raconter avec une parfaite exactitude, le début de cette fantastique aventure.

« À six heures quinze, hier soir, un coup de téléphone avertissait le poste de police No... qu'on avait entendu la détonation d'une arme à feu dans un immeuble situé au No. rue... »

« Le constable J. B. Wood fut envoyé sur les lieux aux fins d'enquête. Son premier coup de sonnette n'obtenant pas de réponse, il carillonna avec énergie, tout en assénant contre la porte quelques bons coups de son « club ». Alors, au second étage, une fenêtre s'ouvrit, à laquelle un vieillard se montra, interpellant le constable en ces termes :

— Qu'est-ce que tu me veux ?

— Est-ce que des coups de feu ont été tirés ici ?

— T'as rêvé !

— Eh bien ! laisse-moi entrer et perquisitionner.

— Essaye d'y arriver ! (Try and get it !)

« Ce disant, le vieillard montra d'un air menaçant sa main armée d'un pistolet automatique ; au même moment, une voix de femme s'éleva derrière lui ; alors, il referma hâtivement la fenêtre en criant :

— Achale-moi pas ! (Don't bother me !)

« Presqu'aussitôt, on entendit des cris de frayeur poussés par une femme et le constable s'empressa de téléphoner à la police pour demander de l'aide, qu'il attendit sur place, restant en faction à l'angle de la première rue adjacente.

« La patrouille arriva bientôt et les policiers firent voler la porte en éclats, à coups de haches, puis pénétrèrent, revolver au poing ; ils furent accueillis par une volée de balles : du haut de l'escalier, deux hommes déchargeaient sur eux leurs armes ; les policiers se hâtèrent de riposter et les bandits durent reculer, mais non sans avoir fait une victime, dans la personne du constable A. Smith, père de cinq enfants, grièvement blessé à la tête et au poumon droit.

« L'escouade de police monta l'escalier avec précaution et se trouva bientôt en face d'une seconde porte fermée. Le sergent Anthony Salesworth, chef de l'expédition, intima aux assiégés de se constituer prisonnier ; pour toute réponse, l'un des occupants asséna de violents coups de crosse de revolver dans le centre de la porte, s'y taillant une sorte de lucarne ; puis, y montrant son visage grimaçant de vieux bandit, il demanda tranquillement :

— Eh bien ! qu'est-ce que vous me voulez ?

« Sans cesser de le tenir en joue, le serpent Salesworth réitéra sa sommation :

— C'est bon ! gouailla l'homme, fallait donc le dire tout de suite, au lieu de défoncer les portes !

« Et il fit mine d'ouvrir, mais instantanément, la gueule d'une mitrailleuse portative parut dans la lucarne, transformée en meurtrière, et cracha une volée de balles.

« Les constables dégringolèrent en hâte l'escalier, sans toutefois se départir de leur courage, car ils ne manquèrent pas d'emporter avec eux le cadavre du serpent Salesworth, mort au champ d'honneur.

« SIÈGE EN RÈGLE »

« Alors, des coups de téléphones furent échangés et des renforts arrivèrent, convenablement armés. Les autos-mitrailleuses eurent vite fait de démanteler les fenêtres que fouillaient les feux de puissants projecteurs et une escouade, munie de grenades lacrymogènes, chercha accès sur les toits, par les maisons voisines.

« La besogne était périlleuse, car, bien que soigneusement dissimulés, les bandits faisaient bonne garde et une volée de projectiles saluait chaque imprudence des assaillants. Des ordres formels ont été donnés pour qu'aucune autre vie ne soit exposée, car on compte bien réduire les assiégés par les gaz, et, au besoin, par la fatigue et la faim.

« UNE IDÉE ORIGINALE »

« Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons que les pompiers ont été appelés à la rescousse. Un jet d'eau

puissant a été dirigé dans le logement, qui doit être complètement inondé ; la nuit étant plutôt fraîche, on prévoit que les bandits, trempés comme des soupes, verront leur ardeur abattue par le froid et demanderont grâce.

« Une foule considérable a été attirée sur les lieux et un service d'ordre a dû être établi pour arrêter toute circulation dans la zone de feu. Les toits des maisons voisines, rapidement évacuées, sont garnis de policiers embusqués et toutes les précautions sont prises pour rendre impossible toute tentative de fuite. »

Le second article, paru dans un « Extra », est ainsi conçu :

« LE SIÈGE DE LA RUE X... EST TERMINÉ »

« Après une lutte de quinze heures, la police s'est rendue maîtresse de la maison qu'elle assiégeait depuis hier soir. Une femme, qui dit se nommer Anna Groosky, s'est constituée prisonnière. Ses compagnons ont rencontré une mort horrible.

« ANNA GROOSKY »

« À sept heures, ce matin, une femme surgit de l'immeuble assiégé et, levant les mains en signe de soumission, s'élança vers le cordon de police ; elle n'échappa à la mort que par miracle, car plusieurs coups de feu furent tirés sur elle par ses compagnons furieux de la voir déserter. Elle a dû être dirigée sur l'Infirmerie Spéciale, car elle était dans un état misérable, à moitié gelée et couverte de contusions.

« Elle avoue faire partie d'une organisation bolcheviste, ainsi que son compagnon, un polonais, connu du service spécial, sous

le nom de Wohlpack, avec qui elle vit en concubinage depuis plusieurs années.

« Elle dit que son « mari » l'avait entraînée chez un vieillard qu'elle ne connaissait pas, pour lui demander de les soustraire aux recherches de la police. Le vieillard leur avait fait un excellent accueil, mais voulait les employer dans une tentative en vue de forcer le coffre-fort d'une de nos principales banques. Le couple, ayant grand besoin d'argent, ne s'était pas formellement opposé à ce projet ; cependant la femme avait reculé en apprenant que son rôle consisterait à poignarder un des gardiens de nuit ; sur son refus d'employer la violence, l'étrange vieillard était entré dans une colère folle et l'avait menacée de la mettre à mort si elle ne consentait pas à lui obéir aveuglement ; emporté par la rage, il avait été jusqu'à briser un vase d'une balle de revolver, pour bien montrer qu'il pensait ce qu'il disait. C'est ce coup de revolver qui, entendu par des voisins, a provoqué l'intervention de la police.

« Pendant le siège, les deux hommes avaient exigé qu'elle rechargeât leurs armes ; elle avait bien essayé de s'enfuir, mais son compagnon, qui subissait l'ascendant du vieillard, l'avait brutalement ramenée à son poste, la menaçant de mort, et ponctuant cette menace d'un coup de crosse de revolver sur la tête.

« Enfin, à l'aurore, l'un des combattants, son ami, fut blessé et les réserves de projectiles étaient presque épuisées ; alors, elle essaya de persuader les deux hommes de se rendre, mais le vieillard éclata de rire et s'écria :

— Nous rendre ? Allons donc ! Ils n'auront que nos cendres ! et, saisissant un bidon de gazoline, il l'éventra, laissant le liquide

se répandre sur le plancher.

« Aux dires de la femme Groosky, le bandit semblait en proie à une véritable crise de folie furieuse ; les yeux sortis de leurs orbites, il était secoué par un rire satanique. Terrorisée, elle tenta une suprême tentative de fuite, mais l'homme fut sur elle d'un bond, et, lui plantant ses griffes dans la gorge, se mit en mesure de l'étrangler, sans se départir de son ricanement diabolique. Alors, bien que blessé et pouvant à peine se traîner, Wohlpack intervint et, étreignant les jambes du vieillard, l'obligea à lâcher prise ; c'est à ce moment, que la malheureuse réussit à se dégager et à gagner la rampe de l'escalier, sur laquelle elle se laissa glisser, escortée par le sifflement des balles tirées par son irascible geôlier.

« Naturellement, ce n'est qu'après avoir reçu des soins, à l'Infirmerie Spéciale du Dépôt, que la femme Groosky donna ce récit détaillé ; au moment de son évasion, elle se contenta de crier aux policiers :

— Ils n'ont plus de munitions ; mon mari est blessé et l'autre va mettre le feu ! Allez vite !

« Bien que craignant un piège, les constables s'élancèrent vers la maison, dont, d'ailleurs, flammes et fumée commençaient à sortir ; ils ne furent salués d'aucun coup de feu, ce qui prouve bien que le défenseur de ce fort improvisé avait usé ses dernières balles contre la fugitive.

« Quand les hommes de police atteignirent le second étage, un spectacle impressionnant s'offrit à leur vue : la pièce du fond, celle qui donnait sur la rue, était la proie des flammes, mais, dans le vestibule, un blessé se traînait, demandant grâce, tandis qu'un

vieillard au visage sinistre, attendait en ricanant les bras croisés. Il cria simplement :

— Vous ne m'aurez pas et vous ne saurez jamais qui je suis !

« Puis, sans leur laisser le temps de revenir de leur surprise, il saisit le blessé et, le traînant à la remorque, il se précipita dans le brasier.

« Ne pouvant songer à l'y suivre, les policiers cédèrent le terrain aux pompiers, qui ne tardèrent pas à être sur les lieux de la tragédie et qui, à l'heure actuelle, luttent encore contre les flammes. »

Enfin, dans le troisième article, paru quelques jours après le précédent, on lisait que les constables ayant participé au siège, avaient reconnu une photographie de la « galerie des criminels » pour être celle du vieillard mystérieux. Suivait une longue liste des crimes qui lui étaient imputés et cette énumération établit de façon indéniable qu'il s'agit bien du terrible personnage mentionné dans ce récit sous deux de ses noms de guerre : Lorenzo Lacroix et Grimard.

Ce « démon de la nuit » avait couronné sa carrière criminelle par un forfait épique, empreint d'horreur et de décorum : cette rébellion contre la société, ce combat sans merci contre les forces municipales, ce suicide peu banal, aggravé du plus horrible assassinat, tout cela portait bien la marque de fabrique de ce « cabotin » du crime. Fidèle à son habituelle manie, jusque dans la mort, il avait entraîné dans son sillage, son dernier complice, sa dernière victime.

Un rêve

Après avoir relu ces notes, hâtivement jetées sur le papier, je me suis endormi et j'ai fait un rêve étrange et charmant que je veux conter ici, car il se rattache étroitement aux événements relatés dans ce récit.

Dans mon rêve, je me suis vu tout à coup transporté en l'année 1940, le premier janvier ; installé devant mon « radiophoto », j'échangeais avec mes amis sourires et bons souhaits. L'un d'eux, paraissant trente-cinq ans environ et répondant au nom d'Hector Labelle, exploitait une riche plantation de café, au Brésil. Je décidais d'accepter son invitation à dîner et je donnais l'ordre d'apprêter mon yacht aérien, tandis que je téléphonais à un autre ami commun, manager du « Little Palace », théâtre de quinze mille sièges, à New-York, pour lui offrir de le prendre en passant, ainsi que sa famille.

Une heure plus tard, je survolais l'Hudson ; en apercevant la terrasse du « Little Palace », je signalais mon arrivée par radio ; presqu'aussitôt, un hélicoptère s'éleva, perpendiculairement au sol, coupant la route suivie par mon avion ; j'étendis ma passerelle extensible pour cueillir l'hélicoptère au passage et j'avais bientôt la joie de recevoir dans mon salon, mon ami Charlot, sa charmante moitié, Arabella Papin et trois superbes garçons âgées respectivement de huit, dix et douze ans ; après les premières effusions, je rendis libre l'hélicoptère, qu'un dispositif ingénieux d'aimantation ramenait à son garage sans le concours d'un pilote.

Charlot, qui passait à peine la trentaine, était un gros homme affable et jovial, doué d'une verve intarissable, et la matinée me

semble courte à écouter ses facéties de joyeux vivant, en admirant les magnifiques panoramas des deux Amériques.

Àmidi moins le quart, nous survolions La Platta et j'eus bientôt localisé l'hacienda de nos amis Labelle qui d'ailleurs, se rendirent sur leur terrace en recevant notre signal d'arrivée. Près d'Hector, une jeune et belle femme souriait aimablement ; son visage rayonnait de bonheur et nous aurions difficilement reconnu en elle la pauvre petite héroïne de ce roman, si ce n'avait été grâce au regard céleste, qu'elle avait toujours conservé, au milieu des peines et des joies de son existence si inégale.

Comme nous achevions de saluer nos amis, un jouet bizarre, construit un peu comme une immense sauterelle, s'approcha, bondissant par-dessus les dépendances de l'hacienda et vint s'arrêter devant nous. Sur le corps de ce gigantesque criquet métallique, était juché un garçonnet de dix ans, aux yeux noirs, à la mine alerte et décidée. Presqu'aussitôt, une jolie poupée sortit d'une salle d'étude souterraine ; en nous apercevant, elle poussa une exclamation joyeuse, et déploya son parasol à hélice, qui la hissa rapidement à nos côtés. Je ne pus m'empêcher d'être ému en voyant de près son charmant visage d'ange, encadré de cheveux blonds et frisés, éclairé par deux yeux d'un bleu limpide ; c'était l'image frappante de la petite Jeannette Lespérance, mais empreinte d'une expression toute de joie et de santé.

Tout ce monde me semblait si heureux que j'osais m'informer de l'absente, de la petite Blanche. Les beaux yeux de Madame Labelle se voilèrent, tandis qu'elle répondait à ma question :

— La petite Blanche, comme vous dites, est maintenant une grande et belle fille de vingt ans ; ses maux ont complètement

disparus, tandis qu'une vocation irrésistible faisait d'elle une épouse de Jésus. Elle est en Chine et vient de me « rendre visite » par radio ; son regard était empreint de mélancolie et sa voix bien triste, car elle a ce matin fermé les yeux de son abbesse une douce et sainte femme, Sœur Sainte-Marie d'Alma.

Épilogue

J'aurais sans doute rêvé bien d'autres fantaisies, mais la sonnerie de mon réveille-matin vient d'interrompre mon somme. Nous ne sommes pas en 1940, mais en 1927 et je dois m'habiller en hâte pour assister au double mariage d'Hector Labelle avec Jeannette Lespérance et de Charlot Papin avec Arabella Baldwin ; c'est pourquoi, après avoir brièvement consigné mes songes, je place ici le mot :

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99empoisonneur. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.